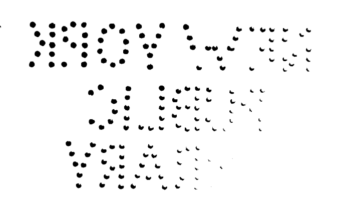
BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER

QUATRIÈME SÉRIE

LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon



NOUVELLES CHOISIES

DE

NICOLAS GOGOL

TRADUITES DU RUSSE

PAR LOUIS VIARDOT

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853

PRÉFACE.

Depuis la mort du grand poëte Pouchkine et de son heureux continuateur Lermontoff, qui ont péri tous deux à la fleur de l'âge dans de funestes duels, depuis celle du fabuliste Kryloff, qui s'est, au contraire, éteint paisiblement au bout d'une longue vieillesse, Nicolas Gogol occupait sans contestation le premier rang dans la littérature de son pays. Né en 1808, dans la Petite Russie, Nicolas Gogol (prononcez Gogle, en mouillant un peu l'*l*) avait débuté comme écrivain par un recueil de *Nouvelles*, qui, successivement grossi à chaque édition, forme aujourd'hui trois forts volumes. Il avait mis le sceau à sa réputation naissante par la spirituelle et populaire comédie *le Contrôleur* (*Revisor*). Dans cette pièce, d'une singulière audace et d'un comique profond, vrai miroir de la société russe, il suppose qu'un gentilhomme, venu de Saint-Pétersbourg dans un chef-lieu de province, est pris pour le contrôleur général qu'on y attendait; et cette donnée lui fait passer en revue tout le *tchin*, toute la hiérarchie des employés,

toute l'administration publique enfin, qu'il montre corrompue, vénale, pleine de bassesse et de morgue, à la fois servile et tyrannique. On ne peut comprendre qu'une telle comédie ait été permise sur le théâtre, à moins de supposer que le gouvernement y vit un moyen de dévoiler et de flétrir des abus qu'il n'est pas en son pouvoir de poursuivre et de déraciner.

Gogol acheva de se rendre célèbre et populaire en publiant la première partie de son fameux roman *les Ames mortes* (*Meurtvia Douchi*), dont le titre, comme le sujet, ne peut appartenir qu'à la Russie. Personne n'ignore qu'en ce pays, on appelle *âmes* les paysans serfs, et seulement les mâles et les adultes. Ni les femmes, ni les enfants ne sont portés sur les tables de capitation. C'est par *âmes* qu'on évalue la fortune d'un seigneur et l'importance d'une propriété. Ce sont des *âmes* qu'on vend et qu'on achète, qu'on apporte en dot, qu'on reçoit en héritage, qu'on donne en gage par hypothèque. D'une autre part, et sous le nom de *conseil de tutelle*, la caisse impériale fait, dans chaque province, des prêts aux boyards nécessiteux en prenant garantie sur leurs biens. Ce double usage a produit naguère une singulière spéculation. Des espèces de marchands forains s'en allaient de village en village et de château en château, achetant à vil prix, des gentilshommes campagnards, leurs âmes mortes, c'est-à-dire les paysans récemment décédés, mais portés encore sur les registres de capitation, qui ne se changent que tous les cinq ans; puis, donnant les morts en hypothèque,

ils obtenaient du *conseil de tutelle* un assez fort emprunt, qu'ils se hâtaient d'emporter hors des limites de l'empire. C'est sur cette donnée bizarre, et toute empreinte de *couleur locale*, que Nicolas Gogol a établi son roman, où il trouve une occasion naturelle de passer en revue non plus seulement le *tchin*, mais tous les degrés de la société russe, et de lui montrer, plus librement encore qu'au théâtre, et dans un cadre plus vaste que *le Contrôleur*, tous les travers, tous les vices, tous les crimes, dont l'ont infestée l'absolutisme en haut, la servitude en bas.

Dès qu'il fut célèbre, Gogol fut perdu pour son pays. Il se vit fermer brusquement la carrière qu'il s'était ouverte avec tant de succès et d'éclat. Gêné, humilié par les sévérités toujours croissantes de la double censure qui pèse en Russie sur tous les produits de l'intelligence, il resta longtemps sans rien mettre au jour, et alla même se fixer à Rome pendant plusieurs années. Il venait de rentrer dans sa patrie, apportant de l'étranger des manuscrits nombreux, lorsqu'une mort prématurée l'a frappé subitement au mois de février dernier.

Cette mort, qui n'est point naturelle, a présenté des circonstances étranges et mystérieuses. Sans s'expliquer davantage, les lettres de Moscou qui l'ont racontée disent qu'elle fut tragique, sans doute volontaire, et le dénoûment d'une longue et douloureuse lutte qu'il ne pouvait pas plus longtemps soutenir. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que Nicolas Gogol avait d'abord consommé son suicide

moral en brûlant, peu de jours avant d'expirer, tous ses manuscrits, entre autres la seconde partie, complétement terminée, du roman satirique *les Ames mortes*. La censure défendit ensuite de mentionner même son nom dans les journaux ou revues des deux capitales. A Moscou, ses funérailles avaient été un véritable deuil public. Ce n'est pas sur le char mortuaire, c'est sur les épaules d'une foule en larmes, que son cercueil fut porté jusqu'au cimetière, qui est à six verstes de l'église.

Le nom de Nicolas Gogol doit s'ajouter à la liste déjà trop longue de tous les écrivains illustres de la Russie qu'un sort fatal, inévitable, frappe de mort dès qu'ils franchissent le niveau de la médiocrité, dès qu'ils appellent sur eux l'attention publique et que leur nom court de bouche en bouche. Tels sont Ryleïeff, pendu comme conspirateur en 1825; Pouchkine, tué à trente-huit ans, dans un duel; Griboïedoff, assassiné à Téhéran; Lermontoff, tué dans un duel, au Caucase, à trente ans; Vénévitinoff, mort à vingt-deux ans, abreuvé d'outrages par la société; Koltzoff, mort à vingt-trois ans, abreuvé de chagrins par sa famille; Belinsky, tué à trente-cinq ans par la misère et la faim; Dostoïefski, envoyé à vingt-deux ans, et pour toujours, aux mines de Sibérie; enfin Gogol, mort par le suicide à quarante-trois ans. « Malheur, dit l'Écriture, aux peuples qui lapident leurs prophètes! »

On tomberait dans une grave erreur, on n'élèverait point Gogol à sa véritable place, si l'on se bornait

à le traiter en écrivain de fantaisie, en *humoriste* à la manière anglaise de Swift ou de Sterne. Ce serait ne voir qu'un seul côté de son talent, le plus petit, et se préoccuper seulement de la forme de ses écrits; ce serait surtout ne pas comprendre sa haute signification historique. Nicolas Gogol est un si grand peintre de mœurs, que les Russes disent de lui : « Il nous a révélés à nous-mêmes. » C'est le portrait exact et frappant de la Russie qu'on trouvera dans celles de ses œuvres qu'il n'a pu détruire avec lui.

Pour le faire connaître en France, nous avons choisi, dans son recueil de *Nouvelles*, celles que désignait à notre préférence, outre leur renommée et leur variété, un caractère plus général, qui permît mieux de les faire passer dans une autre langue et comprendre dans un autre pays. Ce n'est pas aux éditeurs de Nicolas Gogol qu'il appartient de vanter ses mérites, de faire remarquer par avance sa manière originale, pittoresque, pour nous peut-être un peu rude et sauvage, comme les mœurs et le pays qu'il retrace avec tant de fidélité. Le lecteur, en arrivant à la fin de ce volume, saura bien cela sans qu'on le lui dise au commencement. Mais il me reste à expliquer comment, sans savoir un mot de russe, je publie la traduction d'un livre russe. Fait à Saint-Pétersbourg, ce travail m'appartient moins qu'à des amis qui ont bien voulu me dicter en français le texte original. Je n'ai rien fait de plus que des retouches sur les mots et les phrases; et si le style est à moi en partie, c'est à eux seuls qu'est le sens. Je puis donc

promettre au moins une parfaite exactitude. Nous avons toujours suivi la règle que Cervantes donne aux traducteurs, et que je m'étais efforcé précédemment d'appliquer à ses œuvres : « Ne rien mettre, et ne rien omettre. »

LES

MÉMOIRES D'UN FOU

L'intelligence de cette nouvelle exige une explication préliminaire. Pierre le Grand a créé, sous le nom de *tchin*, une hiérarchie commune et générale qui renferme tous les employés de l'État (*tchinovniks*) à quelque branche de service et d'administration qu'ils appartiennent. Le *tchin* se compose de quatorze classes, dont voici les noms, auxquels il ne faut attacher d'autre sens que le rang même qu'ils indiquent dans cette hiérarchie générale des employés.

14e classe. *Régistrateurs de collége.*
13e — (Manque. Elle n'est employée que dans les forêts et les mines.)
12e — *Secrétaires du gouvernement.*
11e — (Manque.)
10e — *Secrétaires de collége.*
9e — *Conseillers titulaires.*
8e — *Assesseurs de collége* (cette classe confère la noblesse à ceux qui ne l'ont point déjà).
7e — *Conseillers de cour.*
6e — *Conseillers de collége.*
5e — *Conseillers d'État.*
6e — *Conseillers d'État actuels* (avec le titre d'Excellence et le grade de général).
3e — *Conseillers privés.*
2e — *Conseillers privés actuels* (avec le titre de Haute Excellence).
1re — *Conseillers privés actuels de la 1re classe* (très-rarement conféré, et correspondant au grade de feld-maréchal).

Le rang dans la hiérarchie est indépendant de la fonction qu'on occupe; mais il y a certaines fonctions qui exigent un certain rang dans le *tchin*. Par exemple, on ne peut être ministre sans appartenir au moins à la classe des conseillers privés. Tout noble dont le père et le grand-père n'ont point servi l'État dans le *tchin*, et qui n'est pas lui-même *tchinovnik*, est déchu de la noblesse.

LES

MÉMOIRES D'UN FOU.

---

3 octobre.

Aujourd'hui, il est arrivé un événement extraordinaire. Je me suis levé ce matin assez tard, et quand Mavra[1] m'apporta mes bottes propres, je lui ai demandé :

— Quelle heure est-il? —

Elle m'a répondu qu'il était plus de dix heures, et je me suis mis à m'habiller. Il faut convenir que je n'avais pas la moindre envie d'aller au département[2], car je savais d'avance quelle désagréable figure me ferait mon chef de bureau. Il y a déjà longtemps qu'il me dit :

— Quel désordre as-tu donc dans la tête, mon frère[3]? Souvent tu te jettes à droite et à gauche

1. Féminin de Maurice.

2. Chaque ministère se divise en *départements* (qui sont nos divisions), chaque département, en *divisions* (qui sont nos bureaux), et chaque division, en *tables*.

3. Expression d'un supérieur à son inférieur.

comme un homme asphyxié par la chaleur du poêle, tu embrouilles les papiers de façon que le diable lui-même ne s'y retrouverait plus; tu mets de petites lettres en tête des actes; tu oublies d'indiquer la date et le numéro. —

Maudite grue! Je suis sûr qu'il me porte envie de ce que je me tiens dans le cabinet du directeur, et de ce que je taille des plumes à Son Excellence. En un mot, je ne serais pas allé au département si je n'eusse eu l'espérance d'y voir le caissier, et d'arracher peut-être à ce juif quelque avance sur mes appointements. Voilà encore une créature! N'ayez garde qu'il donne jamais à personne de l'argent un mois d'avance.... Ah! mon Dieu! plutôt arriverait le jour du jugement dernier. Priez-le, implorez-le, soyez dans la plus grande détresse du monde, il ne vous lâchera pas un kopek, le vieux diable. Et, dans son logis, sa propre cuisinière lui donne des soufflets. C'est connu de toute l'Europe. Je ne comprends pas quel profit on trouve à servir au département. Il n'y a pas là la moindre ressource. Ah! par exemple, dans la direction du gouvernement[1], dans les chambres civiles[2], ou dans celles de la couronne[3],

1. En Russie, un gouvernement est une province. La direction du gouvernement est une espèce de conseil de préfecture.

2. Tribunaux.

3. Bureaux de finances.

c'est toute autre chose. Là vous voyez, par exemple, quelqu'un qui se serre humblement dans un coin; il griffonne sous son nez; il porte un petit frac étriqué; il a un visage à cracher contre; et regardez pourtant de quelle maison de campagne il est locataire. Ne vous avisez pas de lui porter une tasse en porcelaine dorée, il vous dirait que c'est un cadeau bon pour un docteur. Mais donnez-lui une paire de chevaux alezans, ou un droschki, ou un collet en castor de trois cents roubles. Il a une apparence si modeste! il vous dit si délicatement : — Auriez-vous la complaisance de me donner un petit canif pour me tailler une petite plume? — Et en même temps il vous taillera de façon à ne vous laisser qu'une chemise sur le corps. A la vérité, notre service est très-noble. Tout est propre chez nous, plus que dans aucune direction du gouvernement. Nos tables sont de bois d'acajou, et tous nos chefs disent — Vous — à leurs employés. Oui, cela est vrai, et n'était la noblesse du service, il y a longtemps déjà que j'aurais quitté mon département.

Je mis un vieux manteau, et pris mon parapluie, car il tombait une pluie battante. Il n'y avait personne dans la rue. Cependant je rencontrai beaucoup de femmes qui se couvraient la tête avec le pan de leurs jupes, quelques marchands russes, sous des parapluies, et des cochers de

place. Quant aux nobles, on ne rencontrait que des employés qui marchaient l'oreille basse. J'en vis un dans un carrefour. Dès que je l'aperçus, je me dis à moi-même :—Eh! eh, mon petit pigeon, tu ne vas pas au département, mais tu cours après cette fille qui marche devant toi, et tu lui regardes la jambe sous ses jupes qu'elle relève. Quel gaillard qu'un employé! parole d'honneur, il ne le cédera à aucun officier de l'armée. Qu'une femme passe devant lui en chapeau, il ne manquera pas de la pousser du coude.—Tandis que je pensais tout cela, je vis une voiture s'approcher d'un magasin devant lequel je passais. Je la reconnus sur-le-champ; c'était la voiture de notre directeur. —Mais il n'a rien à faire dans ce magasin, pensai-je aussitôt; ce doit être sa fille.—Je me serrai contre la muraille. Le laquais ouvrit la portière, et elle s'élança de la voiture comme un oiseau de sa cage. Quand elle regarda de côté et d'autre, quand ses yeux rencontrèrent les miens.... Ah! mon Dieu, mon Dieu, je suis perdu, tout à fait perdu.... Et pourquoi s'avisait-elle de sortir par un si mauvais temps? Qu'on dise après cela que les femmes n'ont pas une grande passion pour tous ces chiffons de modistes. Elle ne me reconnut pas, et moi-même je tâchai de m'envelopper le plus possible, car mon manteau était fort sale et fait à la vieille mode. On porte aujourd'hui des manteaux

avec un long collet, tandis que j'avais au mien une quantité de collets très-courts appliqués l'un sur l'autre. Et puis le drap de mon manteau n'était pas décati. Sa petite chienne, à qui l'on avait fermé la porte du magasin, resta dans la rue. Je connais cette petite chienne, on la nomme Medgi. A peine avais-je eu le temps de rester une minute devant la porte que j'entendis une voix très-fine dire :

— Bonjour, Medgi. —

Que diable! qui est-ce qui parle? je tournai la tête et vis deux dames sous un parapluie, l'une vieille, l'autre jeune. Mais elles passèrent, et de nouveau j'entendis près de moi ces paroles :

— Comment n'as-tu pas honte, Medgi? —

Que diable! je vis que Medgi se flairait avec une autre petite chienne qui suivait ces deux dames.

— Eh, eh! me dis-je à moi-même, mais ne suis-je pas ivre? — Cela m'arrive rarement.

— Non, Fidèle, tu as tort de me faire des reproches. —

Pour le coup, je vis moi-même que c'était Medgi qui parlait.

— Haff, haff, j'ai été, haff, haff, haff, très-malade. —

Ah! petite coquine de chienne! Il faut convenir que je m'étonnai beaucoup en l'entendant parler comme une personne. Mais après y avoir réfléchi mûrement, je cessai de m'étonner. En effet, il y

a déjà beaucoup d'exemples de pareils événements dans le monde. J'ai ouï dire qu'en Angleterre un poisson s'est approché du rivage, et a prononcé deux mots dans une langue tellement étrangère, que voilà déjà trois années que tous les savants tâchent de la désigner sans avoir pu rien découvrir jusqu'à présent. J'ai lu aussi dans les gazettes que deux vaches sont venues un jour dans un magasin demander une livre de thé. Mais il faut convenir que je m'étonnai bien davantage quand Medgi ajouta :

— Je t'ai écrit, Fidèle; sans doute Polkan ne t'a pas porté ma lettre. —

Que je ne touche pas mes appointements, si j'ai jamais entendu dire qu'un chien pût écrire! Ceci, par exemple, m'a fort étonné. Il faut dire que, depuis quelque temps, je commence à voir et à entendre des choses que je n'avais jamais vues ni entendues jusqu'alors.

— J'irai, me dis-je à moi-même, je suivrai cette chienne; je saurai qui elle est, et ce qu'elle pense. —

J'ouvris mon parapluie, et me mis à suivre les deux dames. Elles entrèrent dans la rue Gorokhovaya, puis dans la rue Metschanskaya, puis dans la rue Stalarnaya, puis enfin elles gagnèrent le pont Kokouschkine, et s'arrêtèrent devant une grande maison.

— Je connais cette maison, me dis-je à moi-

même; c'est la maison Sverkoff. Quelle immense machine! et quelle foule de monde l'habite! combien de cuisinières, combien d'étrangers! et les employés de ma sorte y sont comme des fourmis, l'un sur l'autre. Il y a un de mes amis qui joue fort bien de la trompette. —

Les dames montèrent au cinquième étage.

— Bien, pensai-je, je n'irai pas maintenant, mais je marquerai l'endroit, et je profiterai de ma découverte à la première occasion. —

4 octobre.

C'est aujourd'hui mercredi. Voilà pourquoi je me suis rendu dans le cabinet de mon chef. Je suis venu exprès un peu plus tôt que de coutume; je lui ai taillé toutes ses plumes. Notre directeur doit être un homme de beaucoup d'esprit; tout son cabinet est garni d'armoires pleines de livres. J'ai lu les titres de quelques-uns. Quelle science! quelle science! elle est telle qu'un homme comme moi ne peut pas même l'imaginer. Et puis, tout cela est en français ou en allemand. Et si vous le regardez en face; oh! quelle majesté brille dans ses regards! je ne lui ai jamais entendu prononcer une parole de trop. Seulement, quand on lui présente ses papiers le matin, il vous demande :

— Quel temps fait-il?

— Il fait humide, Votre Excellence. —

Oh oui ! ce n'est pas un de mes pareils ; c'est un véritable homme d'État. J'ai remarqué cependant qu'il m'aime beaucoup. Si sa fille.... ah ! j'en perdrai la tête !... mais rien, rien, silence.

J'ai lu *l'Abeille du Nord*[1]. Quel sot peuple que ces Français ! Ma parole d'honneur, je les ferais tous prendre et tous fouetter. J'ai lu aussi une très-agréable description d'un bal, écrite par un gentilhomme de Koursk. Les gentilshommes de Koursk écrivent bien. Ensuite je me suis aperçu qu'il était déjà midi et demi, et le Nôtre[2] n'était pas encore sorti de sa chambre à coucher. Mais à une heure et demie, il est arrivé un événement qu'aucune plume n'est en état de décrire. La porte s'ouvrit ; je crus que c'était le directeur, et me levai de ma chaise avec mes papiers. Mais non, c'était elle, elle-même..... O saints du paradis ! comme elle était habillée ! sa robe était blanche comme un cygne, et si bouffante !... Quand elle me regarda, c'était, j'en jure Dieu, c'était un soleil. Elle salua, et me dit :

— Papa n'est pas encore venu ? —

Aïe, aïe, aïe, quelle voix ! un canari, un vrai canari.

1. Le plus important et le plus répandu des journaux russes.
2. Notre chef.

—Votre Excellence, avais-je l'intention de lui répondre, ne me faites pas couper la tête[1], ou bien, si vous voulez me faire couper la tête, faites-le vous-même, avec votre main de fille de général. — Mais, que diable! ma langue tourna dans ma bouche, et je ne dis que ces mots :

— Non, mademoiselle. —

Elle me regarda, regarda les livres, et laissa tomber son mouchoir. Je m'élançai aussitôt pour le ramasser, mais je glissai sur ce maudit parquet, et manquai de me casser le nez. Je repris toutefois l'équilibre, et lui présentai son mouchoir. O saints du paradis! quel mouchoir! un mouchoir de batiste, et si fin! de l'ambre, de l'ambre véritable. Il sent son général. Elle remercia, et sourit légèrement, en remuant à peine ses lèvres de sucre; puis elle s'en alla. Moi, je restai encore assis pendant une heure, quand un laquais vint et me dit :

— Allez-vous-en, Axenti Ivanowitch, le maître est déjà parti. —

Je ne puis pas souffrir les laquais. Ils sont toujours là, étalés dans l'antichambre, et ne se donnent pas même la peine de saluer par un petit signe de tête. C'est peu encore. Une fois, l'un de

1. Allusion à l'ancienne formule de supplique qu'on employait en parlant aux tzars : « N'ordonnez pas de me couper la tête, mais permettez-moi de parler. »

ces coquins s'avisa de m'offrir du tabac sans se lever de sa place.

— Mais sais-tu bien, sot esclave, que je suis un employé, que je suis de noble extraction? —

Cependant, je pris mon chapeau, je posai moi-même mon manteau sur mes épaules, car ces messieurs ne daigneront jamais vous rendre ce service, et m'en allai. A la maison, je restai la plus grande partie du temps couché sur mon lit; puis je copiai de fort jolis petits vers :

N'ayant pas vu mon âme pendant une heure,
Je croyais déjà qu'il y avait une année :
Je me mis à détester mon existence,
Et je dis : m'est-il possible de vivre?

Ce doit être de Pouschkine. Le soir, je m'enveloppai dans mon manteau, j'allai jusqu'au perron de l'hôtel de Son Excellence, et j'attendis longtemps.

Ne sortira-t-elle pas en voiture, pour que je la voie encore une pauvre petite fois?

Mais non, elle ne sortit point.

6 novembre.

Mon chef de bureau m'a mis hors de moi. Quand j'arrivai au département, il me fit appeler, et me parla de la sorte :

— Mais, dis-moi un peu, que fais-tu?

— Comment! ce que je fais! je ne fais rien, répondis-je.

— Mais, penses-y, penses-y bien; tu as déjà plus de quarante ans. Il est temps de devenir sage. Qu'est-ce que tu t'imagines? crois-tu que je ne connaisse pas toutes tes folies? tu fais la cour à la fille du directeur. Mais regarde-toi; pense un peu qui tu es. Tu n'es qu'un zéro, tu n'es rien, tu n'as pas un sou vaillant. Et regarde ta figure dans un miroir. Comment peux-tu seulement penser à cela? —

Que diable! parce qu'il a, lui, une figure qui ressemble à un flacon d'apothicaire, et qu'il a sur sa tête un petit toupet frisé, et qu'il y met de la pommade, il croit que lui seul peut tout faire. Je comprends, je comprends pourquoi il se fâche. Il m'envie; il a remarqué sans doute quelques signes de préférence qui s'adressaient à moi. Mais je lui crache dessus. Voyez un peu; quelle grande chose c'est qu'un conseiller de cour[1]! Il s'est accroché une chaîne d'or à sa montre, il se fait faire des bottes à trente roubles; mais, que le diable l'emporte! Et moi, est-ce que je suis le fils d'un tailleur ou d'un bas officier? Je suis gentilhomme, je puis parvenir aussi. D'ailleurs, je n'ai que qua-

1. Septième rang dans le *tchin*.

rante-deux ans. C'est le temps, à vrai dire, où le service ne fait que commencer. Attends, mon ami, je deviendrai colonel, et peut-être, si Dieu le permet, quelque chose de mieux. Nous nous ferons une réputation encore plus propre que la tienne. Tu t'es mis dans la tête qu'excepté toi, il n'y a pas un homme comme il faut. Eh bien! donne-moi un frac de Routch[1] et une cravate comme celles que tu portes; tu ne seras pas bon à me servir de semelle. Mais je n'ai pas d'argent, voilà le malheur.

8 novembre.

J'ai été au théâtre. On y donnait *le Filatka*[2]. J'ai beaucoup ri. On jouait aussi un vaudeville avec des couplets très-drôles sur les procureurs, et principalement sur un *régistrateur de collége*[3], des couplets très-librement écrits, de sorte que je m'étonnais que la censure les eût laissés passer. Quant aux marchands, il est dit tout bonnement qu'ils trompent le public, et que leurs fils sont des débauchés qui veulent devenir gentilshommes. Il se trouve aussi un couplet très-drôle à propos des journalistes. On y dit qu'ils aiment à tout critiquer,

1. Célèbre tailleur d'il y a dix ans.

2. Personnage du sot qui a l'esprit de s'enrichir, et qui se moque à la fin de ceux qui d'abord s'étaient moqués de lui.

3. Dernière classe du *tchin*.

et que l'auteur prie le public de le défendre contre eux. Les auteurs écrivent aujourd'hui des pièces bien drôles. J'aime à aller au théâtre; dès que j'ai un kopek dans ma poche, je ne puis me retenir d'y aller. Mais, parmi mes confrères, par exemple, il y a de tels ladres! Pour rien au monde ces paysans n'iraient au théâtre. Il faudrait qu'on leur donnât des billets gratis. Une actrice a fort bien chanté; elle m'a rappelé celle qui.... Oh! ma tête!... rien, rien, silence.

9 novembre.

Je suis allé au département à huit heures. Le chef de bureau a fait la mine, comme s'il ne remarquait pas mon arrivée. Moi, de mon côté, j'ai fait comme si de rien n'était. J'ai compulsé quelques papiers. Je suis sorti à quatre heures. J'ai passé devant le logement du directeur, mais je n'y ai vu personne. Après dîner, je suis resté la plupart du temps sur mon lit.

11 novembre.

Aujourd'hui, je suis entré dans le cabinet de notre directeur. J'ai taillé vingt-trois plumes pour lui, et pour son.... aïe, aïe, aïe, pour Son Excellence mademoiselle sa fille, quatre plumes. Il aime

qu'il y ait beaucoup de plumes sur la table. Oh! quelle tête ce doit être. Il se tait toujours, mais, en même temps, je crois qu'il réfléchit, qu'il réfléchit.... profondément. Je voudrais bien savoir à quoi il pense le plus, et ce qui se passe dans cette tête. J'aurais bien voulu voir de près la vie de tous ces messieurs, et toutes ces histoires de cour; comment ils sont, ce qu'ils font dans leur cercle, voilà ce que j'aurais voulu savoir. Plusieurs fois, j'ai eu l'intention d'en parler à Son Excellence, mais, que diable! ma langue ne m'obéit jamais. Je ne saurai jamais dire autre chose que : — il fait froid, ou il fait chaud dehors, — et rien de plus. J'aurais bien voulu jeter un coup d'œil sur le salon de réception, que j'ai seulement entrevu par la porte à demi ouverte, et puis encore dans une autre chambre plus loin. Quel riche ameublement! quelles glaces et quelles porcelaines! J'aurais aussi voulu jeter un regard dans la chambre de Son Excellence mademoiselle. Voilà où j'aurais voulu.... dans le boudoir, là où se trouvent tous ses petits pots, tous ses petits flacons, des fleurs telles qu'on a peur de les flairer, et, sur un meuble, sa robe qui ressemble plus à l'air qu'à une robe. J'aurais encore voulu jeter un coup d'œil dans sa chambre à coucher. C'est là qu'il doit y avoir des merveilles, c'est là qu'est le paradis! Que j'aurais voulu voir le petit banc sur lequel elle pose, en se levant,

son petit pied, avant de mettre ce petit pied dans un bas de coton blanc comme la neige.... Aïe, aïe, aïe, rien, rien, silence.

Aujourd'hui, cependant, une espèce de lumière m'a frappé. Je me suis rappelé le dialogue des deux petits chiens que j'avais entendus parler.

— Bien, pensai-je, maintenant je saurai tout. Il faut s'emparer de la correspondance de ces maudits petits chiens. Je suis sûr que j'y trouverai beaucoup de choses. —

Je conviens qu'une fois j'ai même appelé Medgi, et je lui ai dit bien gentiment :

— Écoute, Medgi, voilà que nous sommes seuls. Si tu veux, je fermerai la porte; personne ne nous verra. Raconte-moi tout ce que tu sais de ta maîtresse, ce qu'elle fait, ce qu'elle pense; je te donne ma parole de n'en rien dire à personne. —

Mais la rusée petite chienne serra la queue entre les jambes, baissa la tête et sortit à pas lents de la chambre, comme si elle n'eût rien compris à ce que je venais de lui dire. Je soupçonnais depuis longtemps que le chien a bien plus d'esprit que l'homme. Je suis même sûr qu'il peut parler, mais il y a chez lui un certain entêtement.... C'est un très-grand politique; il observe tout ce que fait l'homme. Oui, coûte que coûte, demain j'irai dans la maison Sverkoff, j'interrogerai Fidèle, et,

s'il est possible, je m'emparerai de toutes les lettres que lui a écrites Medgi.

12 novembre.

A deux heures, je suis sorti avec l'intention de voir Fidèle et de l'interroger. Je ne puis pas souffrir les choux, dont l'odeur s'échappe de toutes les petites boutiques de la Metschanskaya. Et puis, par-dessous la porte de chaque maison, il sort une odeur tellement infernale que je me suis mis à courir à toutes jambes en me bouchant le nez. Sans compter que ces infâmes artisans font tant de fumée dans leurs ateliers, qu'il est impossible de se promener dans cette rue. Quand j'arrivai au sixième étage de la maison, et que je tirai la sonnette, il sortit de la chambre une jeune fille qu n'était pas mal, mais qui avait des taches de rousseur. Je la reconnus; c'était la même qui s'était promenée avec la vieille. Elle rougit légèrement, et je me dis à part moi :

— Tu veux un mari, ma petite colombe.

— Que désirez-vous? me dit-elle.

— Je désire parler à votre petite chienne. —

Cette jeune fille est une sotte, je m'en aperçus à l'instant même. La petite chienne accourut alors en aboyant. Je voulus la saisir, mais la coquine manqua me mordre au nez. Cependant, j'aperçus

sa petite corbeille dans un coin. — Mais voilà précisément ce qu'il me faut. — Je m'en approchai, je fouillai la paille, et, à mon plaisir inexprimable, j'y trouvai un paquet de petits morceaux de papier. Ce que voyant, la maudite petite bête commença par me mordre le gras de la jambe ; et puis, quand elle devina que j'avais pris ses papiers, elle se mit à gémir et à me faire des caresses. Mais je lui dis : — Non, mon petit pigeonneau, bonsoir, — et je m'enfuis. Je crois que la jeune fille me prit pour un fou, car elle avait l'air très-effrayée. En rentrant à la maison, j'avais l'intention de me mettre sur-le-champ à la besogne, attendu que je vois mal aux lumières. Mais Mavra s'était avisée de laver le plancher. Ces sottes Finnoises sont toujours propres juste quand il ne faudrait pas l'être. Je me mis donc à me promener en pensant à cet événement. Maintenant enfin je saurai toutes les affaires, toutes les pensées, tous les ressorts cachés, tout en un mot. Ces lettres vont tout me découvrir. Les chiens sont une gent spirituelle; ils connaissent fort bien les rapports politiques, et je suis sûr qu'il y aura tout dans ces lettres, le portrait et les actions de cet homme. Il y aura bien aussi quelque chose de celle.... rien, rien, silence. Je retournai à la maison vers le soir, et la plus grande partie du temps je restai couché sur mon lit.

13 novembre.

Allons, voyons.... l'écriture est assez lisible; cependant on voit bien que c'est un chien qui écrit. Commençons :

Ma chère Fidèle, je ne puis encore m'habituer à ton nom bourgeois; comme si l'on n'avait pu t'en donner un plus distingué. Fidèle, Rose [1], quels noms vulgaires! Mais laissons cela de côté.... Je suis ravie que nous ayons eu l'idée de nous écrire....

La lettre est fort bien écrite. L'orthographe y est; la ponctuation et même la lettre *è* [2] sont à leur place. Notre chef de bureau lui-même ne saurait écrire ainsi, bien qu'il ne cesse de redire qu'il a étudié dans une université. Allons plus loin :

Il me semble que partager ses opinions, ses impressions, ses sentiments avec un autre, est un des plus grands bonheurs qu'on puisse goûter sur la terre.

Hum! hum! cette idée est extraite d'un livre traduit de l'allemand; je ne m'en rappelle plus le titre.

1. Ces noms sont conservés en français.

2. Les Russes confondent souvent cette lettre avec l'*e* simple; elle est d'ailleurs la plus rarement employée des trente-six lettres de leur alphabet, car elle ne se trouve que dans quatre-vingt-dix mots de la langue.

.... Je le dis d'après mon expérience, quoique je n'aie jamais été plus loin que notre porte cochère. Ma vie se passe dans les plaisirs. Ma maîtresse, que son père nomme Sophie, raffole de moi.

Aïe, aïe..., rien, rien, silence.

Le papa me caresse aussi très-souvent; je prends du thé et du café à la crème. Ah! ma chère, il faut que je te dise que je ne trouve aucun goût aux gros os à demi rongés que notre Polkan dévore à la cuisine. Il n'y a que les os de gibier qui soient supportables, encore quand personne n'en a sucé la moelle. Ce qui est encore bon, c'est de mêler ensemble plusieurs sauces, mais seulement quand elles sont sans câpres et sans légumes. Au reste, je ne connais pas de plus mauvaise habitude que celle de donner aux chiens des boulettes de mie de pain. Souvent un monsieur assis à table, qui a tenu Dieu sait quoi dans ses mains, se met à pétrir une de ces boulettes, vous appelle et vous la fourre entre les dents. Il serait impoli de refuser; on mange avec dégoût, mais on mange.

Que diable est-ce? quelle bêtise! comme s'il n'y avait pas de sujets plus intéressants pour écrire. Voyons l'autre page; ne s'y trouvera-t-il pas quelque chose de plus sérieux?

Je suis prête à te faire part de tout ce qui se passe dans notre maison. Je t'ai déjà dit quelques mots du principal personnage, que Sophie appelle papa. C'est un homme très-étrange....

Ah! enfin, je savais bien qu'ils avaient une ma-

nière toute politique de considérer les choses. Voyons, que dit-elle du papa?

.... Très-étrange. Il se tait presque toujours, et ne parle que très-rarement. Mais, il y a de cela une semaine, à chaque instant il se disait à lui-même : — La recevrai-je, ou ne la recevrai-je pas ? —Souvent il prenait un papier dans une main, fermait l'autre à vide, et répétait en s'interrogeant : —La recevrai-je ou ne la recevrai-je pas? —Une fois même, il m'adressa la même question : — Qu'en penses-tu, Medgi? la recevrai-je ou ne la recevrai-je pas? —Ne comprenant rien à ce qu'il me demandait, je flairai sa botte et m'en allai. Voilà qu'une semaine après, ma chère, le papa revient à la maison triomphant et joyeux. Toute la matinée, des messieurs en uniforme vinrent le féliciter. A table, il se montra fort gai, comme je n'ai pas souvenir de l'avoir vu....

Ah! ah! c'est un ambitieux; voilà qui est bon à savoir.

« Adieu, ma chère, je cours, etc., etc. Demain, je finirai ma lettre.

« Bonjour, de nouveau; je reviens à toi. Aujourd'hui, ma maîtresse Sophie.... »

Ah! voyons, voyons, que dit-elle de Sophie?.... Oh! oh!... rien, rien, silence. Continuons.

.... Ma maîtresse Sophie a été tout le jour dans une agitation extrême. Elle est allée au bal, et je suis enchantée de pouvoir t'écrire en son absence. Ma Sophie est toujours très-contente d'aller au bal, quoiqu'elle se fâche toujours en s'habillant. Moi, je ne comprends pas du tout, ma chère,

le plaisir d'aller au bal. Sophie en revint à la maison vers les six heures du matin, et je devine aisément à sa mine pâle et fatiguée qu'on n'a rien donné à manger à la pauvrette. Je conviens que je ne pourrais vivre comme cela. Si l'on ne me donnait pas tous les soirs de la sauce de salmis de gélinottes ou du blanc de poulet, je ne sais pas ce que je deviendrais. Le gruau est aussi une fort bonne chose, mais jamais personne ne trouvera le moindre goût aux navets, aux betteraves, aux artichauts.

Quel style inégal ! on voit à l'instant même que ce n'est pas un homme qui écrit. Elle commence comme il faut; puis elle finit en queue de chien. Voyons une autre lettre. Celle-ci est un peu longue. Hum ! il n'y a pas de date.

O ma chère, comme l'approche du printemps se fait sentir ! Mon cœur bat comme s'il s'attendait constamment à quelque chose. Les oreilles me tintent sans cesse, de façon que je me tiens souvent des minutes entières, la patte levée, devant la porte, à écouter. Il faut que je te dise que j'ai une foule d'adorateurs. Je me mets souvent à la fenêtre pour les examiner. Ah ! si tu savais quels monstres il y a parmi eux ! Souvent un chien de basse-cour, mal bâti et stupide (la bêtise se lit sur sa figure), passe très-gravement dans la rue, s'imaginant qu'il est un personnage d'importance, et que tout le monde l'admire. Pas le moins du monde; je ne lui accorde pas la moindre attention; c'est comme si je ne l'avais pas vu. Et quel effroyable dogue s'arrête quelquefois devant ma fenêtre ! S'il se levait sur ses pattes de derrière, ce que le butor ne sait pas faire certainement, il serait de toute la tête plus grand que le papa de ma Sophie, qui est

aussi d'assez grande et d'assez grosse taille. Ce sot-là doit être horriblement impertinent. J'ai un peu grondé contre lui; mais ça lui est parfaitement égal. Il laisse pendre sa langue et ses lourdes oreilles, se plante là, et ne cesse de regarder dans ma fenêtre. Quel paysan! Mais, crois-tu, ma chère, que mon cœur soit indifférent à toutes les avances? Oh! non. Si tu avais vu un beau cavalier qui saute souvent par-dessus la haie de la maison voisine, et qui se nomme Trésor.... Ah! ma chère, quel charmant petit museau il a!

Au diable tout ce bavardage. Comment peut-on remplir une lettre de pareilles sottises? Donnez-moi un homme, je veux un homme. Je veux une nourriture qui puisse alimenter et délecter mon âme; et, au lieu de cela, l'on me donne de pareilles sornettes. Tournons la page; peut-être sera-ce mieux.

Sophie était assise à sa table, et brodait. Je regardais par la fenêtre, car j'aime à examiner les passants. Tout à coup, un laquais entre, et dit : — Téploff. — Faites entrer, faites entrer, — s'écria Sophie; et la voilà qui se met à m'embrasser. — Ah! Medgi, Medgi, si tu savais qui c'est! Un beau brun, un gentilhomme de la chambre, et quels yeux il a! noirs et étincelants comme le feu. — Et Sophie se sauve en courant dans sa chambre. Une minute après, entra un jeune gentilhomme avec des favoris noirs; il s'approcha de la glace, passa la main dans ses cheveux, et parcourut la chambre du regard. Je grondais un peu, et je gagnai lentement ma place. Sophie revint bientôt, et le salua en souriant. Moi, je continuai à regarder par la fenêtre, sans faire semblant de rien. Cependant je penchai la tête un peu de

côté pour tâcher d'entendre leur conversation. Ah! ma chère, quelles bêtises ils se racontaient!... Qu'une dame, en dansant, avait fait une figure au lieu d'une autre; qu'un monsieur Boboff, avec son jabot, ressemblait à une grue, et avait manqué choir; qu'une madame Lidine s'imagine avoir les yeux bleus tandis qu'ils sont verts, et ainsi du reste. Je ne sais, en vérité, ma chère, ce qui lui plaît dans ce Téploff. Qu'a-t-elle donc à s'extasier sur son compte?

Il me semble à moi-même qu'il y a là-dessous quelque manigance. Impossible que ce Téploff lui ait tourné la tête à ce point. Continuons.

Ma foi, si ce gentilhomme plaît, je ne vois pas pourquoi cet employé, qui se tient d'ordinaire dans le cabinet du papa, ne plairait pas non plus. Ah! ma chère, voilà par exemple une horreur. Il a l'air d'une tortue dans un sac.

Qui pourrait être cet employé?

Son nom de famille est très-étrange. Il est toujours assis, et toujours à tailler des plumes. Ses cheveux ressemblent beaucoup à du foin. Le papa l'envoie toujours au lieu d'un domestique....

Ah çà! il me semble que c'est de moi que veut parler ce misérable petit chien. Mais.... est-ce que mes cheveux ressemblent à du foin?

Sophie ne peut jamais s'empêcher de rire quand elle le regarde.

Tu mens, maudite chienne. Quelle langue infâme!

comme si je ne savais pas que c'est de l'envie tout cela, comme si je ne savais pas qui me fait toutes ces avanies! C'est mon chef de bureau. Voilà, par exemple, un homme qui m'a juré une haine éternelle.... et le voilà qui me fait du tort, qui me fait du tort à chaque pas. Voyons cependant une autre lettre. Peut-être que là l'affaire s'éclaircira d'elle-même.

Ma chère Fidèle, pardonne-moi d'avoir tardé si longtemps à t'écrire. Je nageais dans les délices. Un auteur a dit, avec beaucoup de raison, que l'amour est la seconde vie. Il se fait de grands changements dans notre maison. Le gentilhomme de la chambre nous vient voir maintenant tous les jours. Sophie est folle de lui; papa très-content. J'ai déjà entendu dire à notre Grégoire, qui, en balayant les chambres, a l'habitude de parler avec lui-même, que la noce se fera bientôt, car le papa veut absolument marier sa fille à un général, ou bien à un gentilhomme de la chambre, ou bien à un colonel militaire.

Oh! je n'ai pas la force d'en lire davantage. Toujours un gentilhomme de la chambre ou un général.... J'aurais bien voulu devenir général moi-même, non pour obtenir sa main et le reste; non, j'aurais voulu le devenir seulement pour voir comment ils m'auraient fait tous deux la cour, et quels jolis compliments j'en aurais reçus; et puis pour leur dire après : Je crache sur vous deux. Que le diable emporte tout! J'ai mis en mille pièces les lettres de cette sotte petite chienne.

3 décembre.

C'est impossible, ce sont des folies, la noce n'aura pas lieu. Qu'est-ce que cela fait qu'il soit gentilhomme de la chambre? Ce n'est rien de plus qu'une dignité; ce n'est pas une chose visible qu'on puisse tenir à la main. Parce qu'il est gentilhomme de la chambre, il n'a pas un troisième œil au front. Son nez n'est pas d'or, mais de chair, comme chez tout le monde. Je voudrais bien savoir d'où proviennent toutes ces différences. Pourquoi suis-je un conseiller titulaire[1], et par quelle raison? Peut-être suis-je quelque comte ou quelque général, et je parais n'être qu'un conseiller titulaire. Peut-être ne sais-je pas moi-même qui je suis. Il y a tant d'exemples pareils dans l'histoire! Voilà quelque homme tout simple, je ne dirai pas même un noble, mais tout bonnement un bourgeois, ou bien même un paysan.... et crac, l'on découvre que c'est un grand seigneur, un baron, je ne sais quoi. Si quelque chose de pareil peut sortir d'un paysan, que ne peut-il sortir d'un gentilhomme? Voilà tout à coup que j'entre dans un uniforme de général; j'ai une épaulette sur l'épaule droite, une autre sur l'épaule gauche, un cordon

1. Neuvième classe du *tchin*.

bleu sur la poitrine. Alors quoi? quelle gamme chantera la belle? que dira le papa directeur? Oh! c'est un grand ambitieux; c'est un franc-maçon[1], je suis sûr que c'est un franc-maçon, quoiqu'il fasse semblant d'être ci et d'être ça. Mais j'ai reconnu à l'instant même que c'est un franc-maçon; s'il donne la main à quelqu'un, il ne lui présente jamais que les deux doigts. Mais est-ce que je ne puis pas être fait d'emblée général-gouverneur, ou intendant, ou quelque chose de ce genre? Vraiment j'aurais bien voulu savoir pourquoi je suis un conseiller titulaire; pourquoi précisément un conseiller titulaire, et pas autre chose?

5 décembre.

Toute la matinée j'ai lu les gazettes. Il se passe des choses étranges en Espagne; je ne puis même pas bien les comprendre. On écrit que le trône est vacant, et que les assemblées se trouvent dans une position fort difficile, à cause du choix d'un héritier; c'est le motif d'une foule de troubles. Cela me semble étrange. Comment un trône peut-il être vacant? On dit qu'une certaine *doña* doit monter sur le trône. Une *doña* ne peut pas monter sur le trône; non, c'est impossible. Sur le trône doit

1. La franc-maçonnerie est traitée en Russie comme elle le fut naguère en Espagne sous Ferdinand VII.

s'asseoir un roi. On dit qu'il n'y a pas de roi. C'est impossible qu'il n'y ait pas de roi. Un royaume ne peut exister sans roi. Il y a un roi; seulement il se trouve quelque part *incognito*. Peut-être même se trouve-t-il en Espagne. Mais quelques raisons de famille, ou la crainte des États voisins, comme la France et d'autres terres, le forcent de se cacher. Ou bien il y a d'autres raisons.

8 décembre.

J'étais presque décidé ce matin à aller au département; mais différents motifs et réflexions m'ont retenu. Les affaires de l'Espagne ne veulent pas me sortir de la tête. Comment est-il possible qu'une *doña* devienne reine? On ne le permettra point. En premier lieu, l'Angleterre ne le permettra point. Et puis les affaires politiques de toute l'Europe, l'empereur d'Autriche.... J'avoue que tous ces événements m'ont si fort affligé et ébranlé qu'il ne m'a pas été possible de m'occuper de quoi que ce fût pendant toute la journée. Mavra m'a fait la remarque que j'étais fort distrait à table. En effet, dans ma distraction, je crois avoir jeté par terre deux assiettes qui se sont aussitôt brisées. Après dîner, je suis allé voir les montagnes[1]; je n'ai rien pu en tirer d'instructif. Le reste du

1. Les montagnes de glace, les montagnes russes.

temps, je me suis tenu couché sur mon lit, et j'ai réfléchi aux affaires d'Espagne.

L'an 2000, le 43 du mois d'avril.

Le jour d'aujourd'hui est le jour du plus grand triomphe. Il y a un roi en Espagne. Il s'est trouvé, ce roi. C'est moi. Aujourd'hui seulement j'en ai acquis la certitude. J'ai été éclairé, je l'avoue, comme par un éclair. Mais en vérité, je ne conçois pas comment j'avais pu m'imaginer que j'étais un conseiller titulaire; comment une si folle idée avait-elle pu m'entrer dans la tête? Il est fort heureux que personne ne se soit alors avisé de me mettre dans une maison de fous. Maintenant tout est éclairci; je vois tout comme sur la paume de la main, tandis qu'auparavant tout me semblait caché dans une espèce de brouillard. Et je crois que tout cela provient de ce que les hommes s'imaginent que la cervelle humaine est logée dans la tête. Pas le moins du monde; c'est le vent qui la porte du côté de la mer Caspienne. J'ai commencé par déclarer à Mavra qui j'étais. Quand elle a entendu qu'elle se trouvait devant le roi d'Espagne, elle a frappé dans ses mains et a manqué mourir de peur. La sotte qu'elle est, elle n'a jamais vu de roi d'Espagne. Je tâchai cependant de la rassurer en lui disant que je ne lui en vou-

lais pas le moins du monde de ce qu'elle m'avait souvent mal ciré mes bottes. Elle appartient à la plèbe; on ne peut lui parler de choses élevées. Elle s'est épouvantée de la sorte, parce qu'elle croyait que tous les rois d'Espagne ressemblent à Philippe II. Mais je lui ai bien expliqué qu'entre Philippe et moi il n'y a pas la moindre ressemblance. Je ne suis pas allé au département; que le diable l'emporte! Non, mes amis, maintenant vous ne m'y reprendrez plus; je ne veux plus copier vos misérables paperasses.

Le 86 martobre, entre le jour et la nuit.

Aujourd'hui, notre exécuteur[1] est venu me dire qu'il fallait que j'allasse au département, et qu'il y a plus de trois semaines que je n'ai fait de service. Je suis allé au département, par force. Le chef de bureau pensait peut-être que je le saluerais, que je lui ferais des excuses; mais je le regardais avec calme, sans montrer ni trop de colère, ni trop de bienveillance, et je m'assis à ma table comme si de rien n'était. Je considérais toute cette canaille qui peuplait la chancellerie, et je pensais à part moi : — Si vous saviez qui se trouve

1. Espèce d'économe attaché à chaque département d'un ministère.

parmi vous! — Oh! mon Dieu, quel tumulte aurait éclaté! Le chef de bureau, lui-même, aurait commencé à me saluer de la tête jusqu'à la ceinture, comme il salue maintenant notre directeur. On mit devant moi quelques papiers pour que j'en fisse un extrait; mais je n'y touchai pas même du bout du doigt. Quelques minutes après, tout le département se mit en émoi; on disait que le directeur allait arriver. Beaucoup d'employés se mirent à courir à sa rencontre pour montrer leur zèle. Mais moi, je ne bougeai de ma place. Quand il traversa notre bureau, tous boutonnèrent leurs fracs; mais moi, absolument rien. Un directeur! que je me lève devant lui! jamais. Et puis, quel directeur est-ce? Ce n'est pas un directeur; c'est un bouchon, un simple bouchon, rien de plus. Voilà un de ces bouchons avec lesquels on bouche les bouteilles. Ce qui me parut le plus ridicule, c'est qu'on me donna des papiers à signer. Ils s'imaginaient que j'écrirais, tout au bas de la page : le chef de table.... Ah! vraiment! Au beau milieu de la feuille, là où signe le directeur, j'écrivis : *Ferdinand VIII.* Il aurait fallu voir quel silence respectueux se fit autour de moi. Mais je fis un geste de la main en ajoutant : — Pas de témoignage de respect, — et je sortis.

J'allai de là droit au logis du directeur. Il n'était pas à la maison, et le laquais ne voulait pas me

laisser entrer; mais je lui dis quelque chose qui lui fit tomber les bras. Je pénétrai jusqu'à la chambre à coucher. Elle était assise devant son miroir; mais elle se leva et recula à ma vue. Je ne lui dis pas cependant que j'étais le roi d'Espagne. Je lui dis seulement qu'un grand bonheur l'attendait, tel qu'elle ne pouvait pas même se l'imaginer, et que notre union se ferait malgré les embûches de nos ennemis. Je n'ajoutai rien de plus et m'en allai. Oh! que la femme est un être perfide! je n'ai compris qu'aujourd'hui ce que c'est que la femme. Jusqu'à présent personne n'avait pu découvrir de qui elle est éprise. C'est moi le premier qui l'ai découvert. La femme est amoureuse du diable. Oui, sans plaisanter. Les physiciens qui prétendent le contraire disent des bêtises. Tout cela, c'est de l'ambition, et cette ambition provient de ce qu'il se trouve sous la langue une petite vésicule qui renferme un petit vermisseau de la grosseur d'une tête d'épingle. Et tout cela est confectionné par un coiffeur qui habite maintenant la rue aux Pois. Je ne me rappelle plus son nom; mais il est incontestablement prouvé qu'il s'est associé avec une sage-femme pour répandre le mahométisme sur toute la terre; et voilà pour quelle raison la plus grande partie du peuple en France s'est convertie à la religion de Mahomet.

Pas de date ; c'était un jour sans date.

Je me suis promené *incognito* à la Perspective Newski. Cependant je n'ai pas fait voir que j'étais le roi d'Espagne ; j'ai pensé qu'il était inconvenant de se dévoiler ainsi devant tout le monde avant de s'être fait présenter à la cour. Une seule chose m'embarrasse : c'est que je n'ai pas de costume national. S'il était possible de trouver un manteau royal quelconque. Je voulais en commander un à un tailleur ; mais tous ces tailleurs sont de vrais ânes qui ne prennent pas le moindre souci de leur ouvrage. Ils sont devenus des gens d'affaires, et, pour la plupart, s'occupent de paver les rues. J'ai pris la résolution de faire un manteau royal d'un frac d'employé que je n'ai pas mis trois fois. Mais, pour ne pas donner à ces coquins l'occasion de le gâter, je vais le faire moi-même, en fermant la porte pour que personne ne me voie. Je l'ai déjà taillé en pièces avec des ciseaux, car il faut que la coupe en soit toute différente.

Je ne me rappelle pas la date ; il n'y avait pas de mois ; le diable sait ce qu'il y avait.

Le manteau est prêt et cousu. Mavra a poussé un cri quand je l'ai mis pour la première fois. Cepen-

dant je ne puis encore me décider à me présenter à la cour. Jusqu'à présent il n'est pas venu de députation de l'Espagne. Se présenter à la cour sans députés, ce serait inconvenant. Ma dignité n'aurait pas le moindre poids. Je les attends d'heure en heure.

Date I.

La lenteur des députés m'étonne prodigieusement. Quelle raison peut les retenir? Serait-ce la France? Oui, c'est l'État le plus hostile. Je suis allé m'informer à la poste si les députés d'Espagne n'étaient pas arrivés. Mais le directeur de la poste, qui est extrêmement bête, n'a pas entendu parler d'eux.

— Non, m'a-t-il dit, il n'y a pas ici des députés d'Espagne; mais si vous voulez écrire une lettre, nous la recevrons d'après le tarif. —

Que le diable t'emporte! qu'est-ce qu'une lettre? Toute lettre est une bêtise.... il n'y a que les apothicaires qui écrivent des lettres...

Madrid, le 30 februarius.

Me voilà en Espagne, et c'est arrivé si vite qu'à peine j'ai eu le temps de le remarquer. Ce matin les députés d'Espagne se sont présentés chez moi, et je me suis assis en voiture au milieu d'eux. La

rapidité prodigieuse de notre voyage m'a fort surpris. Nous sommes allés si vite, qu'en une demi-heure nous étions aux frontières d'Espagne. Du reste, il y a maintenant partout en Europe des chemins de fer et des bateaux à vapeur. L'Espagne est un pays bien extraordinaire. En entrant dans la première chambre, j'aperçus une foule d'hommes avec la tête rasée. Je devinai cependant à l'instant même que ce devaient être des grands.... ou des soldats, car les soldats se rasent la tête. Les façons du chancelier d'État qui me conduisait par la main sont vraiment fort singulières. Il m'a poussé dans une petite chambre, en me disant :

— Reste là, et si tu t'avises encore de te nommer le roi Ferdinand, je te rosserai jusqu'à ce que l'envie t'en passe.—

Mais moi, qui savais bien que ce n'était qu'une épreuve, je répondis négativement, ce qui m'attira du chancelier deux coups de bâton sur le dos. Ils me firent si mal que je manquai crier : mais je me retins, en me rappelant que c'est un usage chevaleresque auquel doivent se soumettre tous ceux qui sont promus à de hautes dignités, car ces usages chevaleresques existent encore en Espagne. Resté seul, je m'occupai des affaires d'État. Je découvris alors que la Chine et l'Espagne sont le même État ; il n'y a que des ignorants qui les prennent pour deux États distincts.

Je conseille à tout le monde d'écrire sur un morceau de papier le mot *Espagne*; il deviendra *Chine*. Mais ce qui m'affligeait beaucoup, c'est un événement qui doit avoir lieu demain. Demain, à sept heures, il arrivera une chose étrange : la terre s'assiéra sur la lune. Le célèbre chimiste anglais Wellington a écrit là-dessus. J'avoue que je ressentis une angoisse au cœur quand je m'imaginai la mollesse extraordinaire et le peu de solidité de la lune. La lune se fait ordinairement à Hambourg, et elle s'y fait très-mal. Je m'étonne que l'Angleterre n'y ait pas fait attention jusqu'à présent. C'est un tonnelier boiteux qui la fabrique, et l'on voit que cet imbécile n'a pas la moindre idée de ce que c'est que la lune. Il y met des câbles goudronnés et un peu d'huile d'olive; c'est pour cela qu'il règne une si grande puanteur sur toute la terre que tout le monde doit se boucher le nez. Et voilà pourquoi la lune est un globe tellement tendre et mou que les hommes ne peuvent pas y vivre, et qu'il n'y vit que des nez. Et voilà pourquoi nous ne pouvons pas voir nos nez; ils se trouvent tous dans la lune. Et quand je me rappelai que la terre est une masse lourde, et qu'elle peut, en s'asseyant sur la lune, broyer tous nos nez, une si grande inquiétude me saisit que je me hâtai, après avoir mis mes bas et mes souliers, de me rendre dans la salle du conseil

d'État pour donner l'ordre à la police d'empêcher la terre de s'asseoir sur la lune. Les grands rasés que je trouvai en grand nombre dans cette salle, étaient tous des hommes de beaucoup de sens. Et quand je leur dis :

— Messieurs, sauvons la lune, car la terre veut s'asseoir sur elle ; —

Tout le monde, à l'instant même, se mit à l'œuvre pour satisfaire à mon désir royal. Plusieurs d'entre eux commencèrent à grimper aux murailles avec l'intention de monter à la lune. Mais en ce moment parut le grand chancelier. A sa vue, tous s'enfuirent. Moi, en qualité de roi, je tins ferme. Mais le chancelier, à ma grande surprise, me donna un coup de bâton, et me chassa dans ma chambre.

Voyez quelle puissance ont encore en Espagne les vieilles coutumes nationales !

**Le janvier de la même année
qui est venu après le février.**

Je ne puis comprendre jusqu'à présent quel pays est l'Espagne. Les usages populaires et l'étiquette de la cour sont tout à fait bizarres. Je ne comprends rien, je ne comprends rien, je ne comprends absolument rien. Aujourd'hui on m'a rasé la tête, quoique j'aie crié de toutes mes forces que je ne voulais pas être moine. Mais je ne saurais

exprimer ce que j'ai ressenti quand on s'est mis à me verser, goutte à goutte, de l'eau froide sur la tête. Je n'ai jamais éprouvé un pareil enfer. J'étais prêt à devenir furieux; de façon qu'on ne m'a retenu qu'à grand'peine. Je ne comprends pas du tout la signification d'une pareille coutume. C'est une coutume sotte, stupide, insensée. Je ne comprends pas non plus la folie des rois qui ne l'ont pas abolie jusqu'à présent. Je commence à croire que je suis tombé dans les mains de l'inquisition, et que celui que je prenais pour le chancelier n'est autre chose que le grand inquisiteur lui-même. Mais je ne puis comprendre comment un roi peut être soumis à l'inquisition. Cependant il serait possible que la France en fût cause, et surtout Polignac. Oh! ce coquin de Polignac! il m'a juré une haine mortelle, et le voilà qui me poursuit, qui me poursuit.... Mais je sais ton affaire, camarade; ce sont les Anglais qui te font aller. Les Anglais sont de grands politiques; ils se fourrent partout. Le monde entier sait que quand l'Angleterre prend du tabac, c'est la France qui éternue.

Aujourd'hui, le grand inquisiteur est venu dans ma chambre. Dès que j'entendis le bruit de ses pas, je m'empressai de me cacher sous une chaise. Ne me voyant pas, il se mit à m'appeler. Il commença par dire :

— Popritchine! —

Moi, motus. Puis :

— Axenti Ivanoff[1]!... Conseiller titulaire! Gentilhomme!... —

Je me tais toujours.

— Ferdinand VIII, roi d'Espagne!... —

J'eus un moment l'intention de sortir ma tête de dessous la chaise; mais je dis en moi-même :

— Non, tu ne me tromperas pas, nous te connaissons; tu me ferais encore verser de l'eau froide sur la tête. —

Cependant il m'aperçut, et me chassa de ma retraite à coups de bâton. Ce maudit bâton bat de manière à faire bien mal. Du reste, une nouvelle découverte que j'ai faite aujourd'hui m'a récompensé de toutes mes souffrances. Je me suis convaincu que chaque coq avait une Espagne, et qu'il la portait sous ses ailes. Le grand inquisiteur me quitta tout furieux, en me menaçant d'une punition; mais je méprisai complétement sa colère impuissante, car je sais bien qu'il n'agit que comme un instrument des Anglais.

1. Pour Ivanowitch; manière méprisante de changer le nom patronymique.

Da 34 te, ms, néena, février, 349.

Non, je n'ai plus la force de souffrir. Mon Dieu, que font-ils de moi? Ils me versent de l'eau froide sur la tête. Ils ne veulent pas m'écouter, ni voir mes souffrances. Que leur ai-je fait? Pourquoi me tourmentent-ils? Que veulent-ils de moi, pauvre infortuné que je suis? Que puis-je leur donner? Je n'ai rien.... Je ne puis, non je ne puis plus supporter mes tourments. Ma tête brûle, tout tourne devant mes yeux. Ah! sauvez-moi, prenez-moi, donnez-moi un *troïka*[1] de chevaux rapides comme le vent. Assieds-toi, mon postillon; tinte, ma clochette; élancez-vous, mes chevaux, et emportez-moi loin de cette terre.... Plus loin, plus loin, pour qu'on ne voie plus rien, plus rien.... Un ciel agité se déroule devant moi; une petite étoile brille au firmament. Une forêt d'arbres sombres, et la lune au-dessus, passent rapidement devant mes yeux; une vapeur bleue s'étend sous mes pieds; une corde vibre au fond de cette vapeur.... D'un côté c'est la mer, de l'autre l'Italie.... Voilà qu'on aperçoit aussi de petites chaumières russes. Oh! est-ce ma maison qui bleuit dans le lointain? est-ce ma mère qui est assise sous la fenêtre?... O ma

1. Attelage de trois chevaux attachés de front.

mère, sauve ton pauvre enfant! laisse tomber une larme sur ma tête malade! vois comme on le tourmente! oh! serre sur ton cœur ton pauvre orphelin délaissé! il n'a pas de place dans ce monde. On le persécute.... Ma mère, ma mère, prends pitié de moi.... A propos, savez-vous que le dey d'Alger a une verrue sur le nez?

FIN DES MÉMOIRES D'UN FOU.

UN MÉNAGE D'AUTREFOIS

UN

MÉNAGE D'AUTREFOIS.

J'aime beaucoup la vie modeste et solitaire de ces propriétaires campagnards qu'on a l'habitude d'appeler en Petite-Russie les *gens d'autrefois* (starosvetskie); ils sont semblables à ces vieilles maisonnettes pittoresques qui vous plaisent par leur simplicité et par le contraste qu'elles présentent avec les constructions modernes, propres, élégantes, dont les murs ne portent pas encore les traces de la pluie, dont les toits ne sont pas encore couverts de mousse verdâtre, et dont le perron, nouvellement badigconné, ne laisse pas encore voir ses briques rouges. J'aime à descendre quelquefois, pour un instant, dans la sphère de cette vie si calme et si paisible, où jamais un vœu n'a franchi la haie qui enferme la petite cour et le verger entouré de chaumières en bois, penchées sur le flanc, et perdues dans un fouillis de saules, de sureaux et de poiriers. La vie de leurs habitants est

si tranquille qu'on s'oublie avec eux, pour un instant, et qu'on est prêt à penser que les passions, les vains désirs, tous les enfants du malin esprit qui troublent le monde, n'existent point, et qu'ils ne vous sont apparus que dans un songe pénible et agité. Je vois d'ici la petite maison, entourée d'une galerie que soutiennent de minces colonnettes en bois noirci, et qui fait le tour entier du bâtiment, afin qu'on puisse, pendant l'orage, fermer les volets des fenêtres sans être mouillé par la pluie; derrière la maison, des mûriers en fleur, puis de longues rangées de petits arbres fruitiers noyés dans le vif écarlate des cerises et dans une mer bleuâtre de prunes au duvet plombé; puis un large et vieux hêtre, sous l'ombre duquel est étendu un tapis pour le repos; devant la maison, une cour spacieuse avec une herbe courte et verdoyante, avec deux petits sentiers qui conduisent de la grange à la cuisine, et de la cuisine au logis du seigneur; une oie au long cou, qui boit de l'eau dans une flaque, entourée de ses oisillons, d'un jaune tendre et soyeux; une longue haie, à laquelle pendent des liasses de poires et de pommes séchées, et des tapis mis à l'air; un chariot chargé de melons, près de la grange; à côté, un bœuf dételé et ruminant, paresseusement couché. Tout cela a pour moi un charme inexprimable; peut-être parce que je n'en aurai plus jamais le spectacle, et

que toute chose dont nous sommes séparés nous est chère. Par quelque raison que ce fût, dès que ma briska s'approchait du perron de cette maisonnette, mon âme éprouvait un délicieux sentiment de calme et de bien-être. Les chevaux arrivaient gaiement devant la porte, où ils s'arrêtaient d'eux-mêmes; le cocher descendait lentement du siége, et se mettait à bourrer sa pipe, comme s'il eût été devant sa propre maison. Même l'aboiement flegmatique des chiens de la basse-cour avait quelque chose d'amical et de bienveillant. Mais ce qui me plaisait le plus dans ces modestes réduits, c'étaient leurs propriétaires, de bonnes vieilles gens qui s'empressaient avec tant de cordialité à la rencontre de leurs hôtes. Leurs bonnes figures se représentent quelquefois à mon esprit, même au milieu du bruit du monde; et une douce rêverie me saisit, et je me rappelle mon passé. Il y a tant de bonté, de franchise, de bienveillance sur leur visage, qu'on renonce avec joie, au moins pour quelques instants, à toute pensée téméraire, et qu'on passe insensiblement tout entier dans cette humble vie champêtre.

Je ne puis oublier deux vieillards du siècle passé; ils ne sont plus au monde à présent; mais mon âme se remplit d'une tristesse pieuse en pensant que j'irai quelque jour dans leur habitation maintenant déserte, que je trouverai la maison à

demi ruinée, le jardin abandonné et l'étang changé en marécage. Oui, je suis triste seulement d'y penser. Mais commençons notre récit.

Athanase Ivanovitch Tovstogoub et Pulchérie Ivanovna Torstogoubikha [1], comme l'appelaient les paysans de la contrée, étaient ces deux vieillards dont je viens de parler. Si j'étais peintre et que j'eusse à représenter Philémon et Baucis, je ne choisirais pas d'autres modèles. Athanase Ivanovitch avait soixante ans, Pulchéric Ivanovna, cinquante-cinq. Athanase Ivanovitch était de haute taille; il portait constamment une petite pelisse en peau de mouton (*touloup*), recouverte de camelotte; il aimait à se tenir assis, courbé, et souriait toujours, soit qu'il racontât lui-même, soit qu'il écoutât un autre parler. Pulchérie Ivanovna était sérieuse, au contraire, et riait rarement. Mais il y avait tant de bonté dans ses yeux et sur tout son visage, on y lisait si clairement le plaisir qu'elle éprouvait à vous donner ce qu'elle avait de meilleur, que vous auriez trouvé qu'un sourire de plus eût rendu trop doucereuse sa bonne physionomie. Les rides de leurs visages étaient dis-

1. On sait qu'*Ivanovitch* et *Ivanovna* veulent dire *fils d'Ivan* et *fille d'Ivan*. En Russie, ces noms patronymiques, formés avec le prénom du père, sont inséparables du prénom de la personne qui les porte, et servent bien plus souvent à la désigner, soit qu'on lui parle, soit qu'on parle d'elle, que son nom même de famille.

posées avec tant de grâce qu'un peintre eût fait son profit à les copier. Il semblait qu'on y pouvait lire toute leur vie honnête et calme, une vie comme la mènent les anciennes bonnes familles de la Petite-Russie, qui forment le plus frappant contraste avec ces vils Petits-Russiens qui, de colporteurs et de marchands de goudron qu'ils étaient, deviennent des employés de l'État, se jettent, comme des sauterelles, sur toutes les charges des cours de justice, arrachent le dernier kopek à leurs propres compatriotes, accumulent un capital, et ajoutent solennellement à la terminaison *o* de leur nom de famille, la lettre *w* pour en faire un nom russe. Non, ils ne ressemblaient pas, mes deux vieillards, à ces méprisables créatures, pas plus que ces familles de la vieille roche qu'on trouve encore dans la Petite-Russie. L'on ne pouvait voir, sans en être touché, leur mutuelle affection; ils ne se disaient jamais *toi*, mais toujours *vous*:

—Vous, Athanase Ivanovitch; vous, Pulchérie Ivanovna.

—Est-ce vous, Athanase Ivanovitch, qui avez défoncé cette chaise de paille? —

—Ce n'est rien, ne vous fâchez pas, Pulchérie Ivanovna, c'est moi-même.

Ils n'avaient jamais eu d'enfants, de sorte que toute leur affection s'était concentrée de l'un sur l'autre. Dans sa jeunesse, Athanase Ivanovitch

avait servi à l'armée; mais il y avait de cela si longtemps, si longtemps, qu'il n'en faisait plus mention lui-même. Athanase Ivanovitch s'était marié à l'âge de trente ans, alors qu'il était encore beau garçon et qu'il portait une courte pelisse brodée (camzôl, du mot français *camisole*). Il avait même enlevé avec assez d'adresse Pulchérie Ivanovna dont les parents ne le voulaient pas pour gendre. Mais c'est à peine s'il se rappelait cette aventure; du moins il n'en parlait jamais. A tous ces événements anciens et extraordinaires avaient succédé depuis longtemps une vie paisible, retirée, et des rêveries douces et solitaires, semblables à celles qui vous surprennent quand vous êtes assis sur une terrasse dominant un jardin, tandis qu'une fertile pluie d'été tombe à larges gouttes sur les feuilles des arbres, formant à leur pied de petits ruisseaux dont le bruit invite au sommeil, et que l'arc-en-ciel, glissant au-dessus du feuillage, étale sur le ciel ses pâles nuances, ou tandis que, bercé dans une calèche qui plonge entre de larges buissons verts, aux cris éclatants de la caille des steppes, vous sentez chatouiller vos mains et votre visage par les épis des hauts blés et les tiges des grandes fleurs champêtres qui s'introduisent dans la voiture en escaladant les portes.

Athanase Ivanovitch écoutait avec un sourire gracieux les personnes qui venaient le visiter; il

interrogeait les autres plutôt qu'il ne parlait lui-même, et n'était pas de ces vieillards qui vous fatiguent à force de louer le temps passé et de gourmander le temps présent. Dans ses questions, il montrait prendre un grand intérêt à toutes les circonstances de votre propre vie, à vos succès, à vos revers, bien que la curiosité de ces bons vieillards ressemblât un peu à celle d'un enfant qui, pendant qu'il vous parle, examine avec une profonde attention le cachet de votre montre. Alors, on pouvait dire que son visage respirait la bonté. Les chambres de la maisonnette occupée par ces deux vieux époux étaient petites et basses, comme elles le sont d'ordinaire chez les gens d'autrefois. Dans chaque chambre, il y avait un immense poêle qui en remplissait presque le tiers. La maison était extrêmement chaude, car Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna aimaient beaucoup la chaleur. Toutes les portes des poêles aboutissaient à l'antichambre, constamment remplie de paille, qui, dans la Petite-Russie, remplace le bois à brûler. Le feu pétillant et clair de la paille rendait cette antichambre très-agréable dans les soirées d'hiver, lorsqu'un jeune et bouillant garçon, tout transi d'avoir couru sur les traces d'une fillette du village, y rentrait en courant et en battant des mains pour se réchauffer. Les murs de la chambre principale étaient ornés de quelques tableaux et gra-

vures enfermées dans de vieux cadres étroits. Je suis sûr que les maîtres de la maison eux-mêmes ignoraient depuis longtemps ce qu'ils avaient représenté, et n'auraient pu s'apercevoir qu'on en eût emporté quelques-uns. Il y avait, entre autres, deux grands portraits peints à l'huile : l'un représentait un archevêque; l'autre, Pierre III. Parmi les gravures, se trouvait une duchesse de La Vallière, toute salie par les mouches. Autour des fenêtres et au-dessus des portes, étaient collées d'autres petites gravures noirâtres, qu'on n'examinait pas d'habitude, car on les prenait pour des taches sur la muraille. Le plancher, dans toutes les chambres, était de terre glaise, mais très-bien construit, et tellement propre, qu'aucun parquet de grand seigneur, paresseusement balayé par un monsieur en livrée à demi réveillé, n'aurait pu soutenir la comparaison. La chambre de Pulchérie Ivanovna était toute remplie de coffres et de boîtes, de petits coffres et de petites boîtes. Une quantité de sachets que remplissaient des graines de fleurs, de pastèques, de concombres, étaient pendus aux murailles. Tous les intervalles et tous les recoins que formaient les coffres amoncelés étaient encombrés de pelotons de laine, de chiffons, de friperies datant d'un demi-siècle. Pulchérie Ivanovna était une grande ménagère; elle ramassait tout, sans savoir souvent elle-même à quoi cela pourrait

servir. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans la maison, c'était le cri des portes. Dès le matin, il retentissait du haut en bas. Je ne saurais dire pourquoi les portes criaient ainsi. Est-ce parce que les gonds en étaient rouillés? ou bien le menuisier qui les avait faites y avait-il caché quelque secret mécanisme? Je ne sais, mais le plus étrange, c'est que chaque porte avait son chant particulier. Celle de la chambre à coucher avait une voix aigre et pointue; celle de la salle à manger, une voix basse et rauque. Quant à celle qui fermait l'antichambre, elle rendait un son bizarre, tremblotant et plaintif; tellement, qu'en écoutant avec attention, l'on discernait clairement ces mots : — J'ai froid, j'ai froid, je gèle[1]! — Je sais que nombre de personnes n'aiment pas le cri des portes; moi je l'aime beaucoup. Et quand il m'arrive quelquefois à Saint-Pétersbourg d'entendre une porte crier, je me transporte en idée à la campagne, dans une petite chambre basse, éclairée d'une lumière plantée sur un vieux chandelier. Le souper est déjà sur la table, près de la fenêtre ouverte, par laquelle une belle nuit de mai regarde dans la chambre; un rossignol remplit des éclats de sa voix le jardin, la maison, et jusqu'à

1. C'est naturellement dans les mots russes qu'est la ressemblance avec le cri de la porte.

la rivière qui miroite dans le sombre lointain; les arbres bruissent faiblement.... O mon Dieu, quelle longue file de souvenirs passent devant mon imagination!... Les chaises de ce vieux ménage étaient en bois, et massives, comme on les faisait jadis; elles avaient toutes de très-hauts dossiers, travaillés au tour, sans couleur, sans vernis. Elles n'étaient pas même rembourrées, et ressemblaient aux siéges sur lesquels s'assoient nos archevêques. De petites tables dans les coins; d'autres tables carrées devant le sofa et devant la glace entourée d'un cadre en feuillage doré; un tapis avec des oiseaux qui ressemblent à des fleurs, et des fleurs qui ressemblent à des oiseaux; voilà tout l'ameublement de la maisonnette occupée par mes deux vieux époux. La chambre des servantes était toujours remplie de filles jeunes et vieilles en robes rayées. Pulchérie Ivanovna leur donnait quelquefois à coudre des bagatelles, ou à nettoyer des fruits; la plupart d'entre elles dormaient dans la cuisine.... Pulchérie Ivanovna croyait nécessaire de les tenir toutes sous la clef de la maison, et de surveiller sévèrement leurs mœurs; mais, à sa grande surprise, il ne se passait pas de mois que la taille de quelqu'une de ces filles ne devînt plus ample qu'à l'ordinaire; et cela semblait d'autant plus étrange qu'il n'y avait pas dans toute la maison un seul homme non marié, excepté cepen-

dant un jeune garçon de service qui portait toujours un frac en drap gris, avec les pieds nus, et qui dormait tout le temps qu'il ne mangeait pas. Dans ces occasions, Pulchérie Ivanovna grondait la coupable et lui enjoignait que cela n'arrivât plus. Sur les vitres des fenêtres tintait incessamment une immense quantité de mouches, et parmi leur bruit confus s'entendait quelquefois le bourdonnement grave d'un frelon, ou le sifflement aigu d'une guêpe. Mais dès qu'on apportait les lumières, toute cette foule allait dormir et cachait le plafond sous son épais nuage noir.

Athanase Ivanovitch s'occupait fort peu de ses affaires; cependant il allait quelquefois visiter aux champs ses faucheurs ou ses moissonneurs, et les regardait faire avec une attention curieuse. Tout le poids de l'administration domestique reposait sur Pulchérie Ivanovna; ce qui consistait à ouvrir et fermer perpétuellement la chambre aux provisions; à cuire, sécher, saler toutes sortes de fruits et de légumes. Sa maison ressemblait à un laboratoire de chimiste. Il y avait toujours un feu allumé sous un pommier du jardin; un trépied en fer portait une casserole de rosette où cuisaient sans cesse des confitures, des gelées, des *pastilas* [1] au sucre et au miel. Sous quelque autre arbre, un

1. Espèce de conserve.

cocher s'occupait à distiller de l'eau-de-vie avec des feuilles de pêcher, des fleurs de mûrier et des noyaux de cerises; et à la fin de l'opération, il ne pouvait plus remuer la langue, ou bien il disait de telles sottises que Pulchérie Ivanovna, n'y pouvant rien comprendre, l'envoyait dormir à la cuisine. Il se cuisait, se séchait et se salait une telle quantité de ces ingrédients qu'ils auraient fini par inonder les greniers et les caves (car Pulchérie Ivanovna aimait à faire des provisions bien au delà des besoins), si la plus grande partie de ces friandises n'eût été dévorée par les servantes, qui, une fois introduites dans le garde-manger, s'en bourraient à tel point qu'elles se plaignaient en gémissant, tout le reste du jour, de maux d'estomac. Pulchérie Ivanovna n'avait pas trop la possibilité d'entrer dans les détails de l'administration des terres; l'intendant, d'accord avec le *starosta* [1], la pillait d'une façon impitoyable. Ils avaient l'habitude de couper dans les bois de leur seigneur comme si c'eût été leur propre bien; ils y faisaient fabriquer une foule de traîneaux qu'ils envoyaient vendre à la plus prochaine foire; ils vendaient aussi tous les gros chênes aux meuniers du voisinage. Une fois seulement, Pulchérie Ivanovna exprima le désir de faire l'inspection de ses bois. On lui attela

1. Chef des paysans, mais paysan lui-même.

un *droschki*, qu'enveloppaient d'énormes tabliers de cuir, et qui, dès que le cocher agitait ses lèvres pour faire mouvoir de vieux chevaux qui avaient servi dans la milice, commençait à remplir l'air de bruits étranges où l'on croyait entendre tout à coup le son d'une flûte ou d'un tambourin; chaque clou, en effet, chaque écrou résonnait de façon que, du moulin, à deux verstes de distance, on entendait que la dame quittait son château. Pulchérie Ivanovna ne pouvait pas manquer d'apercevoir l'extermination de ses bois et l'enlèvement des chênes que, dans sa jeunesse, elle avait connus déjà séculaires.

—Pourquoi donc, Nitchipor, dit-elle à son intendant qui l'accompagnait, pourquoi donc les chênes sont-ils devenus si clair-semés? prends garde que tes cheveux ne deviennent aussi clairsemés.

— Pourquoi clair-semés? répondit l'intendant; ils ont disparu, tout à fait disparu. La foudre est tombée sur eux, les vers les ont mangés; enfin ils ont disparu, madame, ils ont disparu. —

Pulchérie Ivanovna fut complétement satisfaite par cette réponse; et, rentrée à la maison, elle donna seulement l'ordre de doubler la garde autour des cerisiers d'Espagne et des grands poiriers d'hiver. Ses dignes régisseurs, l'intendant et le *starosta*, trouvèrent ensuite qu'il était entièrement inutile d'amener toute la farine jusqu'aux greniers

de leurs seigneurs, et que ceux-ci pouvaient bien se contenter de la moitié. Ils finirent même par choisir cette moitié parmi la farine gâtée ou mouillée, et qu'on refusait à la foire. Mais, en dépit des vols effrontés de ces deux coquins, malgré la voracité de tous les êtres habitant la maison, depuis la femme de charge jusqu'aux cochons qui engloutissaient une foule de prunes et de pommes, poussant eux-mêmes les arbres avec leur groin pour en faire tomber une pluie de fruits; malgré le pillage des moineaux et des corneilles; malgré les cadeaux que faisaient à leurs parents et connaissances les gens de la maison, qui poussaient l'effronterie jusqu'à dérober les toiles de chanvre et de lin dont le prix allait se verser au cabaret; malgré les rapines des visiteurs, des cochers flegmatiques et des laquais fainéants, cette terre fertile et bénie produisait tout en telle abondance, Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna avaient si peu de besoins, que tant de déprédations ne pouvaient faire aucune brèche à leur bien-être.

Les deux bons vieillards, d'après l'habitude des *gens d'autrefois*, aimaient un peu les plaisirs de la bouche. Dès que pointait l'aurore (ils se levaient toujours de grand matin), dès que les portes commençaient leur concert discordant, ils s'attablaient et prenaient leur café. Après ce premier repas,

Athanase Ivanovitch sortait sur le perron, et criait, en tenant son mouchoir comme un fouet :

— *Kich! Kich!* sauvez-vous, oies, sauvez-vous d'ici. —

D'ordinaire il rencontrait son intendant au milieu de la cour. Il avait l'habitude d'entrer en conversation avec lui, de l'interroger en détail sur les travaux des champs, et de lui communiquer des remarques ou de lui donner des ordres tels que chacun eût été surpris de ses connaissances profondes en économie domestique, et qu'un novice n'eût pas même eu la pensée qu'on pouvait voler un maître si clairvoyant. Mais son intendant était un vieux renard habitué au feu, qui savait fort bien comment il fallait répondre et mieux encore comment il fallait agir. Ensuite, Athanase Ivanovitch rentrait dans son appartement, et disait, en s'approchant de Pulchérie Ivanovna :

— Dites donc, Pulchérie Ivanovna, il serait temps peut-être de manger un morceau?

— Mais, Athanase Ivanovitch, que pourrait-on manger maintenant? à moins pourtant que ce ne soient des petits pâtés au lard ou à la graine de pavots, ou bien encore des champignons salés.

— Va pour les champignons ou pour les petits pâtés, — répondait Athanase Ivanovitch.

Et aussitôt la table se couvrait de petits pâtés ou de champignons.

Une heure avant le dîner, Athanase Ivanovitch déjeunait encore, prenait un verre d'eau-de-vie dans une ancienne tasse d'argent, et faisait passer l'eau-de-vie en avalant des champignons, de petits poissons séchés et quelques autres bagatelles. On dînait à midi. Outre les plats et les saucières, la table était chargée d'une quantité de petits pots hermétiquement bouchés, afin que les appétissants produits de la cuisine antique ne pussent s'évaporer. A table, la conversation roulait habituellement sur des sujets intimement liés à la grande affaire du dîner.

— Il me paraît que ce gruau, disait Athanase Ivanovitch, est un peu brûlé; que vous en semble, Pulchérie Ivanovna?

— Non, Athanase Ivanovitch; mettez un peu plus de beurre; alors il ne vous paraîtra plus brûlé, et versez par-dessus de cette sauce aux champignons.

— Soit, répondait Athanase Ivanovitch en lui passant son assiette; voyons ce qui en résultera.—

Après le dîner, Athanase Ivanovitch allait reposer pendant une heure; puis Pulchérie Ivanovna apportait une pastèque découpée, et disait :

— Voyez un peu, Athanase Ivanovitch, comme cette pastèque est bonne.

— Mais ne vous fiez pas trop, Pulchérie Ivanovna, à sa belle couleur rouge, répondait Atha-

nase Ivanovitch en prenant une grosse tranche; il y en a qui sont rouges, et qui ne valent rien. —

Cependant la pastèque avait bientôt disparu. Ensuite, Athanase Ivanovitch mangeait encore quelques poires, et allait faire un tour de jardin avec Pulchérie Ivanovna. Rentrée à la maison, la bonne dame vaquait à ses affaires, et le mari, s'asseyant sous la toile d'un balcon qui donnait sur la cour, s'amusait à regarder comment la chambre aux provisions ne faisait que montrer et cacher son intérieur, et comment les servantes, se poussant l'une l'autre, apportaient et remportaient un tas de vieilleries jetées pêle-mêle dans des coffres, des corbeilles, des tamis. Peu après, il envoyait chercher Pulchérie Ivanovna, ou bien allait la trouver lui-même, et lui disait :

— Que faudrait-il donc manger, Pulchérie Ivanovna?

— Mais quoi donc, répliquait-elle, à moins que je ne fasse venir des gâteaux aux groseilles que j'ai fait garder exprès pour vous?

— Va pour les gâteaux aux groseilles, répondait Athanase Ivanovitch.

— Peut-être auriez-vous préféré un peu de *kissel*[1]?

— Ce ne serait pas mal, en effet, — reprenait Athanase Ivanovitch.

1. Espèce de gelée aux fruits.

Et aussitôt on apportait les gâteaux et le kissel, qui disparaissaient ensemble. Avant le souper, Athanase Ivanovitch faisait encore une petite collation. A neuf heures et demie, le souper était servi. Aussitôt après on allait dormir, et le calme le plus profond régnait dans ce petit coin de terre, si actif et si tranquille à la fois. La chambre où couchait Pulchérie Ivanovna était si chaude que peu de personnes eussent pu y rester quelques heures, mais Athanase Ivanovitch, pour avoir encore plus chaud, dormait sur un poêle russe, dont la haute température le forçait quelquefois à se lever pendant la nuit et à se promener dans la chambre. En se promenant ainsi, il poussait de petits gémissements.

— Qu'avez-vous donc à gémir? lui demandait Pulchérie Ivanovna.

— Dieu le sait, répondait-il; on dirait que j'ai un peu mal à l'estomac.

— Peut-être mangeriez-vous bien quelque chose, Athanase Ivanovitch?

— Je ne sais si ce serait bon, Pulchérie Ivanovna; mais, au reste, que manger?

— Du lait caillé ou des poires tapées.

— Eh bien, essayons, — disait Athanase Ivanovitch.

Une servante, à moitié endormie, allait fouiller dans les armoires; Athanase Ivanovitch mangeait

une pleine assiettée, après quoi il disait ordinairement :

— Il me semble que je vais un peu mieux. —

Quelquefois, quand le temps était serein et que l'appartement était bien chaud, Athanase Ivanovitch entrait en gaieté et se plaisait à railler un peu Pulchérie Ivanovna.

— Dites donc, Pulchérie Ivanovna, si notre maison brûlait, que deviendrions-nous?

— Dieu nous en garde! répondait Pulchérie Ivanovna, en faisant le signe de la croix.

— Mais enfin, supposons que notre maison soit brûlée, où irions-nous loger?

— Dieu sait ce que vous dites, Athanase Ivanovitch; comment notre maison pourrait-elle brûler? Dieu ne le permettra pas.

— Mais cependant si elle brûlait?

— Eh bien! nous passerions dans le bâtiment de la cuisine; vous pourriez prendre la petite chambre qu'occupe la femme de charge.

— Mais si la cuisine brûlait aussi.

— Dieu nous préserve d'un tel malheur, que la maison et la cuisine brûlent en même temps! Eh bien! nous passerions dans le bâtiment du magasin aux provisions, jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de bâtir une maison neuve.

— Mais si le magasin aux provisions brûlait également?

— Dieu sait ce que vous dites ; je ne veux plus vous écouter. C'est un péché de dire ces choses, et Dieu nous punit pour de telles pensées. —

Et Athanase Ivanovitch, satisfait de s'être un peu moqué de Pulchérie Ivanovna, souriait assis dans sa chaise.

Ces bonnes gens me plaisaient surtout quand ils recevaient des visites. Alors, tout changeait d'aspect dans leur maison. Ils ne vivaient plus, on peut le dire, que pour leurs hôtes. On apportait tout ce qu'il y avait de meilleur, ils offraient avec empressement tout ce que produisait leur terre. Et ce qui me touchait le plus, c'est que, dans cet empressement, il n'y avait rien d'affecté. Le contentement qu'ils éprouvaient à vous combler de leurs offres se peignait si clairement sur leur visage qu'il était presque impossible de refuser. Ce n'était pas cette obséquiosité que met à vous recevoir un employé parvenu de la chambre des finances, qui vous appelle son bienfaiteur et qui rampe à vos pieds. Jamais aucun visiteur n'eut la permission de partir le jour même de son arrivée. Il fallait absolument qu'il passât la nuit.

— Comment peut-on se mettre en route si tard pour aller si loin, disait dans ces occasions Pulchérie Ivanovna (notez que le visiteur habitait d'ordinaire à trois ou quatre verstes de distance).

— Certainement, ajoutait Athanase Ivanovitch,

on ne prévoit jamais ce qui peut arriver. Des voleurs peuvent vous attaquer, ou l'on peut rencontrer d'autres mauvais sujets.

— Dieu nous garde des voleurs, disait Pulchérie Ivanovna. Pourquoi raconter de pareilles histoires quand il fait nuit? Ce ne sont pas les voleurs qu'il faut craindre; mais le temps est sombre, et il ne fait pas bon voyager. Et puis votre cocher, je connais votre cocher, il est si petit, si faible.... Et puis je suis sûre que maintenant qu'il a du vin dans la tête, et qu'il dort dans un coin.... —

Et le visiteur était bien forcé de rester. Mais, du reste, la soirée passée dans une petite chambre bien chaude, une conversation amicale, douce, calmante et disposant au sommeil, le fumet fort appétissant des plats du souper, tout cela payait largement la complaisance du visiteur. Il me semble voir Athanase Ivanovitch, courbé dans sa chaise, et écoutant, son sourire éternel sur les lèvres, les discours de son hôte, non-seulement avec attention, mais avec une véritable jouissance. Le visiteur, qui, lui-même, ne quittait presque pas sa maison de campagne, faisait une foule de suppositions politiques, racontait avec un air effaré et une expression mystérieuse que les Français et les Anglais s'étaient secrètement concertés pour envoyer de nouveau Bonaparte en Russie, et il se mettait à discourir sur la guerre qui allait éclater.

Alors Athanase Ivanovitch avait coutume de dire, en affectant de ne point regarder Pulchérie Ivanovna :

— J'ai moi-même l'intention d'aller à la guerre ; pourquoi n'irais-je pas à la guerre?

— Allons, le voilà parti, s'écriait Pulchérie Ivanovna. Ne croyez pas un mot de ce qu'il dit, ajoutait-elle en s'adressant à l'étranger. Comment pourrait-il, vieux comme il est, aller à la guerre? le premier soldat venu le tuerait, oui, bien sûr, le tuerait. Il le coucherait en joue, et le tuerait.

— Ou bien, répliquait Athanase Ivanovitch, c'est moi qui le tuerais.

— Écoutez, écoutez ce qu'il dit, reprenait Pulchérie Ivanovna; comment peut-il aller à la guerre? ses pistolets sont rouillés depuis longtemps, et montés au grenier. Si vous les voyiez.... Ils éclateraient certainement, et lui se blesserait les mains, le visage; il serait défiguré le reste de ses jours.

— Eh bien! disait Athanase Ivanovitch, je m'achèterais de nouvelles armes, je prendrais un sabre ou une lance de Cosaque.

— Folies que tout cela! ne voilà-t-il pas qu'il se coiffe de cette belle idée et commence à parler, disait Pulchérie Ivanovna avec un certain dépit; je sais bien qu'il plaisante, mais cependant c'est désagréable à entendre. On écoute, on écoute, et on finit par avoir peur. —

Et Athanase Ivanovitch, content d'avoir un peu effrayé Pulchérie Ivanovna, souriait assis dans sa chaise.

J'aimais aussi à considérer Pulchérie Ivanovna, quand elle engageait un visiteur à déjeuner.

— Voilà, disait-elle en ôtant le bouchon d'une carafe, voilà de l'eau-de-vie faite avec de la menthe; elle est très-bonne pour les maux de reins. En voilà une autre faite avec de la centaurée; celle-ci est très-efficace contre les tintements d'oreilles et les boutons au visage. En voilà une autre encore faite avec des noyaux de pêches; tenez, prenez un petit verre, voyez quelle bonne odeur! Si quelqu'un, en se levant le matin du lit, donne du front contre l'angle d'une armoire, et qu'il se fasse une bosse, il n'a qu'à prendre un petit verre avant dîner, et tout passera comme s'il ne se fût jamais frappé. —

C'est ainsi qu'elle recommandait toutes ses liqueurs, qui avaient chacune quelque vertu curative. Après avoir bourré son hôte de toute cette pharmacie, elle le conduisait près d'une table toute chargée d'une quantité de petites assiettes.

— Voilà des champignons au poivre; en voilà d'autres au clou de girofle et aux avelines; c'est une femme turque qui m'a appris à les saler, dans le temps que nous avions des prisonniers turcs. C'était vraiment une bien bonne femme, et l'on

ne s'apercevait pas le moins du monde qu'elle fût de la religion turque. Elle faisait toute chose comme nous; seulement elle s'abstenait de manger de la viande de cochon, disant que c'était défendu par sa loi.

Voilà des champignons aux feuilles de cassis et à la muscade; en voilà d'autres encore que j'ai fait mariner pour la première fois. Je ne sais s'ils seront bons. C'est le père Ivan qui m'a enseigné à les faire. Il faut prendre un petit baril, y mettre d'abord des feuilles de chêne, puis du poivre et du salpêtre, puis ensuite des fleurs de *nitchouiveter*[1] qu'on range les queues en l'air. Voici des petits pâtés au fromage; en voilà d'autres aux choux et au blé noir qu'Athanase Ivanovitch aime beaucoup.

— Oui, ajoutait Athanase Ivanovitch, je les aime beaucoup, ils sont tendres et un peu aigrelets. —

En général, Pulchérie Ivanovna était de très-bonne humeur quand elle avait du monde chez elle. J'aimais beaucoup à lui rendre visite, et, quoique je dusse manger jusqu'à me donner des indigestions, j'y retournais avec plaisir. Du reste, je crois que l'air même, en Petite-Russie, a la faculté d'aider au travail de l'estomac; car si quelqu'un

1. Plante odorante des steppes.

s'avisait ici de manger autant, il se trouverait bientôt couché sur la table[1], au lieu de l'être dans son lit.

O mes bons vieillards!... Mais mon récit approche maintenant d'un événement fort triste, qui changea à jamais la vie et les habitudes de cette tranquille retraite. Il semblera extraordinaire quand on verra quel futile motif le produisit. Par le bizarre arrangement des choses d'ici-bas, souvent d'imperceptibles causes amènent de grands événements, tandis que de vastes entreprises se terminent par d'insignifiants résultats.

Un conquérant rassemble toutes les forces de son empire, fait la guerre pendant plusieurs années, ses généraux se couvrent de gloire, et tout se termine par l'acquisition d'un lambeau de terre où l'on ne pouvait pas même semer des navets; d'autres fois, au contraire, deux faiseurs de saucisses se battent pour quelque misère, et leur querelle embrase les villages, les villes, les États. Mais laissons ces réflexions; elles ne sont pas à leur place, et je n'aime pas les réflexions qui ne sont que des réflexions.

Pulchérie Ivanovna avait une petite chatte grise qui se tenait presque toujours à ses pieds, couchée en rond. Elle aimait à lui chatouiller le cou, que

1. Mort, et exposé.

le petit animal gâté élevait à la rencontre de sa main. On ne pouvait dire que Pulchérie Ivanova aimât beaucoup cette chatte, mais elle s'y était attachée par l'habitude de la voir constamment. Athanase Ivanovitch la raillait souvent de cette affection.

— Je ne sais, Pulchérie Ivanovna, lui disait-il, ce que vous trouvez dans un chat. A quoi est-il bon? Ah! si vous aviez un chien, ce serait une autre affaire. Un chien peut aller à la chasse; mais un chat!

— Taisez-vous, taisez-vous, Athanase Ivanovitch, répliquait Pulchérie Ivanovna, vous n'aimez qu'à parler. Un chien n'est pas propre, un chien casse et gâte tout; mais un chat est une créature tranquille qui ne fait de mal à personne. —

Du reste, chien ou chat importait peu à Athanase Ivanovitch; il ne disait cela que pour contrarier un peu sa moitié.

Derrière le jardin, se trouvait un grand bois que l'intendant spéculateur avait complétement ménagé, sans doute parce que le bruit de la hache serait arrivé jusqu'aux oreilles de Pulchérie Ivanovna. Ce bois restait abandonné, sauvage, touffu, et les vieux troncs d'arbres étaient garnis de jeunes pousses, ce qui les faisait ressembler à des jambes de pigeons pattus. Il était habité par des chats sauvages, qu'il ne faut pas confondre avec les matous qu'on voit courir sur les toits des maisons. Pour

ceux-ci le séjour de la ville adoucit un peu leur rudesse naturelle; ils sont bien plus civilisés que les habitants des forêts, engeance sombre et farouche, au contraire; ces derniers sont toujours maigres, efflanqués; leur miaulement est rude et triste; ils font des trous souterrains pour pénétrer dans les garde-manger et y voler des pièces de lard. Ils s'introduisent même brusquement par la fenêtre dans les cuisines quand ils s'aperçoivent de l'absence du cuisinier. Aucun sentiment généreux ne leur est connu; ils ne vivent que de rapines, de brigandage; ils dévorent les petits moineaux dans leur nid. Ces chats vinrent flairer longtemps par les soupiraux des caves la bonne petite chatte de Pulchérie Ivanovna, et finirent par séduire la pauvrette, comme une troupe de soldats séduit une sotte villageoise. Dès qu'elle remarqua la disparition de sa chatte, Pulchérie Ivanovna la fit chercher partout; mais on ne la trouva nulle part. Trois jours se passèrent. La bonne dame regretta sa chatte, mais finit par l'oublier. Un jour qu'ayant fait l'inspection de son potager, elle retournait à la maison, portant des concombres verts qu'elle avait cueillis de sa main pour Athanase Ivanovitch, son oreille fut frappée d'un miaulement plaintif. Sans y trop penser, elle prononça : *kis*, *kis*[1], et tout à

1. Cri pour appeler les chats.

coup sortit des broussailles sa petite chatte grise, maigre et demi-morte. On voyait bien que depuis quelques jours elle n'avait rien mangé. Pulchérie Ivanovna continuait à l'appeler; mais la chatte se tenait devant elle, sans oser approcher, tant elle était devenue sauvage depuis sa fuite. La dame se remit en marche, tout en appelant sa chatte, qui la suivit d'un pas craintif jusqu'à la haie, et qui enfin, apercevant des lieux connus, se décida à entrer dans la chambre. Pulchérie Ivanovna lui fit bien vite apporter du lait et de la viande, s'assit devant elle et se mit à jouir de la voracité de sa favorite qui grossit visiblement, et cessa de manger avec le même appétit. Pulchérie Ivanovna étendit la main pour la caresser; mais l'ingrate, qui, selon toute apparence, s'était habituée à la société des chats sauvages, et s'était imbue de l'opinion romanesque que la pauvreté avec l'amour vaut mieux que les richesses, sauta par la fenêtre, et aucun des gens de la maison ne put l'attraper.

La vieille tomba dans la rêverie.

— C'est ma mort qui est venue me prendre, — se dit-elle à elle-même; et rien ne put la distraire de cette pensée fatale.

Elle fut triste tout le jour : en vain Athanase Ivanovitch fit ses plaisanteries ordinaires, et voulut savoir pourquoi elle était devenue tout à coup si

pensive; Pulchérie Ivanovna ne répondit rien, ou répondit de façon à ne pas tranquilliser Athanase Ivanovitch. Dès le lendemain, elle avait beaucoup maigri.

— Qu'avez-vous, Pulchérie Ivanovna? N'êtes-vous pas malade?

— Non, je ne suis pas malade, Athanase Ivanovitch, mais il faut que je vous fasse une déclaration; je sais que je dois mourir cet été : ma mort est déjà venue me prendre. —

Les lèvres d'Athanase Ivanovitch se contractèrent douloureusement. Il voulut cependant vaincre le pressentiment lugubre qui s'élevait dans son âme, et dit en souriant :

— Dieu sait ce que vous venez de dire, Pulchérie Ivanovna; probablement, au lieu de la décoction que vous prenez d'habitude, vous aurez bu un peu d'eau-de-vie aux pêches.

— Non, Athanase Ivanovitch, je n'ai point bu d'eau-de-vie, — dit Pulchérie Ivanovna; et Athanase Ivanovitch sentit un remords de s'être raillé de sa femme. Il la regarda en silence, et une larme humecta sa paupière.

— Je vous prie, Athanase Ivanovitch, lui dit-elle, de remplir ma volonté. Quand je serai morte, faites-moi enterrer près de l'enceinte de l'église; mettez-moi ma robe grise, vous savez, celle qui a de petites fleurs brunes. Ne me mettez pas ma

robe de satin à raies rouges; une morte n'a plus besoin de vêtements; à quoi bon? cette robe pourra encore vous servir. Vous en ferez une robe de chambre de parade, pour que vous puissiez recevoir convenablement les visites.

— Dieu sait ce que vous dites, Pulchérie Ivanovna, répondit Athanase Ivanovitch; Dieu sait quand la mort viendra, et voilà que vous commencez à m'épouvanter par de telles paroles.

— Si fait, Athanase Ivanovitch, je sais bien que je dois mourir. Mais vous, ne vous chagrinez pas trop; je suis déjà vieille, j'ai assez vécu. Vous êtes vieux vous-même, et nous nous reverrons bientôt dans l'autre monde. —

Et Athanase Ivanovitch se mit à sangloter comme un enfant.

— Ne pleurez pas, Athanase Ivanovitch, c'est un péché. Ne péchez pas, et ne fâchez pas Dieu par votre tristesse. Je ne regrette pas ma mort, je ne regrette qu'une chose (elle s'interrompit par un soupir).... je regrette de ne pas savoir à qui je vais vous confier. Qui aura soin de vous quand je serai morte? Vous êtes comme un petit enfant; il faut que ceux qui vous servent vous aiment. —

En disant ces mots, une pitié si tendre et si profonde se peignit sur son visage, que personne en ce moment n'eût pu la regarder de sang-froid.

— Écoute, Iavdoka, dit-elle en s'adressant à la

femme de charge qu'elle avait fait appeler exprès; quand je serai morte, prends soin de ton seigneur comme de ton œil, comme de ton propre enfant. Fais bien attention qu'on ne lui prépare que les plats qu'il aime; que son linge et ses habits soient toujours propres; s'il vient des visites, habille-le comme il faut; pour qu'il n'aille pas à leur rencontre dans une vieille robe de chambre, car il commence à ne plus distinguer les jours de fête des jours ordinaires. Ne le quitte pas des yeux, Iavdoka; je prierai pour toi dans l'autre vie, et Dieu te récompensera. N'oublie pas ce que je te dis, Iavdoka; tu es déjà vieille, tu n'as plus longtemps à vivre; ne mets pas de péchés sur ton âme. Mais, si tu ne prends pas bien soin de lui, tu n'auras pas de bonheur dans ce monde; je prierai moi-même Dieu qu'il ne t'accorde pas une bonne fin. Toi-même tu seras malheureuse, et tes enfants seront malheureux, et toute ta famille n'aura jamais en rien la bénédiction de Dieu. —

Pauvre vieille! elle ne pensait alors ni au solennel moment qu'elle allait bientôt passer, ni à son âme, ni à la vie future. Elle ne pensait qu'à son pauvre compagnon du voyage de cette vie, qu'elle laissait ainsi seul et comme orphelin. Avec beaucoup d'ordre et de lucidité, elle régla toutes ses affaires, de façon qu'Athanase Ivanovitch ne pût pas se ressentir de son absence. La conviction

qu'elle avait de mourir bientôt était si forte, et son âme y était tellement disposée, qu'en effet, peu de jours après, elle dut se mettre au lit, et l'appétit lui manqua. Athanase Ivanovitch se montra plein d'attentions, et ne quitta plus son chevet.

— Ne voudriez-vous pas manger quelque chose, Pulchérie Ivanovna? — ne cessait-il de lui répéter avec une inquiétude douloureuse.

Mais Pulchérie Ivanovna ne répondait rien. Enfin, un jour, après un long silence, Pulchérie Ivanovna se souleva faiblement, remua les lèvres comme si elle eût voulu parler, et son dernier souffle s'exhala.

Athanase Ivanovitch était anéanti. Cette mort lui semblait tellement étrange qu'il ne pleura point. Il regardait la morte avec des yeux ternes et stupides, comme s'il n'eût pas compris que c'était un cadavre. On la déposa sur une table, on l'habilla de la robe qu'elle-même avait désignée, on lui croisa les bras sur la poitrine, on lui mit entre les doigts un petit cierge. Il regardait faire tout cela dans une complète insensibilité. Une foule de gens remplirent la cour, et beaucoup de visiteurs vinrent à l'enterrement. On dressa devant la maison de longues tables couvertes de *koutia*[1], de pâtés, de flacons

1. Mets composé de riz, de sucre, de raisin sec, et spécialement préparé pour les enterrements.

d'eau-de-vie. Les convives parlaient, pleuraient, contemplaient la morte, vantaient ses bonnes qualités, et regardaient Athanase Ivanovitch. Il parcourait toute cette foule d'un air hébété. On emporta enfin le corps; tout le monde se mit en marche, et lui avec les autres. Le soleil était éclatant; les prêtres portaient leurs chasubles dorées; les nourrissons pleuraient sur les bras de leurs mères; les alouettes chantaient, de petits enfants en chemise jouaient et couraient sur la route. On finit par placer le cercueil au-dessus de la fosse qu'on lui avait préparée dans le cimetière. Alors Athanase Ivanovitch fut invité à s'approcher de la morte, et à l'embrasser pour la dernière fois. Il s'approcha, il l'embrassa, des larmes roulèrent dans ses yeux, mais des larmes insensibles. On descendit le cercueil; le prêtre prit une bêche et jeta la première pelletée de terre; le diacre et ses deux aides se mirent à chanter le *vetchnaïa pamiat* (mémoire éternelle) d'une voix basse et traînante qui se perdit au loin sous le ciel pur et sans nuages. Les fossoyeurs prirent leurs bêches, et la terre eut bientôt rempli et recouvert la fosse. En ce moment, s'avança Athanase Ivanovitch. Tout le monde lui fit place, désireux de connaître son intention. Il leva les yeux, jeta autour de lui un regard troublé, et dit :

— Voilà donc que vous l'avez enterrée. Pourquoi.... —

Il s'arrêta, et ne put achever sa phrase.

Mais quand il fut de retour à la maison, quand il vit que sa chambre était vide et qu'on avait emporté jusqu'au fauteuil sur lequel s'asseyait Pulchérie Ivanovna, il se mit à sangloter amèrement, inconsolablement, et les larmes coulaient, coulaient comme deux sources de ses yeux ternis.

Cinq années s'écoulèrent depuis cette époque. Quelle souffrance le temps n'emporte-t-il pas? quelle passion peut ne pas succomber dans la lutte inégale qu'il lui livre? J'ai connu un homme à la fleur de son âge, rempli de bonnes qualités; il était épris tendrement, passionnément, follement. Et devant moi, presque sous mes yeux, celle qu'il aimait, créature angélique, fut emportée par l'insatiable mort. Je n'ai jamais vu d'aussi terribles transports de douleur, une angoisse aussi insensée, un désespoir aussi poignant que ceux de mon malheureux ami. Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût se créer un pareil enfer, où ne perçait pas la moindre lueur d'espérance. On le gardait à vue; on lui enleva toutes les armes dont il pouvait faire usage pour se détruire. Quinze jours plus tard, il finit par se vaincre; il se mit à plaisanter, à rire; on lui rendit la liberté, et le premier usage qu'il en fit fut de s'acheter un pistolet. Un beau jour, une explosion d'arme à feu épouvante sa famille. On entre dans sa chambre, et on le trouve par terre, la tête fracassée

et sanglante. Un médecin célèbre, que le hasard avait amené dans la maison, reconnut en lui quelques restes de vie, et, à la surprise générale, il guérit. On redoubla de surveillance; on lui ôtait jusqu'aux couteaux de table. Mais bientôt après il trouva une nouvelle occasion de mort, et se jeta sous les roues d'un équipage qui passait. Il eut le bras et le pied cassés; mais il guérit encore. Une année après je le rencontrai dans un salon du grand monde. Il était assis à une table de boston, disait gaiement:

— Petite misère. —

Et derrière lui, appuyée sur le dos de sa chaise, se tenait sa jeune et belle femme, qui jouait avec les jetons de son panier.

Cinq années après la mort de Pulchérie Ivanovna, je me trouvais par hasard dans le voisinage du domaine d'Athanase Ivanovitch, et j'allai faire une visite à mon bon vieillard, chez lequel j'avais passé tant d'agréables journées et mangé tant d'excellentes friandises. La maison me parut deux fois plus vieille; les chaumières du village s'étaient tout à fait penchées sur le côté, comme avaient aussi fait sans doute leurs habitants. La clôture qui jadis entourait la cour était complétement détruite, et je vis de mes propres yeux la cuisinière en tirer des pieux, tandis qu'elle n'avait qu'à faire deux pas de plus pour atteindre un tas de fagots. Je m'appro-

chai tristement du perron; les mêmes chiens, mais aveugles ou les pattes cassées, se mirent à aboyer en soulevant leurs queues touffues et garnies de chardons. Le vieillard sortit à ma rencontre. Oui, c'était lui, je le reconnus à l'instant même; mais il était deux fois plus courbé qu'auparavant. Il me reconnut aussi, et m'aborda avec son sourire habituel. Je le suivis dans la maison. Au premier coup d'œil, tout semblait être dans le même état. Mais j'eus bientôt remarqué partout un désordre étrange, les traces visibles d'une absence. En un mot, je ressentis l'émotion qui vient nous saisir quand nous entrons pour la première fois dans l'habitation d'un homme veuf, que nous avions toujours connu inséparable d'une compagne. On apercevait en tout le manque de la bonne ménagère. Un des couteaux qu'on mit sur la table n'avait pas de manche. Les plats n'étaient plus préparés avec le même soin. J'évitais moi-même de parler des choses du ménage....

Quand nous prîmes place à table, une servante vint attacher une serviette sous le menton d'Athanase Ivanovitch, et fit bien, car, sans cette précaution, il aurait sali toute sa robe de chambre. Je tâchais de le distraire, je lui racontais différentes anecdotes. Il m'écoutait avec le même sourire; mais parfois son regard devenait complétement inanimé; on voyait qu'il ne pensait plus à rien.

Souvent il portait la cuiller à son nez au lieu de la porter à sa bouche ; au lieu d'enfoncer sa fourchette dans un morceau de volaille, il en frappait une carafe ; alors la servante le prenait par la main pour donner à ses mouvements la direction convenable. Il nous arrivait d'attendre pendant quelques minutes le plat suivant. Athanase Ivanovitch s'en apercevait lui-même.

— Pourquoi, disait-il, reste-t-on si longtemps sans nous donner à manger ? —

Mais je voyais, à travers les fentes de la porte, que le garçon qui nous servait dormait tranquillement, assis sur un banc et la tête baissée.

— C'est ce plat-ci..., me dit Athanase Ivanovitch quand on nous présenta de petits gâteaux appelés *mnichkis ;* c'est ce plat-ci..., continua-t-il, et je remarquai que sa voix commençait à trembler et qu'une larme était près de jaillir de ses yeux plombés, quoiqu'il fît effort pour la retenir ; c'est ce plat-ci que la dé.... dé.... fun.... —

Et tout à coup il fondit en larmes ; sa main tomba sur l'assiette, et l'assiette par terre ; la sauce le couvrit tout entier. Mais il était assis, insensible ; insensible, il tenait sa cuiller, et ses pleurs, comme une fontaine intarissable, coulaient, coulaient, coulaient sur la serviette qui couvrait sa poitrine.

Mon Dieu ! pensai-je en le regardant.... cinq années du temps qui extermine tout, un vieillard

déjà glacé, dont toute la vie semblait n'avoir jamais reçu l'ébranlement d'une vive émotion, qui passait tout son temps à rester assis dans une grande chaise, à manger des poires et des poissons séchés, et à raconter de petites anecdotes, et pourtant une douleur si longue et si poignante! Qui donc a le plus d'empire sur nous, de la passion ou de l'habitude? La fougue de nos désirs et de nos passions ne nous semble-t-elle donc si forte et si terrible que parce que nous sommes jeunes? Toutes nos souffrances de jeunesse me parurent en ce moment de vrais enfantillages comparées à l'immortelle puissance d'une telle habitude. Plusieurs fois il s'efforça de prononcer le nom de la défunte, mais toujours, au milieu du mot, son visage s'altérait convulsivement et des sanglots d'enfant venaient me frapper au cœur. Non, ce n'étaient point là les larmes des vieillards qui se plaignent à tout propos de leur triste position et de leurs infortunes; ce n'étaient pas non plus celles qu'ils versent quelquefois si facilement après un verre de punch; non, c'étaient des larmes qui coulaient d'elles-mêmes, sans la volonté, sans la permission de pleurer, qui débordaient d'un cœur déjà froid, mais ulcéré par les pointes d'une douleur sans remède.

Athanase Ivanovitch ne survécut pas longtemps à ma visite. J'ai récemment appris qu'il n'était plus. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que les particula-

rités de sa mort lui donnèrent quelque ressemblance avec celle de Pulchérie Ivanovna. Un jour, Athanase Ivanovitch se promenait dans son jardin; il marchait lentement, le long d'un sentier, avec son insouciance accoutumée et sans avoir aucune idée dans la tête, lorsqu'il entendit tout à coup quelqu'un prononcer derrière lui, d'une voix fort distincte :

— Athanase Ivanovitch! —

Il se retourna vivement, personne n'était là. Il regarda de tous côtés, et ne vit rien. Le temps était serein, le soleil brillait. Il réfléchit un instant; son visage s'anima, et il finit par dire :

— C'est Pulchérie Ivanovna qui m'appelle. —

Il vous est sans doute arrivé, mon cher lecteur, d'entendre une voix vous appeler par votre nom. Nos paysans expliquent cela en disant que c'est une âme qui languit du désir de revoir la personne qu'elle nomme, et que la mort suit infailliblement un pareil appel. Je me souviens que, dans ma jeunesse, cela m'est arrivé souvent; j'entendais quelqu'un prononcer distinctement mon nom derrière moi; c'était d'ordinaire par un jour de soleil, paisible et beau. Pas une seule feuille ne remuait aux arbres; les grillons même cessaient de crier; il n'y avait âme qui vive au jardin, où régnait un silence de mort. Mais je conviens que la nuit la plus noire et la plus orageuse, me surpre-

nant dans un bois impraticable, m'aurait moins effrayé que cette voix solennelle retentissant dans ce profond silence, par une journée calme et sereine. Je me mettais alors à courir, tout éperdu, tout haletant, et ne m'arrêtais qu'après avoir rencontré quelqu'un dont la vue pût dissiper l'effroi qui me serrait le cœur. Athanase Ivanovitch se pénétra de l'idée que Pulchérie Ivanovna l'avait appelé; il se soumit à son sort comme un enfant docile. Il se mit à maigrir, à tousser, à fondre comme un cierge, et s'éteignit enfin dès qu'il ne resta plus rien pour alimenter sa débile flamme. — Qu'on m'enterre près de Pulchérie Ivanovna, — furent ses dernières paroles. On remplit son désir. Il y eut bien moins de visiteurs à son convoi, mais non moins de paysans et de pauvres. La maisonnette seigneuriale devint tout à fait vide. L'intendant spéculateur, d'accord avec le *starosta*, emportèrent chez eux toutes les nippes que la femme de charge n'avait pas eu le temps d'enlever. Bientôt arriva, on ne sait d'où, l'héritier, parent éloigné qui avait eu le grade de lieutenant dans je ne sais quel corps de l'armée, et très-grand réformateur. Il s'aperçut aussitôt du désordre qui régnait dans les affaires de la maison; il se décida à changer tout cela, en introduisant l'ordre le plus parfait. Il commença par acheter une demi-douzaine de belles faucilles anglaises, fit peindre un numéro à chaque maison de paysan,

et, en somme, s'arrangea de telle sorte qu'au bout de six mois, son bien fut mis sous le séquestre. La sage tutelle, confiée à un employé retraité et à un capitaine en second dont l'uniforme avait blanchi au soleil, extermina dans un court espace de temps jusqu'aux œufs et aux poules. Les chaumières, qui étaient déjà fort penchées, tombèrent tout à fait en ruine. Les paysans s'habituèrent à boire, et s'enfuirent presque tous. Le propriétaire lui-même, qui, du reste, vivait en fort bons termes avec ses tuteurs, et buvait du punch en leur compagnie, ne venait que fort rarement dans son village, et pour fort peu de temps. Jusqu'à présent, il fréquente toutes les foires de la Petite-Russie, s'informe minutieusement du prix des denrées qui ne se vendent qu'en gros, comme le blé, le chanvre, le miel ; mais il n'achète que des bagatelles, telles que pierres à feu, poinçon à nettoyer la pipe, et généralement tout ce qui ne dépasse pas la valeur d'un rouble.

FIN D'UN MÉNAGE D'AUTREFOIS.

LE

ROI DES GNOMES

LE

ROI DES GNOMES[1].

Dès que la cloche du séminaire, qui était pendue devant la porte du couvent des frères, à Kiew[2], se mettait en branle, on voyait arriver de toutes les parties de la ville des groupes d'écoliers. Les grammairiens, les rhétoriciens, les philosophes et les théologiens se rendaient aux classes avec leurs ca-

1. Le titre de la nouvelle originale est *Vii.* C'est le nom que l'on donne, dans la Petite-Russie, au chef des Gnomes, au roi de ce peuple de génies souterrains qui président à la terre et aux métaux, comme les Sylphes à l'air, les Ondins à l'eau, les Salamandres au feu. On croit que le regard du *Vii* est mortel pour tout homme dont les yeux rencontrent les siens.

2. Kiew, capitale de la Petite-Russie, qui a longtemps appartenu aux Polonais, fut, jusqu'à Pierre le Grand, le centre de la civilisation russe. Ce qu'on appelait le séminaire était l'université; il se divisait en *séminaire* et *bourse*, l'un pour les élèves destinés à la prêtrise, l'autre pour les élèves destinés aux professions laïques. Il n'y a en Russie qu'un seul ordre de religieux, qui se nomment *frères* ou *moines*, sans autre désignation. L'on n'en compte aujourd'hui guère plus de trois mille dans tout l'empire. Ils vivent dans le célibat, tandis que les *popes* doivent être mariés.

hiers sous le bras. Les grammairiens étaient tous encore des enfants; en marchant, ils se poussaient les uns les autres, et se disaient des injures en voix de fausset. Ils avaient presque tous des habits sales et déchirés, et leurs poches étaient toujours remplies de mille brimborions, comme osselets, sifflets de plumes, croûtes de pâtés, et, dans la saison, de jeunes moineaux dont le cri, indiscrètement poussé dans la classe, attirait quelquefois sur leur possesseur des coups de férule ou même les étrivières. Les rhétoriciens marchaient avec plus de gravité; leurs habits avaient peu de déchirures, mais en revanche ils portaient presque toujours sur leurs visages quelques ornements dans le genre des figures de rhétorique, un œil au beurre noir, ou, pour lèvre, une cloche de brûlure. Ceux-là devisaient entre eux et juraient en voix de ténor. Les philosophes et les théologiens parlaient une octave plus bas, et n'avaient rien dans leurs poches que des bribes de tiges de tabac. Ils ne faisaient jamais de provisions, car ils dévoraient à l'instant tout ce qui leur tombait sous la main. Ils sentaient tous la pipe et l'eau-de-vie, et de si loin que plus d'un ouvrier, allant à sa besogne, s'arrêtait et flairait longtemps l'air comme un limier.

Vers l'heure des classes, la place publique commençait d'ordinaire à se remplir, et les marchandes de petits pains, de gâteaux, de graines de pastèques,

de pâtés pétris avec du miel et de la graine de pavots, arrêtaient par le pan d'habit ceux dont les caftans étaient faits de drap ou de coton :

— Messieurs, ici, ici, criaient-elles de tous côtés; voici des petits pains; voici des gâteaux de miel. Ils sont bons, très-bons, j'en prends Dieu à témoin; je les ai faits moi-même. —

Une autre criait, en soulevant quelque chose de long et de tordu :

— Voici un saucisson, messieurs; achetez un saucisson.

— N'achetez rien chez elle, disait la voisine; voyez qu'elle est laide et quel vilain nez elle a; ses mains sont malpropres. —

Mais toutes ces marchandes n'avaient garde de s'adresser aux philosophes ni aux théologiens, car ces messieurs ne prenaient jamais que pour essayer la marchandise, et toujours à pleines mains.

En arrivant au séminaire, toute cette foule s'éparpillait dans les classes, qui consistaient en de grandes chambres basses, avec de petites fenêtres, de larges portes et de vieux bancs noircis. Toutes les salles se remplissaient de bourdonnements divers et confus. Les répétiteurs faisaient réciter les leçons aux élèves. La voix aigre et perçante d'un grammairien se trouvait au diapason d'une petite vitre brisée, dans l'une des fenêtres, et cette vitre lui répondait à l'unisson. Dans un coin marmottait

un rhétoricien, que ses lèvres épaisses rendaient au moins digne d'appartenir à la philosophie. Il lisait sa leçon en voix de basse, et, de loin, l'on n'entendait que son murmure en faux-bourdon. Les répétiteurs, tout en écoutant les leçons, regardaient d'un œil par-dessous le banc pour voir s'il ne se trouvait pas dans la poche de leurs écoliers quelque friandise dont ils pussent faire leur profit. Quand toute cette foule savante arrivait d'un peu trop bonne heure, ou quand on savait que les professeurs viendraient plus tard que d'habitude, alors, du consentement de tous, commençait une bataille à laquelle tout le monde devait prendre part, même les censeurs, dont le devoir était de veiller au bon ordre et aux bonnes mœurs. D'ordinaire, deux théologiens décidaient de quelle manière devait avoir lieu le combat, c'est-à-dire si chaque classe se battrait pour son propre compte, ou si tous les étudiants devaient se diviser en deux grands partis : la *bourse* et le *séminaire*. En tous cas, c'étaient les grammairiens qui commençaient avant les autres, et dès qu'arrivait le tour des rhétoriciens, ils s'enfuyaient et se juchaient sur les hauteurs pour observer les chances du combat. Puis arrivait la philosophie, avec de longues moustaches noires, puis enfin la théologie dans d'énormes pantalons cosaques. La bataille se terminait presque toujours par une victoire complète de la théologie, et la phi-

losophie s'en allait dans les classes en se frottant les côtes, et s'asseyait sur les bancs pour reprendre haleine. A son entrée, le professeur, qui, dans sa jeunesse, avait pris part lui-même à de pareils combats, devinait aussitôt, sur les figures échauffées de ses auditeurs, que la bataille avait été chaude; et pendant qu'il administrait des coups de verge sur les doigts de la rhétorique, un autre professeur dans une autre classe, frappait à tour de bras, avec une pelle de bois, sur les doigts de la philosophie. Quant aux théologiens, on agissait à leur égard d'une façon toute différente; on leur donnait à chacun, d'après l'expression du professeur de théologie, *une mesure de gros pois*, c'est-à-dire une bonne dose de coups appliqués avec une lanière de cuir.

Aux jours de fête, les *séminaristes* et les *boursiers* s'en allaient dans les maisons de la ville, portant des théâtres de poupées. Quelquefois ils jouaient eux-mêmes une comédie, et dans ce cas, c'était toujours un théologien qui en faisait le héros. Il avait presque la taille du clocher de Kiew, et représentait à merveille Hérodiade ou la femme de Putiphar. En récompense, ils recevaient un morceau de toile, ou un sac de maïs, ou la moitié d'une oie rôtie, ou quelque chose d'approchant. Tout ce peuple savant, le séminaire et la bourse, que divisait une espèce de haine héréditaire, man-

quait également de moyens pour se procurer à manger en suffisance; ce qui ne l'empêchait pas d'être excessivement vorace, à ce point qu'il serait tout à fait impossible de compter combien chacun d'eux mangeait de *galouchkis*[1] à son souper; de sorte que les cadeaux des riches propriétaires ne pouvaient suffire à leur consommation. Alors le sénat électif et dirigeant, qui se composait de philosophes et de théologiens, envoyait les grammairiens et les rhétoriciens, sous la conduite d'un philosophe, avec des sacs sur les épaules, faire une battue générale dans les potagers de la ville; et ce soir-là on mangeait au séminaire un riche gruau de citrouilles. Du reste la bourse et le séminaire portaient également de très-longues robes à la persane, qui s'étendaient *jusqu'à cette époque*, terme technique pour dire jusqu'aux talons.

Mais de tous les événements de l'année, le plus solennel pour le séminaire, c'étaient les vacances, qui commençaient au mois de juin, quand on renvoyait les écoliers à leurs parents. Alors toutes les grandes routes à la ronde se couvraient de grammairiens, de rhétoriciens, de théologiens et de philosophes. Celui qui n'avait pas de maison paternelle allait chez quelqu'un de ses camarades. Les philosophes et les théologiens cherchaient des

1. Petits pâtés de farine qu'on mange trempés dans du lait, du beurre ou du miel.

conditions, c'est-à-dire allaient donner des leçons aux fils des riches campagnards, et recevaient pour prix de leurs soins ou des bottes neuves, ou même un caftan usé seulement à demi. Tout ce troupeau partait ensemble, mangeait et dormait dans les champs. Chacun d'eux portait un sac qui contenait une chemise et une paire de bas. Les théologiens surtout se montraient fort économes. Pour ne pas user leurs bottes, ils les portaient sur les épaules, pendues à un bâton. C'était principalement quand il y avait de la boue; alors ils relevaient leurs larges pantalons jusqu'aux genoux, et pataugeaient intrépidement dans les mares. Dès qu'ils apercevaient un village à l'horizon, ils abandonnaient la grande route, et se plaçant sur une seule file devant la maison de meilleure apparence, ils chantaient à tue-tête une complainte religieuse. Le maître de la maison, quelque vieux Cosaque laboureur, les écoutait longtemps, la tête appuyée sur les deux mains; puis il sanglotait amèrement, et disait à sa femme :

— Femme, ce que les étudiants chantent doit être quelque chose de très-édifiant. Donne-leur de la graisse de cochon et tout ce que nous avons en mangeaille. —

Aussitôt un grand panier de gâteaux était versé dans le sac des étudiants, accompagné d'une pelote de saindoux, de pains de seigle, et quelque-

fois encore d'une poule attachée par les pattes. Après une pareille aubaine, les grammairiens, rhétoriciens, philosophes et théologiens continuaient gaiement leur route. Toutefois, plus ils allaient en avant, plus leur nombre diminuait; tous s'éparpillaient peu à peu; il ne restait de la troupe que ceux dont les maisons paternelles étaient le plus éloignées de la ville.

Une fois, pendant un voyage de cette espèce, trois *boursiers* quittèrent la grande route pour chercher des provisions dans le premier village qu'ils rencontreraient, car depuis longtemps leurs sacs étaient vides. C'étaient le théologien Haliava, le philosophe Thomas Brutus et le rhétoricien Tibère Gorobetz. Le théologien était un homme de haute taille, à larges épaules, et d'un caractère fort singulier. Il avait l'habitude de s'approprier tout ce qui se trouvait sous sa main; avec cela l'humeur très-sombre, et quand il s'enivrait, il allait d'ordinaire se cacher dans les plus épais taillis, où la direction du séminaire avait grand'peine à le retrouver. Le philosophe Thomas Brutus était très-gai, tout au contraire, aimait à rester couché, à fumer sa pipe, et il ne manquait pas, après boire, de louer des musiciens et de danser lui-même le *tropak*[1]. Il recevait fréquemment des *me-*

1. Danse de la Petite-Russie.

sures de gros pois, mais avec une stoïque indifférence, disant que ce qui doit arriver arrive. Quant au rhétoricien Tibère Gorobetz, il n'avait pas encore le droit de porter moustaches, de boire le brandevin et de fumer la pipe. Il n'avait sur la tête qu'une courte touffe de cheveux[1], preuve que son caractère n'avait pas encore eu le temps de se développer. Toutefois, à en juger par les grosses bosses au front avec lesquelles il arrivait souvent en classe, on pouvait supposer qu'il deviendrait avec le temps un excellent homme de guerre. Le théologien Haliava et le philosophe Thomas le tiraient souvent par les cheveux, en signe de leur haute protection, et l'employaient pour commissionnaire.

Il était déjà tard quand ils quittèrent le grand chemin. Le soleil venait de se coucher, et la chaleur d'un jour d'été se faisait sentir encore dans l'air assombri. Le théologien et le philosophe marchaient en silence, fumant leurs pipes; le rhétoricien Tibère abattait à coups de bâton les têtes des chardons qui bordaient la route. Cette route étroite serpentait parmi des touffes de chênes et de noyers disséminées dans la plaine. De petites collines, vertes et rondes comme des coupoles d'église, s'éle-

1. Les Petits-Russiens se rasent le tour de la tête, et gardent seulement une large touffe au sommet du crâne.

vaient par-ci par-là. Des champs de blé s'étaient montrés par deux fois, ce qui prouvait qu'on n'était pas loin d'un village. Mais il y avait plus d'une heure que nos étudiants les avaient dépassés, et nulle maison ne se montrait. Le dernier crépuscule assombrissait le ciel, et un petit reste de lueur rougeâtre pâlissait à l'occident.

— Que diable! s'écria enfin le philosophe, il me semblait que nous arrivions à un village. —

Le théologien ne dit mot, parcourut d'un regard les environs, remit sa pipe entre ses dents, et tous trois reprirent leur marche silencieuse.

— Par le saint nom de Dieu, dit de nouveau le philosophe en s'arrêtant, on ne voit pas seulement le point du diable.

— Peut-être le trouverons-nous plus loin, dit le théologien sans quitter sa pipe. —

Cependant la nuit était venue, et une nuit fort sombre. De légers nuages augmentaient l'obscurité, et, selon toute apparence, on ne pouvait compter ni sur la lune, ni sur les étoiles.

Les boursiers finirent par s'apercevoir qu'ils s'étaient égarés, et que depuis longtemps ils avaient quitté le droit chemin. Après avoir cherché le sentier avec les pieds, le philosophe s'écria tout à coup :

— Mais où donc est le chemin? —

Le théologien réfléchit longtemps, et lui répondit :

— Effectivement la nuit est noire. —

Le rhétoricien s'en alla de côté et d'autre, se coucha sur le ventre, et se mit à chercher le chemin en rampant; mais ses mains ne rencontrèrent que les terriers creusés par les renards. Autour d'eux ce n'était qu'une immense steppe où jamais personne n'avait laissé des traces de chariot. Les voyageurs firent de nouveaux efforts pour aller en avant. Mais l'endroit devenait de plus en plus sauvage. Le philosophe essaya de crier; sa voix s'étendit et se perdit dans l'air. Seulement, quelques secondes après, ils entendirent comme un léger gémissement qui ressemblait à un lointain hurlement de loup.

— Diable! que faire? dit le philosophe.

— Eh bien, quoi? répondit le théologien, il faut nous arrêter et passer la nuit dans les champs. —

Puis il mit sa main dans sa poche pour en tirer son briquet et rallumer sa pipe. Mais le philosophe ne pouvait admettre une telle proposition. Il avait coutume de manger, avant de dormir, un demi-*poud* [1] de pain avec quatre livres de saindoux, et il sentait dans son estomac un vide insupportable. En outre, malgré son caractère jovial, le philosophe craignait un peu les loups.

— Oh! non, Haliava, ce n'est pas possible, dit-il;

1. Vingt livres.

comment se coucher comme un chien, sans avoir soupé? Essayons encore; peut-être trouverons-nous enfin quelque habitation; peut-être aurons-nous encore la consolation de boire un verre d'eau-de-vie avant de dormir. —

Au mot d'eau-de-vie, le théologien cracha de côté, et ajouta :

— C'est vrai, il ne faut pas rester ici. —

Les boursiers se remirent donc en marche, et, à leur grande joie, ils entendirent dans l'éloignement l'aboiement d'un chien. Après avoir écouté avec attention d'où venait cette voix amie, ils se dirigèrent avec plus de courage de ce côté, et quand ils eurent marché quelque temps encore, ils aperçurent de la lumière.

— Un village! un village! — s'écria le philosophe.

Ses conjectures ne le trompaient pas. Au bout de peu d'instants, ils rencontrèrent un petit hameau qui ne se composait que de deux maisons réunies par la même cour. On voyait de la lumière à une fenêtre, et une dizaine de pruniers élevaient leurs tiges au-dessus de la haie. En regardant par les fentes de la porte, les étudiants aperçurent une vaste cour remplie de chariots de *tchoumakis* [1]. En ce moment quelques rares étoiles brillèrent au ciel.

1. Colporteurs ambulants.

— Eh bien ! frères, dit le philosophe, ne restez pas en arrière. Coûte que coûte, il faut qu'on nous laisse entrer. —

Les trois savants frappèrent ensemble à la porte, et s'écrièrent tout d'une voix :

— Ouvrez ! —

La porte cria sur ses gonds, et les boursiers virent apparaître devant eux une vieille femme vêtue de peau de mouton.

— Qui est là? dit-elle en toussant sourdement.

— Laisse-nous passer la nuit chez toi, bonne femme ; nous nous sommes égarés. Il fait aussi mauvais dans les champs que dans un ventre affamé.

— Et quelles gens êtes-vous?

— Des gens inoffensifs, le théologien Haliava, le philosophe Brutus et le rhétoricien Gorobetz.

— Impossible, murmura la vieille; nos chambres sont pleines de monde, et tous les coins de la maison remplis. Où vous mettrais-je? Vous êtes tous si grands et si forts que la maison s'écroulera si je vous y loge. Je connais ces philosophes et ces théologiens ; si l'on commence à recevoir de pareils ivrognes, ils nous dévoreront, et briseront tout, par-dessus le marché. Allez-vous-en, allez-vous-en, il n'y a pas de place ici pour vous.

— Prends pitié de nous, bonne femme, ne laisse pas périr des âmes chrétiennes. Mets-nous où tu

voudras, et si nous faisons.... enfin n'importe quoi.... que nos mains se dessèchent, et qu'il nous arrive ce que Dieu seul peut savoir. —

La vieille parut céder à leurs instances.

— Bien, dit-elle après un moment de réflexion; je vais vous laisser entrer. Mais je vous placerai tous trois en différents endroits, car je ne serais pas tranquille si je vous savais ensemble.

— Fais ta volonté, nous n'avons rien à redire, répliquèrent les étudiants. —

La porte cria de nouveau, et ils entrèrent dans la cour.

— Eh bien, bonne femme, dit le philosophe tout en la suivant, serait-il possible.... quelque chose.... hein? il me semble qu'on me circule dans le ventre avec des roues de chariot. Je n'ai pas eu, depuis ce matin, une mie de pain dans la bouche.

— Voyez-vous! voyez-vous! s'écria la vieille. Non, je n'ai rien de ce quelque chose, absolument rien. Je n'ai pas chauffé mon poêle d'aujourd'hui.

— Nous aurions payé tout cela demain, reprit le philosophe, comme il faut, argent comptant. Oui certes, se dit-il à voix basse, compte là-dessus....

— Marchez, marchez, et soyez contents de ce que l'on vous donne, grands seigneurs que vous êtes. —

En écoutant de telles paroles, le philosophe Thomas devint triste et abattu. Mais tout à coup son

nez flaira une odeur de poisson séché. Il jeta un coup d'œil sur les grègues du théologien qui marchait devant lui, et aperçut une énorme queue de poisson qui sortait de sa poche. Le théologien avait eu le temps de voler tout un *carass*[1] dans l'un des chariots de la cour. Il n'avait pas fait ce vol pour manger le poisson, mais seulement par habitude; et comme il avait déjà complétement oublié sa prise, comme il cherchait à découvrir quelque autre chose bonne à prendre, avec l'intention de ne pas laisser même une roue cassée qui se trouvait par là, le philosophe Thomas enfonça sa main dans la poche d'Haliava comme dans la sienne propre, et en tira le poisson. La vieille distribua les étudiants dans leurs gîtes. Elle introduisit le rhétoricien dans la maison, puis elle enferma le théologien dans une petite chambre vide, et le philosophe dans un enclos de moutons, vide aussi.

Resté seul, le philosophe mangea en un instant son poisson sec, parcourant du regard la clôture de son enclos, donna un coup de pied à un cochon curieux qui passait son groin par une fente, et se coucha sur le côté droit pour dormir comme un mort. Tout à coup la petite porte basse de l'enclos s'ouvrit, et la vieille entra en se courbant.

1. Gros poissons des lacs et étangs de la Russie intérieure.

— Eh bien, que viens-tu faire ici? dit le philosophe. —

Mais la vieille allait droit à lui, les bras ouverts.

— Eh, eh, pensa le philosophe; mais non, mon pigeonneau, tu es trop dur. —

Il se roula deux pas en arrière. La vieille, sans plus de cérémonie, s'approcha de nouveau.

— Écoute, bonne femme, dit le philosophe, nous sommes en carême, et je suis un tel homme que, pour mille *slotis*, je ne toucherais de la viande. —

Cependant la vieille étendait toujours les bras et tâchait de l'attraper, sans lui dire un mot. Une terreur subite saisit le philosophe, surtout quand il vit les yeux de la vieille étinceler tout à coup.

— Femme, que veux-tu? va-t'en, va-t'en avec Dieu, — s'écria-t-il.

Mais elle, toujours sans répondre, le saisit avec les deux mains. Il se lève tout d'une pièce, avec l'idée de fuir. La vieille se place devant la porte, plonge sur lui son regard flamboyant, et recommence de marcher à sa rencontre. Le philosophe veut la repousser; mais, à sa grande surprise, il s'aperçoit que ses mains ne peuvent se lever, ni ses jambes remuer de place. Sa voix même cesse de retentir; il dit des paroles qui n'ont point de son. Seulement, le cœur lui bat avec violence. Il voit la vieille s'approcher de lui, le saisir, lui croiser les deux bras sur la poitrine, lui courber la tête,

et s'élancer avec l'agilité d'un chat sur ses épaules; puis elle le frappe avec son balai, et le voilà qui se jette en avant, piaffant comme un cheval.

Tout cela s'était fait avec une telle rapidité que le pauvre philosophe n'avait pas eu le temps de se reconnaître. Il saisit ses genoux à deux mains dans l'intention de les arrêter; mais, ô stupéfaction, ses jambes bondissaient contre sa volonté, et faisaient des courbettes dignes d'un cheval circassien. Ce n'est que lorsqu'ils eurent laissé loin derrière eux le hameau, et qu'une plaine immense se déroula devant leurs yeux, bordée d'un côté par une forêt sombre comme une trace de charbon, ce n'est qu'alors qu'il se dit à lui-même : — Eh! mais, c'est une sorcière? —

Le croissant de la lune répandait dans l'air une blanche lueur. La timide lumière de minuit, toute pénétrée de vapeurs ondoyantes, s'étendait légèrement sur la terre comme un voile diaphane. Les bois, les prairies, les vallons, les collines, tout semblait dormir avec les yeux ouverts. Le vent ne bruissait nulle part. Il y avait quelque chose d'humide et de chaud dans la fraîcheur de la nuit. Les ombres des arbres et des broussailles tombaient longues et aiguës comme des queues de comètes sur la surface unie de la plaine.

Telle était la nuit quand le philosophe Thomas Brutus galopait de la sorte avec un si étranger ca-

valier sur le dos. Il éprouvait un sentiment inconnu, plein d'angoisse, et doux pourtant, qui glissait sur son cœur; il baissa la tête, et il lui sembla que l'herbe de la steppe, qui se trouvait presque sous ses pieds, croissait bien loin et bien bas, et qu'au-dessus d'elle s'étendait une nappe d'eau claire comme la source des montagnes. Cette herbe lui apparaissait comme le fond d'une mer limpide et transparente, perdue jusqu'en ses dernières profondeurs. Du moins, il y voyait clairement sa propre image, réfléchie avec celle de la vieille qui chevauchait sur son dos. Il lui semblait qu'au lieu de la lune, un soleil inconnu éclairait les profondeurs de cette mer. Au loin, bien loin, il croyait voir et entendre les petites clochettes bleues qui tintaient en courbant leurs calices. Puis, il aperçoit comme un *roussalka*[1], qui sortait d'une touffe de grands roseaux; il voit ses épaules et ses jambes, arrondies et fermes, mais toutes formées de tremblotements et d'étincelles. Elle se retourne vers lui, et voilà que son visage, avec des yeux clairs et perçants, avec un chant qui lui entrait dans l'âme, s'approche, atteint presque à la surface de l'eau, et après avoir tremblé d'un rire éclatant, plonge et s'éloigne encore. Elle se renverse alors sur le dos, et les contours de sa gorge,

1. Ondine ou sirène du nord.

blanche comme la porcelaine qui n'est pas encore vernie, semblent transparents aux rayons caressants de ce soleil nocturne. Une foule de petites bulles la couvrent comme autant de perles; elle tremblote et rit au fond de l'eau.

Voit-il cela, ou ne le voit-il point? Rêve-t-il, ou est-il éveillé? Et là-bas, qu'entend-il? Est-ce du vent ou de la musique? Cela résonne, s'approche, et pénètre dans l'âme comme un trille aigu.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — pensait le philosophe Thomas Brutus, en regardant en bas, et toujours emporté à pleine carrière. Couvert de sueur, il éprouvait une sensation diaboliquement agréable, une espèce de jouissance terrible, qui faisait peur par sa force même. Il lui semblait parfois qu'il n'avait plus de cœur, et il posait avec effroi sa main sur sa poitrine. Éperdu, brisé de fatigue, il tâche de se rappeler toutes les prières qu'il avait apprises; il répétait tous les exorcismes imaginables. Tout à coup il sentit une espèce de soulagement. Sa marche devenait moins rapide, la sorcière l'étreignait moins fortement; les hautes herbes touchaient déjà ses pieds, et il n'y voyait plus rien de surnaturel. Le croissant de la lune brillait seul au firmament.

— Bien, bien, — pensa le philosophe Thomas; et il se mit à réciter à haute voix ses exorcismes. Tout à coup, avec la promptitude de l'éclair, il re-

tire sa tête de dessous les jambes de la vieille, et lui saute à son tour sur le dos. La vieille se mit à courir à tout petits pas, mais avec une rapidité si grande, que son cavalier pouvait à peine respirer. Le sol semblait fuir sous ses pieds. Tout était serein à la lueur imparfaite de la lune; les plaines paraissaient unies, mais tout se confondait devant ses yeux, par la célérité de sa course. Il saisit au passage un bâton qui se trouvait par terre, et commença à battre la sorcière de toutes ses forces. Celle-ci se mit à pousser de longs gémissements, qui étaient d'abord menaçants et colères et qui, s'affaiblissant, devinrent de plus en plus doux, purs, agréables; enfin ils retentissaient à peine comme de petites clochettes d'argent. Involontairement il se demanda à lui-même :

— Est-ce bien une vieille?

— Oh! je n'en puis plus, dit-elle d'une voix brisée par la souffrance; et elle tomba sur la terre, immobile. —

Il s'arrêta près d'elle, et lui regarda dans les yeux. L'aurore commençait à poindre, et l'on voyait étinceler dans le lointain les coupoles dorées des églises de Kiew. C'était une belle jeune fille qui se trouvait couchée devant lui, avec de grands cheveux épars et des cils longs et droits comme des flèches. Elle était privée de connaissance, et avait rejeté de côté et d'autre ses bras

nus et blancs. Elle gémissait avec effort, en levant au ciel ses yeux remplis de larmes. Thomas se mit à trembler comme une feuille; il ressentait de la pitié, de la terreur, une agitation étrange. Il se mit à courir à toutes jambes; son cœur battait violemment dans sa poitrine, et il ne pouvait s'expliquer les bizarres sentiments qui l'agitaient. Notre philosophe avait perdu l'envie d'aller à la campagne, et il se hâtait de regagner Kiew, en pensant, tout le long du chemin, à une aventure si extraordinaire.

Il n'y avait presque plus d'étudiants dans la ville; tous s'étaient dispersés dans les environs, avec ou sans *conditions*, car il n'est pas difficile de trouver partout, dans les campagnes de la Petite-Russie, des *galouchkis*, du lait, du fromage, et des pâtés gros comme la tête, sans payer un sou d'argent. La grande maison à demi ruinée où se trouvait établi le séminaire était complétement vide; et malgré le soin que mit le philosophe à chercher dans tous les recoins et tous les trous un morceau de saindoux ou une croûte de pain blanc que les écoliers y cachaient d'ordinaire, il ne put rien découvrir. Cependant il sut bientôt remédier à sa détresse. Il parcourut trois fois, en sifflant, la place du marché, et bientôt se mit d'accord, par un clignement d'œil, avec une jeune veuve, habillée de jaune, qui vendait des rubans, du

plomb de chasse et des roues de charrettes. Le premier jour il fut bourré de pâtés, de hachis, de volailles; en un mot, il est impossible d'énumérer tout ce qu'il avait sur la table qu'on lui avait dressée dans une maisonnette fort propre, au milieu d'un jardin de cerisiers. Le même soir, on pouvait voir le philosophe établi au cabaret. Il était couché sur un banc, fumant selon son habitude, et il jeta devant tout le monde une pièce d'or au juif cabaretier. Un grand pot d'étain se dressait en face de lui; il regardait les passants d'un air calme, insouciant, et ne pensait plus du tout à son aventure.

A cette époque, le bruit courut partout que la fille d'un des plus riches centeniers[1], dont la terre se trouvait à cinquante verstes de Kiew, était revenue un jour d'une promenade toute battue, rouée de coups, et n'ayant plus la force de marcher. On ajouta qu'elle était à l'agonie, et qu'avant de mourir, elle avait témoigné l'envie que les prières des agonisants, qui se disent d'ordinaire pendant trois jours après la mort, fussent récitées par l'un des étudiants du séminaire de Kiew, nommé Thomas Brutus. Le philosophe apprit cela du recteur lui-même, qui le fit venir dans sa chambre et lui déclara qu'il eût à partir sans retard, attendu qu'un

1. Membre de la noblesse militaire.

riche seigneur avait envoyé tout exprès des hommes, des chevaux et une *kibitka* pour le prendre.

Le philosophe tressaillit, sans savoir précisément pourquoi; une espèce de pressentiment lui disait tout bas que quelque chose de lugubre et de terrible l'attendait. Il déclara, sans hésiter, qu'il ne voulait pas partir.

— Écoute, *domine* Thomas, lui répondit le recteur (ce digne homme avait l'habitude de parler quelquefois avec politesse à ses subordonnés), personne ne songe seulement à te demander ton avis là-dessus. Je me borne à dire que si tu t'avises encore de faire l'esprit fort, je te ferai fouetter le dos et le reste avec de jeunes branches de bouleau, de telle sorte que tu n'auras plus besoin pour le moment d'aller au bain. —

Le philosophe sortit en se grattant légèrement derrière l'oreille, et sans mot dire. Mais il se promettait bien de profiter de la première occasion pour mettre son salut dans ses jambes.

Il descendait tout pensif l'escalier rapide qui menait à la cour entourée de peupliers du séminaire, quand il entendit clairement la voix du recteur qui donnait des ordres à son sommelier et à une autre personne, envoyée sans doute par le centenier.

— Remercie le seigneur pour ses œufs et son gruau d'orge, disait le recteur, et dis-lui que je lui enverrai les livres dont il me parle dans sa

lettre, dès qu'ils seront prêts. Je les ai déjà donnés à un écrivain pour qu'il les copie. Et n'oublie pas, mon ami, de rappeler de ma part à ton maître que je sais qu'il y a d'excellents poissons dans ses étangs, surtout de gros esturgeons. Je le prie de m'en envoyer; ici, au marché, le poisson est cher et mauvais. Et toi, Iavtoukh, donne à ces gens un verre d'eau-de-vie. Et vous, n'oubliez pas d'attacher le philosophe; sans quoi, il serait bientôt déguerpi.

— Voyez-vous ce fils du diable! — se dit le philosophe, qui avait tout entendu; il a mis le nez sur l'affaire, le héron aux longs pieds.

Descendu dans la cour, il aperçut une ***kibitka***, qu'il avait prise, dans le premier moment, pour une grange montée sur des roues. Et en vérité, elle était aussi profonde qu'un four à cuire des briques. C'était l'équipage ordinaire de Cracovie, dans lequel voyagent les juifs avec leurs marchandises, par toutes les villes où ils flairent une foire. Six Cosaques, grands et forts, mais un peu vieux déjà, l'attendaient. Leurs caftans de drap fin, ornés de brandebourgs, faisaient voir qu'ils appartenaient à un seigneur riche et puissant. De petites cicatrices montraient aussi qu'ils avaient glorieusement fait la guerre.

— Que faire? se dit le philosophe; ce qui doit arriver arrive. —

Et s'adressant aux Cosaques, il leur dit d'une voix forte :

— Bonjour, camarades.

— Bonjour, seigneur philosophe, lui répondirent quelques-uns d'entre eux.

— Eh bien ! je dois donc aller avec vous? Quelle belle *kibitka!* poursuivit-il en grimpant sur le marchepied ; il n'y aurait qu'à louer des musiciens, car on pourrait danser là-dedans.

— Oui, c'est un équipage bien proportionné, — répondit un des Cosaques en s'asseyant de travers, près du cocher dont la tête était enveloppée d'un torchon, à la place de son bonnet, qu'il avait déjà eu le temps de laisser en gage dans un cabaret.

Les cinq autres s'introduisirent dans les profondeurs de la *kibitka*, et s'assirent sur des sacs remplis de toutes sortes d'objets qu'ils avaient achetés dans la ville.

— Je serais curieux de savoir, dit le philosophe, si, par exemple, on chargeait cette *kibitka* de quelques marchandises, comme du sel ou du fer, combien il faudrait de chevaux pour la traîner.

— Oui, dit après un long silence le Cosaque qui s'était assis près du cocher, on aurait besoin d'un nombre de chevaux bien proportionné. —

Après une réponse aussi péremptoire, le Cosaque se crut en droit de se taire pendant toute la route.

Notre philosophe avait le plus grand désir de savoir qui était ce centenier, quel caractère il avait, et ce qu'était sa fille, revenue à la maison d'une manière si étrange, maintenant à l'article de la mort, et dont l'histoire se trouvait tout à coup mêlée à la sienne propre, enfin ce qui se passait dans leur maison. Mais toutes ces questions, il les faisait en vain; les Cosaques étaient probablement des philosophes comme lui, car ils ne disaient mot et fumaient leurs pipes. Cependant l'un d'eux, s'adressant au cocher :

— Prends garde, Overko, vieux fainéant que tu es, lui dit-il; quand tu approcheras du cabaret qui se trouve sur la route de Tchoukhraïloff, n'oublie pas de t'arrêter et de réveiller moi et les autres, si nous étions endormis. —

Cela dit, il se mit à ronfler. Mais sa recommandation était complétement inutile, car à peine la gigantesque *kibitka* fut-elle en vue du cabaret de la route, que tous s'écrièrent à la fois :

— Arrête ! —

D'ailleurs, les chevaux d'Overko avaient l'habitude de s'arrêter d'eux-mêmes devant chaque bouchon.

Malgré la chaleur accablante d'une journée de juillet, ils sortirent tous de la *kibitka* et entrèrent dans une sale échoppe. Le juif cabaretier s'élança au-devant d'eux avec des démonstrations de joie,

comme à la vue de vieilles connaissances. Il apporta, sous le pan de sa robe, quelques saucissons, et après les avoir étalés sur la table, il détourna la tête de ce mets défendu par le Talmud. Tout le monde se plaça, puis un énorme pot de faïence apparut devant chaque convive. Le philosophe Thomas prit part au banquet général, et comme les Petits-Russiens, lorsqu'ils sont ivres, ont l'habitude de s'embrasser et de pleurer, bientôt toute la chambre retentit de tendres accolades.

— Viens, Spirid, que je t'embrasse.

— Approche-toi, Doroch, que je te serre sur mon cœur. —

Un des Cosaques, plus vieux que tous les autres, et portant de longues moustaches grises, posa sa tête sur sa main, et bientôt sanglota à fendre l'âme de ce qu'il n'avait plus ni père ni mère, et de ce qu'il était seul au monde. Un autre, grand raisonneur, ne cessait de le consoler en lui disant :

— Ne pleure pas, je t'en prie, ne pleure pas ; Dieu sait ce que c'est. —

Un troisième, celui qui s'appelait Doroch, se montra tout à coup très-curieux, et se mit à accabler de questions le philosophe Thomas.

— Je voudrais bien savoir ce qu'on vous enseigne au séminaire. Vous apprend-on la même chose que ce que le diacre nous lit dans l'église, ou bien autre chose ?

— Ne le demande pas, disait le raisonneur d'une voix embarrassée; que cela soit comme cela est. Dieu sait déjà tout ce qu'il faut; Dieu sait tout.

— Non, non, disait Doroch, je veux savoir ce qu'il y a dans leurs livres; peut-être qu'il y a tout à fait autre chose que chez le diacre.

— O mon Dieu, mon Dieu, répétait le raisonneur, pourquoi dire de pareilles choses? C'est déjà la volonté de Dieu; il est impossible de changer ce que Dieu a fait; impossible.

— Je veux savoir tout ce qui est écrit; je veux aller au séminaire; je le veux, je le veux. Crois-tu que je n'apprendrai pas? Je saurai tout, tout.

— O mon Dieu, mon Dieu, — dit le raisonneur; et il laissa tomber sa tête sur la table, car il n'était plus en état de la tenir droite.

Les autres Cosaques parlaient des seigneurs et de la raison pourquoi il y a une lune au ciel.

En voyant cette disposition des esprits, le philosophe Thomas prit le parti d'en profiter pour s'enfuir. Il commença par s'adresser au vieux Cosaque qui se lamentait d'être sans père ni mère.

— Vois-tu, mon oncle, comme tu pleures; et moi aussi je suis orphelin. Laissez-moi sortir, enfants; qu'avez-vous besoin de moi?

— Laissons-le sortir, dirent quelques-uns. C'est un orphelin; qu'il aille où bon lui semble.

— O mon Dieu, mon Dieu, s'écria le consola-

teur en soulevant un peu la tête, laissez-le, laissez-le partir. —

Et les Cosaques voulaient déjà le conduire eux-mêmes dans les champs. Mais celui qui s'était montré si curieux les arrêta.

— Non, dit-il, je veux causer avec lui du séminaire. —

Du reste, il est douteux qu'une pareille fuite fût possible, car lorsque le philosophe essaya de se lever de table, il lui sembla que ses pieds étaient de bois, et il aperçut une si grande quantité de portes dans la chambre, qu'il lui eût été difficile de trouver la véritable.

C'est seulement vers le soir que toute cette compagnie se rappela qu'elle devait se mettre en route. Après s'être empaquetés dans la *kibitka*, ils partirent en fouettant les chevaux et en chantant à tue-tête une chanson dont il eût été fort difficile de comprendre les paroles et la mélodie. Après avoir erré presque toute la nuit, perdant à chaque instant la route qu'ils auraient dû connaître par cœur, ils descendirent enfin une côte très-rapide qui les conduisit dans un vallon ; et le philosophe remarqua de l'un et de l'autre côté du chemin des haies derrière lesquelles s'élevaient de petits arbres et des toits de maisons. C'était un grand village qui appartenait au centenier. Il était déjà plus de minuit. Sur un ciel sombre, étincelaient par-ci par-là de

petites étoiles. On ne voyait de lumière dans aucune maison. Ils entrèrent dans une grande cour, au bruit des aboiements d'une foule de chiens. De chaque côté, l'on apercevait des granges et des cabanes couvertes en chaume. L'une de ces maisons, qui se trouvait juste en face de la porte d'entrée, était plus grande que les autres, et paraissait être la demeure du centenier. La *kibitka* s'arrêta devant une espèce de grange, et nos voyageurs gagnèrent tous leurs gîtes. Le philosophe avait bien l'intention d'examiner d'abord l'extérieur de la maison seigneuriale ; mais il avait beau écarquiller les yeux, il ne voyait rien de clair. La maison devenait un ours, la cheminée le recteur. Thomas se résignant, laissa tomber son bras, et alla se coucher.

Quand il s'éveilla, toute la maison était dans une agitation extrême. La fille du seigneur était morte pendant la nuit. Les domestiques couraient çà et là tout effarés. Quelques vieilles pleuraient. Une foule de curieux regardaient par la haie dans la cour, comme s'ils eussent eu quelque chose à voir. Alors le philosophe se mit à examiner les lieux qu'il n'avait pu discerner pendant la nuit. La maison du seigneur était un petit bâtiment très-bas, comme on les construisait jadis dans la Petite-Russie. Elle était couverte en chaume. Un petit fronton, haut et pointu, percé d'une fenêtre ronde

qui ressemblait à un œil dont le sourcil serait très-arqué, était tout badigeonné de fleurs jaunes ou bleues et de croissants rouges. Il était soutenu par de petites colonnes en bois de chêne, rondes jusqu'au milieu, hexagones par le bas et curieusement travaillées au chapiteau. Sous ce fronton se trouvait un petit perron avec des bancs aux deux côtés, et de pareils frontons, sur de pareilles colonnes, mais torses, ornaient les autres faces de la maison, devant laquelle croissait un grand poirier aux feuilles tremblotantes, dont le sommet avait la forme d'une pyramide. Plusieurs granges traversaient la cour et formaient une espèce de large rue qui menait au principal corps de logis. Derrière les granges, près de la porte d'entrée, se trouvaient deux petits caveaux triangulaires, l'un en face de l'autre, aussi couverts en chaume. Chacun de leurs trois pans de mur était percé d'une petite porte, et couvert de différentes peintures. Sur l'un d'eux était représenté un Cosaque assis sur un tonneau, qui tenait au-dessus de sa tête un large broc avec cette inscription :

Je boirai tout cela.

Sur l'autre mur, on voyait une grande bouteille, des flacons, un cheval les pieds en l'air, une pipe, un tambour de basque, et l'inscription :

Le vin est le plaisir du Cosaque.

Par la fenêtre ronde d'une des mansardes, on pouvait apercevoir un gros tambour et plusieurs trompettes en cuivre. Enfin deux petits canons étaient en batterie près de la porte. Tout cela montrait que le maître de céans aimait à se réjouir, et que sa maison retentissait souvent de cris de fête. Hors de la porte se trouvaient deux moulins à vent. Derrière la maison s'étendaient de vastes jardins, et à travers les cimes des arbres, on ne voyait que les faîtes noircis des cheminées, tandis que les maisons disparaissaient dans la verdure. Tout le village était bâti sur un plateau au milieu du versant de la montagne, qui, très-escarpée, finissait précisément derrière la maison seigneuriale. Regardée d'en bas, elle semblait encore d'une pente plus rapide, et tout le long de son sommet croissaient de hautes et maigres bruyères qui tranchaient en noir sur le ciel bleu. Ses flancs nus, en terre glaise, étaient tristes à voir, tout sillonnés par les eaux torrentielles. Le long de ces pentes étaient comme collées deux petites maisonnettes, au-dessus desquelles s'étendaient les branches d'un large pommier, dont les racines étaient entourées de petits pieux, soutenant de la bonne terre. Les pommes qu'abattait le vent roulaient jusque dans la maison du seigneur. Une route serpentait le long de la montagne venant aboutir au village.

Quand le philosophe eut bien mesuré des yeux la rapidité de cette pente, et quand il se rappela le voyage de la veille, il se dit ou que les chevaux du centenier avaient le pied bien sûr, ou que les Cosaques avaient des têtes bien fortes pour se risquer dans de tels précipices.

Le philosophe se trouvait sur le point culminant de la cour, et quand il se retourna pour regarder de l'autre côté, un tout autre paysage s'offrit à ses regards. Le village descendait graduellement jusqu'à la plaine, où des prairies se déroulaient à perte de vue. Leur verdure éclatante s'assombrissait dans le lointain, et une foule de hameaux se marquaient en teintes bleues éparses dans la steppe. Quelques-uns n'étaient pas à moins de vingt verstes de la maison du centenier. Une petite chaîne de collines longeait cette vaste plaine, où le Dnieper étincelait et miroitait comme une plaque d'acier.

— Ah! quel beau pays! se dit le philosophe; voilà où il ferait bon vivre, où il ferait bon pêcher dans le fleuve ou les étangs, et chasser des *strépettes* et des *cronschneps*[1] avec des filets ou le fusil. Du reste, je crois qu'il y a aussi beaucoup de grandes outardes dans les champs. On pourrait également sécher des fruits et les vendre à la ville, ou, mieux encore, en faire de l'eau-de-vie, car l'eau-

1. Petites outardes et hautes bécasses particulières aux steppes de l'Ukraine.

de-vie de fruits ne peut se comparer à nulle autre. Il ne serait pas mauvais non plus de penser à ma fuite. —

Alors il aperçut derrière la haie un petit sentier qui était presque caché sous les hautes herbes. Il y mit le pied machinalement, avec l'intention de faire une petite promenade, et puis, peu à peu, de s'échapper à travers les maisons. Mais il sentit tout à coup sur son épaule une main assez lourde.

Derrière lui se trouvait le même vieux Cosaque qui, la veille au soir, avait tant pleuré la perte de ses parents.

— C'est en vain que tu t'imagines, seigneur philosophe, pouvoir t'enfuir de chez nous, lui dit-il; ce n'est pas notre habitude de laisser échapper quelqu'un; et puis les routes sont mauvaises pour un piéton. Allons plutôt chez le seigneur, où tu es attendu depuis longtemps.

— Eh bien, quoi? marchons : j'irai avec plaisir, — dit le philosophe.

Et il suivit le Cosaque.

Le centenier, homme déjà vieux, à moustaches grises et portant sur le visage une morne expression de tristesse, était assis devant une table dans sa chambre, la tête appuyée sur ses deux mains. La douleur dont il portait l'empreinte et une pâleur cadavéreuse montraient que son âme avait été brisée et tuée en un instant, que toute sa gaieté

passée, toute sa vie bruyante avaient disparu pour toujours. A l'arrivée de Thomas et du vieux Cosaque, il écarta une de ses mains, et fit un petit mouvement de tête en réponse à leur profond salut.

Thomas et le Cosaque s'étaient arrêtés respectueusement près de la porte.

— Qui es-tu et d'où viens-tu, brave homme? dit le centenier d'une voix qui n'était ni dure, ni affable.

— Je suis un étudiant, le philosophe Thomas Brutus.

— Et qui était ton père?

— Je n'en sais rien, seigneur.

— Et ta mère?

— Je n'en sais rien non plus.... Maintenant que j'ai réfléchi, j'avais certainement une mère; mais qui elle était, d'où elle venait, et quand elle a vécu, je n'en sais rien, devant Dieu. —

Le centenier se tut, et sembla réfléchir pendant quelques instants.

— Comment as-tu fait la connaissance de ma fille?

— Je n'ai pas fait sa connaissance, seigneur, je le jure. Je n'ai pas encore eu affaire aux demoiselles depuis ma naissance. Foin des demoiselles, pour ne pas dire quelque chose de plus indécent.

— Pourquoi donc est-ce précisément toi qu'elle a choisi pour lui réciter ses prières? —

Le philosophe hocha de l'épaule.

— Dieu sait comment l'expliquer. Il est reconnu que les seigneurs désirent parfois des choses où l'homme le plus savant ne saurait rien comprendre. N'y a-t-il pas un proverbe qui dit : Saute, diable, comme le seigneur l'ordonne?

— Mais ne dis-tu pas des bêtises, seigneur philosophe?

— Que le tonnerre me frappe sur la place si je mens. — N'eût-elle vécu, hélas! qu'une minute de plus, dit amèrement le centenier, j'aurais certainement tout su. « Ne permets à personne de me lire les prières, mais envoie, papa, au séminaire de Kiew, à l'instant même, et fais amener le boursier Thomas Brutus. Qu'il prie trois nuits pour mon âme pécheresse; il sait.... » Mais ce qu'il sait, je n'ai pas pu l'entendre. Elle, pauvre petit pigeon, ne put rien ajouter, et mourut. Toi, brave homme, tu es certainement connu pour la sainteté de ta vie et pour des actions agréables à Dieu; ma fille, peut-être, avait ouï parler de toi.

— Qui, moi? dit le boursier en reculant de surprise.... La sainteté de ma vie? continua-t-il en regardant droit dans les yeux du centenier. Que Dieu soit avec vous, seigneur; que dites-vous là? Mais moi, quoiqu'il soit indécent de le dire, je suis allé faire une visite à la pâtissière le jeudi saint.

— Cependant, ce n'est pas pour rien qu'elle l'a dit. Tu vas commencer ton office aujourd'hui même.

— J'aurais à dire à votre seigneurie.... certainement tout homme éclairé par la sainte Écriture peut à proportion de ses forces.... Seulement, je crois qu'il serait préférable d'appeler un diacre, ou tout au moins un sous-diacre.... ce sont des gens savants, qui connaissent déjà comment tout cela se fait.... Mais moi.... je n'ai pas de voix. Et puis regardez-moi; Dieu sait ce que je suis.... je n'ai pas la moindre apparence.

— Tout cela m'est parfaitement égal. Je ferai tout ce que m'a ordonné ma colombe. Rien ne me fera reculer, et si tu lis, comme il faut, pendant trois nuits, les prières, je te récompenserai largement. Sinon, je ne conseillerais pas au diable lui-même de me fâcher. —

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix si énergique que le philosophe en comprit parfaitement la signification.

— Suis-moi, dit le centenier. —

Ils sortirent dans le vestibule. Le centenier ouvrit la porte d'une autre chambre qui se trouvait vis-à-vis de la sienne. Le philosophe s'arrêta un moment pour se moucher, et franchit le seuil avec un sentiment de crainte et d'hésitation. Tout le plancher était couvert d'une grosse cotonnade rouge.

Dans un coin, sous les saintes images[1], et sur une haute table que recouvrait un drap de velours bleu garni de franges et de glands d'or, était étendu le corps de la morte. De grands cierges, entourés de branches de *kalina*, étaient dressés près des pieds et de la tête, jetant une lumière pâle et terne qui se perdait dans les rayons du jour.

Le visage de la morte était caché au philosophe par le vieillard inconsolable qui s'était assis devant elle, tournant le dos à la porte. Thomas fut frappé des paroles qu'il lui entendit prononcer à voix basse.

— Ce que je regrette le plus, ma chère fille, ce n'est pas que tu aies abandonné la terre à la fleur de ton âge, avant le terme qui t'était fixé, pour me laisser ainsi triste et malheureux. Ce que je regrette, ma colombe, c'est de ne pas connaître mon ennemi implacable, celui qui a causé ta mort. Si j'avais su que quelqu'un pensât seulement à t'offenser, ou à dire quelque chose qui te fût désagréable, je jure devant Dieu que cet homme-là n'eût jamais revu ses enfants, s'il avait été vieux comme moi, ni son père et sa mère, s'il avait été jeune encore, et que son corps fût allé servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes fauves de la steppe.

1. Il est d'usage, en Russie, de placer des images consacrées dans l'un des coins de tous les appartements.



Mais, malheur à moi, ma petite fleur des champs, ma petite caille, ma lumière! Je devrai vivre le reste de mes jours sans l'ombre d'une joie, obligé d'essuyer avec le pan de mon habit les grosses larmes qui couleront de mes yeux flétris, tandis que mon ennemi vivra dans le plaisir, et rira en cachette du vieillard impuissant. —

Il s'arrêta; il n'en pouvait plus. Sa douleur déchirante éclata en un torrent de larmes. Le philosophe fut touché d'une pareille affliction. Il toussa légèrement pour éclaircir sa voix. Le centenier se retourna et lui montra sa place près de la tête de la morte, devant un petit pupitre qui portait quelques livres.

— Trois nuits sont bientôt passées, dit le philosophe; et puis le seigneur me remplira mes deux poches de ducats. —

Il s'approcha de nouveau, et après avoir encore une fois toussé, il se mit à lire, sans détourner les yeux, et avec la ferme résolution de ne pas regarder la morte. Bientôt il remarqua que le centenier était sorti. Il tourna lentement la tête, et....

Un tremblement convulsif le saisit. Devant lui, se trouvait une beauté comme il ne s'en montre que rarement sur la terre. Jamais visage n'avait réuni une beauté plus prononcée et plus harmonieuse tout à la fois. Elle paraissait vivre. Son front, blanc et pur comme la neige, comme l'ar-

gent mat, semblait penser. Des sourcils fins, égaux et fiers, s'élevaient en s'arrondissant au-dessus de ses yeux fermés, dont les cils touchaient légèrement les joues, que semblait colorer un désir vague. Ses lèvres allaient sourire; mais, en même temps, le philosophe discernait dans ces mêmes traits quelque chose d'effrayant. Il sentait son âme se resserrer avec angoisse, comme si tout à coup, au milieu d'une foule qui danse au son d'une musique joyeuse et bruyante, quelqu'un se fût mis à psalmodier un chant d'enterrement. Il lui semblait que du sang de son cœur se teignaient les rubis des lèvres de la morte. Tout à coup il saisit une ressemblance terrible :

— La sorcière! — s'écria-t-il d'une voix étranglée.

Il pâlit, chancela, et se mit à marmotter ses prières, sans lever les yeux. C'était bien la sorcière qu'il avait tuée.

Au coucher du soleil, on porta le cercueil à l'église. Le philosophe soutenait sur son épaule un des coins de la bière, couverte de drap noir, et il lui semblait sentir sur cette épaule quelque chose de froid comme la glace. Le centenier marchait en avant, soutenant aussi d'une main l'un des côtés de la dernière demeure faite à sa fille. Toute noircie, toute couverte de mousse verdâtre, et portant trois petites coupoles en forme de cônes, l'église en bois se dressait tristement à l'un des bouts du village.

Il était facile de voir que, depuis longtemps, elle n'avait entendu le service divin. On mit le cercueil ouvert vis-à-vis de l'autel. Le vieux centenier embrassa pour la dernière fois la morte, se prosterna, et sortit avec les porteurs en donnant l'ordre de bien nourrir le philosophe, et de le ramener à l'église après souper. En arrivant à la cuisine tous ceux qui avaient porté le cercueil appliquèrent leurs mains contre la cheminée, habitude des Petits-Russiens quand ils ont vu un mort.

La faim, qui commençait à presser le philosophe, lui fit d'abord complétement oublier la défunte. Bientôt tous les gens de la maison commencèrent à se rassembler dans la cuisine. Cette cuisine était une espèce de *club* où se réunissait tout ce qui habitait la cour du logis, y compris même les chiens, qui arrivaient en remuant la queue jusqu'à la porte, pour recevoir les os et les débris. Quelque part qu'un valet fût envoyé, et pour quelque affaire que ce fût, il ne manquait pas de commencer par entrer dans la cuisine pour s'y reposer un instant et fumer une pipe. Tous les gens non mariés que renfermait la maison, et qui portaient un caftan de Cosaque, étaient couchés là, tout le jour, sur les bancs, sous les bancs, sur le four de la cheminée, en un mot partout où il était possible de s'étendre. Et puis chacun d'eux oubliait toujours dans la cuisine ou son bonnet, ou son fouet, ou quelque

chose de ce genre. Mais la réunion la plus complète se faisait à l'heure du souper, auquel assistaient le *tabountchik,* qui avait eu le temps de ramener ses chevaux de la steppe, et le berger, qui avait enfermé ses vaches dans l'étable, et tous ceux qu'on ne pouvait voir dans le cours de la journée. Pendant le souper, les langues les plus paresseuses se mettaient en train; on parlait de tout, et de ce que l'un s'était fait des pantalons neufs, et de ce que l'autre avait vu un loup, et de ce qui se trouve au centre de la terre. Il se rencontrait toujours dans la compagnie quelque diseur de bons mots, espèce assez fréquente parmi les Petits-Russiens.

Le philosophe se mit en rond avec les autres devant le seuil de la cuisine. Bientôt une paysanne en bonnet rouge sortit de la porte, tenant dans ses mains un grand pot tout fumant de *golouchkis*, qu'elle mit au milieu du cercle, et chacun tira de sa poche une cuiller ou un poinçon de bois. Dès que les mâchoires commencèrent à se mouvoir avec moins de rapidité, et que l'appétit dévorant de tous ces messieurs se fut un peu assouvi, beaucoup d'entre eux se mirent à parler. La morte était naturellement l'objet de toutes leurs conversations.

— Est-il bien vrai, dit un jeune berger qui portait, attachés à son baudrier de cuir, tant de bou-

tons et de plaques en cuivre qu'il ressemblait à la boutique ambulante d'une marchande de ferraille; est-il bien vrai que notre demoiselle avait des accointances avec le mauvais esprit?

— Qui, notre demoiselle? dit Doroch, que le philosophe connaissait déjà; c'était une sorcière; oui, je suis prêt à jurer que c'était une sorcière.

— Tais-toi, tais-toi, Doroch, reprit un troisième, celui qui avait montré dans la route tant de propension à consoler les autres; ce n'est pas notre affaire. Que Dieu soit avec elle. Il ne faut pas parler de cela. —

Mais Doroch n'était nullement disposé à se taire. Il venait de faire une visite à la cave, avec le sommelier, pour une affaire importante, et après s'être penché deux ou trois fois sur quelques tonneaux, il en était sorti très-gai et fort babillard.

— Qu'est-ce que tu veux, que je me taise? dit-il; mais sur moi-même elle a monté à cheval. Je jure devant Dieu qu'elle l'a fait.

— Écoute, mon oncle, dit le jeune berger aux boutons, est-il possible de reconnaître une sorcière à une marque quelconque?

— C'est impossible, répondit Doroch, tout à fait impossible; tu aurais beau lire tous les psaumes l'un après l'autre, tu ne la reconnaîtrais pas.

— C'est possible, c'est possible, Doroch, ne dis pas cela, répliqua le consolateur. Ce n'est pas en

vain que Dieu a arrangé chacun à sa guise; les gens de science disent que toute sorcière a une petite queue.

— Toute vieille femme est une sorcière, dit gravement un vieux Cosaque.

— Et vous donc, vous autres, s'écria la paysanne qui remplissait le pot de nouveaux *galouchkis*, vous êtes de véritables gros sangliers. —

Le vieux Cosaque, dont le nom était Iavtoukh, témoigna silencieusement sa joie par un sourire de satisfaction, en remarquant que ses paroles avaient fâché la bonne femme, et le berger partit d'un éclat de rire si lourd et si creux qu'il semblait que deux bœufs, arrêtés nez à nez, s'étaient mis à mugir à la fois.

La conversation qui venait de s'entamer excitait au plus haut degré la curiosité du philosophe, qui désirait connaître toutes les particularités concernant la vie de la défunte. C'est pourquoi, s'adressant de nouveau à son voisin :

— Je voudrais bien savoir, dit-il, pourquoi toute l'honorable société réunie à cette table se croit en droit de supposer que la demoiselle était une sorcière? Est-ce qu'elle a fait du mal à quelqu'un ? Est-ce qu'elle l'a fait dépérir et mourir en lui jetant des charmes?

— Il y a eu de tout cela, répondit un des convives qui avait le visage plat comme une bêche.

Qui ne se rappelle le piqueur Mikita[1], ou bien....

— Qu'est-ce que c'est que le piqueur Mikita? interrompit le philosophe.

— Arrêtez, c'est moi qui raconterai l'histoire du piqueur Mikita, s'écria Doroch.

— Non, c'est moi qui raconterai l'histoire du piqueur Mikita, dit le gardien de chevaux, car c'était mon parrain.

— C'est moi qui la raconterai, dit Spirid.

— Que Spirid raconte! — s'écria toute la troupe.

Spirid commença.

— Toi, seigneur philosophe Thomas, tu n'as pas connu Mikita. Ah! quel rare homme c'était! Je t'assure qu'il connaissait chaque chien comme si c'eût été son père. Le piqueur actuel Mikôla[2], celui qui est à deux places de moi, n'est pas digne de lui servir de semelle, quoiqu'il entende fort bien son affaire. Mais, en comparaison de Mikita, il n'est que de l'eau de vaisselle.

— Tu racontes bien, — dit Doroch en faisant un signe de tête par manière d'approbation.

Spirid continua.

— Il apercevait un lièvre dans les champs, plus vite qu'un autre ne se mouchait dans ses doigts. Je crois le voir. Il n'avait qu'à siffler : « Attrape,

1. Pour Nikita (Nicétas).
2. Pour Nikôla (Nicolas).

Rasboï[1] ! Attrape, Bistraya[2] ! » Il lançait son cheval ventre à terre, et l'on ne savait dire qui des deux devançait l'autre, le chien lui, ou lui le chien. Il ne lui fallait qu'un clin d'œil pour avaler une chopine d'eau-de-vie. Ah ! quel fameux piqueur c'était ! Seulement, depuis quelque temps il s'était mis à regarder sans cesse notre demoiselle. Mais, s'était-il bêtement amouraché d'elle, ou bien l'avait-elle ensorcelé, cet homme se perdit ; il devint une femmelette, une guenille, le diable sait quoi. Oui, ajouta Spirid, en crachant par terre, c'est indécent à dire ce qu'il devint.

— Bien, dit Doroch.

— Dès que la demoiselle lui jetait un regard, la bride lui tombait des mains ; Rasboï, il l'appelait Brovko ; il trébuchait et ne savait plus ce qu'il faisait. Voilà qu'une fois notre demoiselle vient à l'écurie où il pansait un cheval.

« Écoute, Mikita, lui dit-elle, permets que je mette sur toi mon petit pied. » Et lui, le sot, répondit tout enchanté : « Non-seulement ton pied, mais assieds-toi tout entière sur moi, si tu veux. » La demoiselle leva son pied, et quand il vit ce pied si blanc et si rond, il paraît que le charme le rendit complétement stupide. Il courba les épaules, et

1. Pillage.
2. Rapide.

quand il eut saisi les deux pieds nus de la demoiselle avec ses mains, il se mit à galoper comme un cheval à travers champs. Personne n'a jamais su où ils étaient allés. Seulement il revint à demi mort, et, depuis ce jour-là, il commença à maigrir et dépérir à vue d'œil. Et une fois qu'on entra à l'écurie, au lieu de lui on ne trouva qu'une poignée de cendre à côté d'un seau vide. Il avait brûlé, brûlé tout à fait et de lui-même. Cependant ç'avait été un piqueur comme il n'y en a plus dans le monde. —

Dès que Spirid eut fini son histoire, chacun se mit à vanter les mérites du défunt piqueur.

— A propos, connais-tu l'histoire de la Cheptchikha? dit Doroch en s'adressant au philosophe.

— Non.

— Eh, eh! je vois qu'on ne vous apprend pas grand'chose dans votre séminaire. Eh bien, écoute. Nous avons ici, dans notre village, un Cosaque qui s'appelle Cheptoun[1]. C'est un bon Cosaque. Il aime parfois à voler et à mentir sans raison; mais c'est un bon Cosaque. Sa maison n'est pas très-loin d'ici. Un jour, à l'heure où nous sommes maintenant, Cheptoun et sa femme, après avoir soupé, se couchèrent pour dormir. Et comme le temps était

1. Marmotteur, qui parle bas.

beau, la Cheptchikha[1] se coucha dans la cour et Cheptoun dans la maison.... Non, non; la Cheptchikha dans la maison, sur un banc, et Cheptoun dans la cour.

— Mais la Cheptchikha ne se coucha point sur le banc, c'est sur le plancher, — interrompit la vieille paysanne, qui se tenait debout à la porte, un coude dans une main et la tête dans l'autre.

Doroch la regarda, puis regarda par terre, puis la regarda encore, puis après un moment de silence :

— Si j'allais t'ôter ta jupe devant tout le monde, dit-il, ce ne serait pas bien, n'est-ce pas? —

Cet avertissement eut tout le succès désirable; la vieille se tut et n'interrompit plus personne.

Doroch continua :

— Dans le berceau qui était suspendu au milieu de la chambre se trouvait un enfant d'un an; je ne sais s'il était fille ou garçon. La Cheptchikha s'était donc couchée, et voilà qu'elle entend qu'un chien gratte à la porte et hurle à faire fuir les loups. Elle eut peur, car les femmes sont une si bête engeance, que si, le soir, on leur montre la langue derrière la porte, leur âme leur tombe aux talons. « Cependant, pensa-t-elle, il faut que je donne sur le museau à ce maudit chien; peut-être

1. Féminin de Cheptoun.

cessera-t-il de hurler. » Elle prend un fer à remuer les tisons, et s'en va ouvrir la porte. Mais elle n'eut que le temps de l'entr'ouvrir, et déjà le chien s'était jeté à travers ses jambes dans la chambre, et il s'élança droit au berceau. La Cheptchikha voit alors que ce n'est plus un chien, mais bien notre demoiselle. Et puis, si c'eût été la demoiselle comme elle la voyait d'habitude, encore passe. Mais il y avait la circonstance étrange qu'elle était toute bleue, et que ses yeux étincelaient comme des charbons rouges. Elle saisit l'enfant, le mord à la gorge, et se met à lui sucer le sang. La Cheptchikha s'écrie : *Och likhetchko*[1] ! et se précipite hors de la chambre. Mais la voilà qui voit que la porte de la cour est fermée. Elle court au grenier, et la voilà, la sotte femme, qui se blottit et qui tremble. Et la voilà qui voit que notre demoiselle arrive, se jette sur elle, et commence à mordre aussi la sotte femme. Ce n'est que le matin que Cheptoun tira du grenier sa femme toute meurtrie et mordue, et le lendemain mourut la sotte femme. Voilà quelles choses surprenantes se passent quelquefois. On a beau sortir d'une portée de seigneur, quand on est sorcière, on l'est. —

Après avoir raconté tout cela, Doroch se rengorgea plein de satisfaction, et nettoya sa pipe

1. Cri d'effroi en Petite-Russie.

avec le petit doigt pour la remplir. Tout le monde se mit à parler de la sorcière; chacun s'empressait de raconter quelque chose à son tour. Chez l'un, la sorcière était venue en visite jusqu'à la porte de la maison, sous la forme d'un tas de foin; à l'autre, elle avait volé le bonnet, et la pipe d'un troisième; elle avait coupé les tresses de cheveux à plusieurs filles du village, et bu quelques seaux de sang chez d'autres paysans de son père. Enfin toute cette compagnie vint à se souvenir qu'elle était restée trop longtemps à jaser, car il faisait déjà complétement nuit. Ils se mirent tous à chercher des endroits propres à se coucher, les uns dans la cuisine, les autres dans les granges, ou même au beau milieu de la cour.

— Eh bien, seigneur Thomas, il est temps que nous allions chez la morte, — dit le vieux Cosaque en s'adressant au philosophe.

Et tous les quatre, c'est-à-dire lui, le philosophe, Spirid et Doroch s'en allèrent à l'église, en écartant avec leurs fouets les chiens qui erraient en grand nombre dans la rue, et mordaient de colère les manches de leurs fouets.

Quoique le philosophe n'eût pas oublié de se donner du cœur au ventre avec un bon verre d'eau-de-vie, il ressentait cependant une terreur secrète qui devenait plus forte à mesure qu'il approchait de l'église, car les histoires extraordi-

naires qu'il avait ouï conter agissaient sur son imagination. Peu à peu, les ombres portées par les arbres et les haies commençaient à s'éclaircir; le pays devenait plus découvert. Après avoir franchi un vieux pan de mur qui se trouvait devant l'église, ils entrèrent dans une petite cour. Derrière l'église on ne voyait plus un seul arbre, et devant eux s'étendait à perte de vue une campagne vide, dont les contours se perdaient dans l'obscurité de la nuit. Les trois Cosaques montèrent avec Thomas les degrés rapides du perron, et entrèrent dans l'église. Puis ils y laissèrent le philosophe, après lui avoir souhaité d'accomplir heureusement sa tâche, et l'enfermèrent à double tour, suivant l'ordre du seigneur.

Le philosophe resta seul. Il commença par bâiller une bonne fois, puis il étendit les bras et souffla dans ses mains dont il se couvrait le visage. Cela fait, il se mit à examiner l'église. Au beau milieu, se trouvait le cercueil, tout noir. Les cierges, avec leurs mèches rougeâtres, brûlaient devant les sombres images des saints. Leur lumière éclairait l'*iconostase*[1] et se projetait un peu dans le centre de l'église. Tous les angles étaient remplis de ténèbres. L'iconostase, très-élevé, montrait une extrême vieillesse; ses découpures à

1. Cloison en bois, chargée de peintures byzantines, qui sépare la nef du sanctuaire.

jour, jadis couvertes d'or, étincelaient par places, car la dorure était tombée en maint et maint endroit. Les visages des saints étaient devenus complétement noirs; on ne distinguait plus que leur regard sombre et lugubre. Le philosophe jeta encore une fois les yeux de tous côtés.

— Eh bien, quoi, dit-il, qu'y a-t-il à craindre? nul homme ne peut venir ici, et contre les morts et les revenants j'ai de telles prières que je n'ai pas peur qu'ils me touchent du bout du doigt. Ce n'est rien, répéta-t-il en faisant un geste de résolution, nous lirons les prières. —

En approchant de l'un des *kliros*[1], il y aperçut quelques paquets de cierges.

— C'est bien, pensa le philosophe; il faut éclairer l'église de façon qu'on y puisse voir comme en plein midi. Quel dommage qu'on ne puisse pas fumer dans une église! —

Et il se mit à coller des cierges à toutes les corniches, les balustrades et les images, sans les ménager. Bientôt toute l'église se remplit de lumière. Il sembla seulement que les ténèbres devenaient encore plus profondes dans le haut, et de leurs vieux cadres curieusement découpés, les images se mirent à jeter des regards encore plus farouches. Il s'approcha du cercueil, regarda avec terreur le

1. Petits chœurs latéraux où se tiennent les chantres.

visage de la morte, et ne put s'empêcher de fermer les yeux en tressaillant légèrement.

Quelle épouvantable et quelle étincelante beauté!

Il détourna de nouveau la tête, et voulut gagner sa place. Mais, par une étrange curiosité qui s'éveille d'ordinaire chez l'homme quand il est sous l'impression de la peur, il ne put résister au désir de la regarder encore une fois, quoique agité du même tressaillement. Il y avait, en effet, quelque chose de terrible dans la fière et énergique beauté de la morte. Peut-être ne lui aurait-elle pas inspiré une terreur aussi profonde si elle eût été laide. Mais on n'apercevait rien de sombre, rien de mort, dans les traits de son visage. Il était vivant, et il semblait au philosophe qu'elle le suivait du regard, tout en ayant les yeux fermés.

Il s'empressa de se placer dans un des *kliros*, ouvrit son livre, et, pour se donner du courage, se mit à lire de sa plus haute voix. Sa parole alla frapper les vieilles murailles en bois de l'église, depuis longtemps silencieuse et abandonnée. Sans écho, sans éclat, retentissait sa sourde voix de basse dans un silence de mort. Il la trouvait lui-même étrange et sauvage.

— Qu'y a-t-il à craindre? pensait-il cependant. Elle ne se lèvera pas de son cercueil, car elle aura peur de la parole de Dieu. Elle se tiendra tranquille. Et quel Cosaque serais-je si j'avais peur?

J'ai bu un peu plus qu'il ne fallait, c'est pour cela que je sens quelque épouvante. Voyons, prenons un peu de tabac. Ah ! quel bon tabac, quel excellent tabac! —

Néanmoins, tout en feuilletant son livre, il regardait de côté le cercueil, et une voix intérieure semblait lui chuchoter :

— La voilà ! la voilà qui se lève ; la voilà qui relève la tête, qui regarde.... —

Mais le silence était toujours profond, le cercueil ne remuait pas, et les cierges versaient des flots de lumière. Cette église illuminée, avec ce cadavre au milieu, était vraiment horrible à voir. Thomas se mit à chanter, en élevant la voix et sur tous les tons, pour étouffer la peur qui renaissait sans cesse en lui. Mais à chaque instant, il tournait les yeux vers le cercueil, en se posant involontairement cette invariable question :

— Si elle se levait, si elle se levait ! —

Le cercueil était immobile. Pas le moindre son nulle part ; pas le moindre bruit d'un être vivant, même d'un grillon. On n'entendait que le léger pétillement d'un cierge éloigné, ou bien le bruit faible et mat d'une goutte de cire qui tombait sur le pavé.

— Si elle se levait !... —

Elle souleva la tête.

Il regarda tout effaré, et se frotta les yeux.

— Mais, oui, elle n'est plus couchée! elle est assise sur son tombeau. —

Il détourna les yeux avec effort, et l'instant d'après les fixa de nouveau sur la morte. Elle s'était levée. Elle s'avance lentement vers lui, les yeux fermés, et en étendant les bras comme si elle voulait saisir quelqu'un. Elle va droit à lui. Tout éperdu, il se hâte de tracer du doigt un cercle autour de sa place, et se met à lire avec effort des prières d'exorcisme que lui avait enseignées un vieux moine qui avait souvent vu, dans sa vie, des sorciers et des esprits malins. La morte s'avança jusqu'à la trace de son cercle ; mais on voyait qu'elle n'avait pas la force de franchir cette limite invisible. Elle devint tout à coup bleue et livide comme le cadavre d'une personne morte depuis quelques jours ; ses traits étaient hideux ; elle fit claquer ses dents les unes contre les autres, et ouvrit ses yeux morts. Mais elle ne vit rien ; car tout son visage trembla de colère, et elle se dirigea d'un autre côté, tout en étendant les bras et tâtant les murailles, comme pour tâcher de saisir Thomas. Elle s'arrêta enfin, menaça du doigt, et se recoucha dans son cercueil.

Le philosophe ne pouvait reprendre ses sens ; il regardait avec terreur le coffre étroit et long dans lequel elle s'était étendue. Tout à coup le cercueil s'élança de sa place, et se mit à voler par toute

l'église avec un sifflement aigu. Thomas le voyait par moments presque sur sa tête; mais il s'apercevait bien en même temps qu'il ne pouvait franchir le cercle tracé au-dessus de lui. Il se mit à répéter ses exorcismes; le cercueil se précipita avec fracas au milieu de l'église, et resta de nouveau immobile à sa place. Le cadavre alors se souleva, devenu d'un vert livide; mais à cet instant même retentit le chant lointain du coq. La morte se recoucha, et le couvercle, qui pendait à côté, se posa de lui-même sur le cercueil.

Le philosophe sentait son cœur battre violemment, et il était tout baigné de sueur; mais, rassuré par le chant du coq, il reprit sa lecture avec plus de courage. Aux premières lueurs du jour, un diacre vint le remplacer, assisté du vieux Iavtoukh, qui, pour le moment, remplissait les fonctions de sacristain.

De retour à la maison, le philosophe ne put de longtemps s'endormir; mais la fatigue le vainquit, et il ne se réveilla plus jusqu'au dîner. Quand il ouvrit les yeux, toute cette aventure nocturne lui parut un songe. Il avala une chopine d'eau-de-vie pour se réconforter. Au dîner, il redevint bientôt lui-même, faisant des remarques à tout propos, et il mangea presque à lui seul un assez grand cochon de lait. Cependant il ne se décida point à parler de ce qui lui était arrivé dans l'église, et il

ne répondait à toutes les questions des curieux que les paroles suivantes :

— Oui, il y a eu toutes sortes de choses. —

Le philosophe était du nombre des gens qui deviennent d'une philanthropie prodigieuse après avoir bien mangé. Il s'était couché par terre, sa pipe à la bouche ; considérait tout le monde avec des yeux extrêmement doux, et ne cessait de cracher par les coins de la bouche.

Après dîner, le philosophe se retrouva complétement gai. Il parcourut tout le village, fit connaissance avec tout le monde, et parvint à se faire chasser de deux maisons. Une jeune et jolie paysanne lui donna même un grand coup de pelle sur le dos, au moment où, poussé d'un désir curieux, il allait se convaincre par le toucher de quelle étoffe était fait son justaucorps. Mais plus le soir s'approchait, plus le philosophe redevenait pensif. Une heure avant le souper, tous les gens de la maison se mirent à jouer au *kragli* : c'est une espèce de jeu de quilles, où l'on emploie, au lieu de boules, de longs bâtons, et celui qui gagne a le droit de monter à cheval sur le perdant. Ce jeu offrait assez souvent un spectacle curieux. Quelquefois le gardeur de chevaux, large comme un flan, grimpait sur le dos du gardeur de cochons, qui était petit, chétif, malingre et tout ratatiné ; d'autres fois, c'était le gardeur de chevaux qui

présentait son dos, et Doroch, en sautant dessus, ne manquait jamais de dire : — Quel bœuf! — Près du seuil de la cuisine se tenaient les gens plus posés, qui regardaient très-gravement en fumant leurs pipes, et ne se déridaient pas même quand les jeunes gens riaient à se tenir les côtes d'un bon mot de Spirid. Thomas essaya vainement de se mêler à leurs jeux. Une idée sombre était enfoncée dans sa cervelle comme un clou. Il fit tout ce qu'il put pour s'égayer lui-même pendant le souper; mais la terreur s'étendait dans son âme, à mesure que les ténèbres s'étendaient dans les cieux.

— Eh bien, il est temps, seigneur écolier, lui dit le vieux Cosaque en se levant de table avec Doroch; allons à notre affaire. —

On conduisit Thomas à l'église de la même façon que la veille; on le laissa de nouveau seul, et on l'enferma. Il vit de nouveau les sombres images des saints, les vieux cadres dorés, et le noir cercueil de la sorcière, qui se tenait dans une immobilité silencieuse et menaçante au milieu de l'église.

— Eh bien, quoi? se dit-il; cela ne me surprendra plus. Ce n'est que la première fois que c'est terrible. Oui, la première fois, c'est un peu terrible, et puis ensuite, ce n'est plus du tout terrible, plus terrible du tout. —

Il gagna précipitamment sa place, s'entoura d'un

cercle tracé avec le doigt, prononça quelques exorcismes, et se mit à lire à haute voix, en prenant la ferme résolution de ne pas lever ses yeux du livre, et de ne prêter aucune attention à quoi que ce soit. Il avait déjà lu plus d'une heure, et, fatigué de cette tâche, commençait à tousser; il tira sa tabatière de sa poche, et avant de porter le tabac à son nez, il jeta un coup d'œil timide sur le cercueil. Son cœur se resserra d'épouvante.... La morte se tenait déjà devant lui debout, sur la trace du cercle, et fixait sur ses yeux des yeux vitreux et ternes. Le pauvre étudiant tressaillit, et sentit un froid glacial courir le long de ses veines. Baissant précipitamment les yeux, il se mit à lire ses prières et ses exorcismes. Il entendit le cadavre grincer des dents, et allonger ses bras de squelette pour le saisir. Mais, en regardant à la dérobée, il s'aperçut que la morte ne le cherchait point là où il était et, à ce qui semblait, ne pouvait pas le voir. Elle se mit tout à coup à gronder sourdement, et à prononcer de ses lèvres glacées des paroles étranges. Ces paroles grésillaient dans sa bouche avec un bruit enroué, comme le pétillement de la poix bouillante. Il n'eût pas su dire ce qu'elles signifiaient, mais il sentait bien qu'elles renfermaient quelque sens terrible. Frappé d'épouvante, il crut comprendre qu'elle faisait des conjurations. En effet, un grand vent s'éleva sou-

dain autour de l'église; un bruit éclata, qui paraissait provenir d'une foule d'oiseaux en mouvement; il lui semblait entendre des milliers d'ailes frapper dans les vitres et les grillages des fenêtres, des griffes grincer sur le fer, et une lourde masse s'appuyer contre la porte, et la faire gémir sur ses gonds. Son cœur battait avec violence; mais il continua de réciter ses exorcismes, tout en fermant les yeux. Bientôt un cri aigu se fit entendre dans le lointain; c'était le chant du coq. Le philosophe, brisé d'émotions et de fatigues, s'arrêta et prit une profonde respiration.

Ceux qui vinrent le chercher au matin le trouvèrent à demi mort. Il s'était adossé à la muraille, et regardait d'un air effaré, en écarquillant les yeux, les Cosaques qui venaient le prendre. Ils furent forcés de le porter en quelque sorte hors de l'église, et de le soutenir jusqu'à la maison. Après être arrivé, il se secoua, s'étira, et se fit donner de l'eau-de-vie. Il la but tout d'un trait, passa la main sur ses cheveux, et dit :

— Il y a toutes sortes d'infamies dans le monde, et il vous arrive des choses.... —

Le philosophe n'ajouta plus rien, qu'un geste qui voulait dire : J'aime mieux me taire. Ceux qui s'étaient réunis autour de lui baissèrent tous la tête en entendant ces paroles. Même un petit garçon que tous les gens de la maison se croyaient

en droit d'envoyer à leur place quand il s'agissait de balayer l'écurie ou d'apporter de l'eau, même ce pauvre petit garçon resta la bouche ouverte comme tous les autres.

Dans ce moment, une femme encore assez jeune vint à passer, vêtue d'un habit qui lui serrait sa taille ferme et rebondie. C'était l'aide de la vieille cuisinière, une grande coquette, qui attachait toujours à son justaucorps, avec des épingles, un morceau de ruban, un clou de girofle, ou même une bribe de papier, à défaut d'autre chose.

— Bonjour, Thomas, dit-elle en apercevant le philosophe.... Aïe, aïe, que t'est-il arrivé? s'écria-t-elle tout à coup en frappant des mains.

— Quoi donc, sotte femme?

— Ah! mon Dieu! tu es devenu tout gris.

— Eh! eh! mais elle dit vrai, s'écria Spirid en regardant avec attention; tu as grisonné comme notre vieux Iavtoukh. —

A ces mots, le philosophe se précipita dans la cuisine, où il avait remarqué un petit morceau triangulaire de miroir, tout sali par les mouches, autour duquel étaient suspendues toutes sortes de fleurs fanées, preuve qu'il appartenait à la coquette. En effet, il s'aperçut avec épouvante qu'une partie de ses cheveux étaient devenus blancs. Thomas Brutus laissa tomber sa tête, et réfléchit profondément.

— J'irai chez le seigneur, se dit-il enfin; je lui conterai tout, et je lui déclarerai que je ne veux plus lire les prières. Qu'il me renvoie tout de suite à Kiew. »

S'étant dit cela, il se dirigea vers la maison seigneuriale.

Le centenier était assis dans sa chambre, à la même place, dans la même immobilité. Il portait sur son visage la même expression de tristesse désespérée. Seulement, ses joues s'étaient creusées encore; on devinait facilement qu'il ne prenait que peu de nourriture, ou peut-être aucune. Une pâleur singulière donnait à son visage l'apparence d'une statue de pierre.

— Bonjour, dit-il en apercevant Thomas, qui s'était arrêté près de la porte, son bonnet à la main. Eh bien, comment vont tes affaires? Tout est en ordre, n'est-ce pas?

— Oui, en ordre! il se passe là de telles diableries qu'il n'y a qu'à prendre son bonnet et se sauver où les pieds vous portent.

— Comment cela?

— Mais votre fille, seigneur.... en y réfléchissant bien.... certainement elle est de noble extraction, et personne n'y peut trouver à redire. Seulement, ne vous fâchez point, et que Dieu veuille avoir son âme....

— Eh bien, quoi, ma fille?

— Elle s'est accointée avec le diable, et elle fait de telles peurs aux gens qu'aucune prière n'y fait rien.

— Lis, lis, ce n'est pas pour rien qu'elle t'a appelé. Elle avait soin de son âme, ma pauvre chère colombe, et voulait avec des prières chasser toute mauvaise influence.

— Seigneur, je vous le jure, cela surpasse mes forces.

— Lis, lis, mon cher, continua le centenier d'une voix persuasive; il ne te reste plus qu'une nuit. Tu feras une bonne œuvre, et je te récompenserai.

— Mais, quelles que soient vos récompenses.... ma foi, seigneur, fais ce que tu veux, repartit Thomas avec résolution, je ne lirai plus.

— Écoute, philosophe, dit le centenier, et sa voix devint tout à coup retentissante et terrible, je n'aime pas de pareilles inventions. Tu peux faire à ta guise chez toi, dans ton séminaire, mais non chez moi. Si je te fais fouetter, ce ne sera pas comme le recteur. Sais-tu bien ce que c'est que de bons *kantchoukis*[1]?

— Comment ne pas le savoir? dit le philosophe en baissant la voix. Tout le monde sait ce que c'est que les *kantchoukis*. En grand nombre, c'est une chose intolérable.

1. Petits fouets en lanières de cuir.

— Oui ; seulement tu ne sais pas comment mes garçons savent chauffer le bain, dit le centenier en se levant debout brusquement. Et son visage prit une expression hautaine et farouche qui trahit son caractère indompté, mais assoupli un moment par la douleur. Chez moi, l'on commence par chauffer, puis on jette de l'eau-de-vie dessus, puis on chauffe encore. Va, va, fais ton affaire. Si tu ne la fais pas, tu ne te lèveras plus. Si tu la fais, tu auras mille ducats.

— Oh! oh! c'est un gaillard avec lequel il ne faut pas plaisanter, pensa le philosophe en sortant. Mais tu te trompes, ami, je vais faire en sorte que tu ne me trouves pas, même avec tes chiens. —

Et Thomas se décida à prendre la fuite.

Il attendait le moment qui suit le dîner, alors que tous les gens de la maison avaient l'habitude de se fourrer dans les granges à foin et de dormir la bouche ouverte, en laissant échapper de tels ronflements et de tels sifflements qu'à cette heure la maison seigneuriale paraissait une manufacture. Cette heure arriva enfin. Iavtoukh lui-même ferma les yeux en s'étendant au soleil. Le philosophe s'en alla tout tremblant, et à pas de loup, dans le jardin, d'où il lui semblait plus facile de prendre la clef des champs. Ce jardin était, comme d'ordinaire, abandonné aux mauvaises herbes, et par

cela même très-propre à toute entreprise secrète. Excepté un seul petit sentier, qui s'était frayé pour les besoins de la maison, tout le terrain était couvert d'une quantité de cerisiers devenus sauvages, de sureaux et de chardons des steppes qui élevaient par-dessus les autres herbes leurs grandes tiges, surmontées de boutons roses et cotonneux. Le lierre couvrait comme un réseau tout cet amalgame d'arbustes et de broussailles. Il jetait ses mailles jusque sur la haie et retombait au delà en grappes serpentantes qui s'entremêlaient aux tire-bouchons des campanules. Derrière la haie, qui servait de limite au jardin, s'élevait toute une forêt de hautes bruyères dans laquelle probablement n'avait jamais pénétré personne. Toute faux qui se serait avisée de toucher à leurs tiges fortes et ligneuses aurait volé en éclats.

Quand le philosophe se décida à franchir la haie, ses dents se mirent à claquer, et son cœur à battre si fort qu'il s'en épouvanta lui-même. Les pans de sa longue robe semblaient se coller à la terre, comme si on les eût piqués avec des épingles, et il croyait entendre une voix aiguë lui crier à l'oreille :

— Où vas-tu ? —

Le philosophe s'enfonça dans les bruyères et se mit à courir en trébuchant à chaque minute sur de vieilles souches, et manquant à chaque pas

d'écraser une taupe. Il voyait qu'après être sorti de ces bruyères, il n'aurait plus qu'à traverser un champ au delà duquel s'étendaient des broussailles touffues et épineuses, où il devait être en sûreté, et qui aboutissaient, suivant ses conjectures, à la route de Kiew. Il franchit le champ avec rapidité, et arriva bientôt dans les broussailles, qu'il traversa à grand'peine, en laissant à mainte épine un morceau de son caftan. Il se trouva tout à coup au milieu d'une clairière. Un saule à feuilles rondes croissait au milieu, abaissant ses branches jusqu'à terre, et une petite source étincelait dans l'herbe, fraîche et argentée. Le philosophe se coucha bien vite à plat ventre et but à longs traits, car il éprouvait une soif insupportable.

— Quelle bonne eau! dit-il en s'essuyant les lèvres; il ferait bon reposer ici.

— Non, continuons plutôt à courir; peut-être s'est-on mis à notre poursuite. —

Ces mots retentirent sur sa tête. Il se releva brusquement. Iavtoukh était devant lui.

— Diable d'Iavtoukh! se dit le philosophe tout en colère; que j'aurais voulu te prendre par les pieds, et fracasser contre les arbres ta vilaine figure!

— Tu aurais pu t'épargner un si grand détour, continua tranquillement le Cosaque; il valait mieux choisir le chemin par lequel je suis venu droit à

l'écurie. Et puis, c'est vraiment dommage que tu aies déchiré ton caftan. Le drap n'en est pas mauvais; qu'as-tu payé l'*archine*[1]? Cependant, nous nous sommes assez promenés; rentrons à la maison.

Le philosophe s'en revint, l'oreille basse, derrière les talons d'Iavtoukh.

— C'est pour le coup que la maudite sorcière me fera piler du poivre, pensa-t-il. Mais, du reste, que diable! qu'ai-je à craindre? Ne suis-je pas un Cosaque? J'ai déjà lu deux nuits; Dieu m'aidera à lire la troisième. Il faut que la maudite sorcière ait commis bien des crimes pour que le malin la protége ainsi. —

C'étaient de pareilles pensées qui l'occupaient quand il entra dans la cour de la maison. Il pria Doroch, qui, grâce à la protection du sommelier, avait quelquefois l'entrée des caves seigneuriales, de lui apporter une grande bouteille d'eau-de-vie; et les deux compagnons, s'étant assis devant une grange, en burent presque la moitié d'un seau. Tellement que le philosophe s'écria tout à coup :

— Des musiciens, je veux des musiciens, donnez-moi des musiciens!

Et, sans les attendre, il se mit à danser le *tropak*, au beau milieu de la cour. Il dansa jusqu'à

1. Mesure d'environ deux pieds.

l'heure du goûter, et si longtemps que les gens de la maison, qui avaient fait cercle autour de lui comme cela se pratique en pareil cas, finirent par cracher de dégoût, et s'en allèrent tous en disant l'un après l'autre :

— Voilà un homme qui danse longtemps ! —

Le philosophe finit par se coucher et par s'endormir sur la place ; il fallut lui verser tout un seau d'eau froide sur la tête pour le réveiller à l'heure du souper.

Pendant le repas, il ne cessa de parler de ce que c'est qu'un Cosaque, et de répéter qu'il ne devait rien craindre au monde.

— Il est temps, dit Iavtoukh ; partons.

— Une allumette dans ta langue[1], maudit sanglier ! se dit le philosophe ; et il ajouta, en se mettant sur ses jambes : Partons. —

En allant à l'église, le philosophe ne cessait de regarder de côté et d'autre, et tâchait d'entamer une conversation avec ses conducteurs. Mais Iavtoukh gardait le silence, et Doroch lui-même n'était pas en train de parler. Il faisait une nuit d'enfer ; les loups hurlaient dans le lointain, et l'aboiement même des chiens avait quelque chose de lugubre.

— On dirait que ce ne sont pas des loups qui

1. Expression propre à la Petite-Russie.

hurlent, dit Doroch, mais des hurleurs d'une autre espèce.... —

Iavtoukh continuait à se taire, et le philosophe ne trouva rien à répliquer non plus. Ils atteignirent l'église, et entrèrent sous ses vieux arceaux de bois dont la décadence montrait avec quel peu de soin le seigneur veillait au salut de son âme. Iavtoukh et Doroch s'en allèrent comme par le passé, et le philosophe resta seul.

Tout, autour de lui, était dans la même situation que la veille. Il s'arrêta un instant. Le cercueil de la terrible sorcière se tenait immobile au milieu de l'église.

— Je n'aurai pas peur, je n'aurai pas peur, — répéta-t-il.

Et après s'être entouré de son cercle protecteur, il récita à la hâte les exorcismes. Il se faisait un silence horrible; la flamme des cierges tremblotait, et remplissait toute l'église d'une lumière jaune. Le philosophe tourna une page, puis une autre, et remarqua soudain qu'il lisait toute autre chose que ce qu'il y avait dans le livre. Faisant un signe de croix, il se mit à chanter ses prières. Cela le rassura un peu; la lecture se fit plus rapidement, et les feuillets se suivaient l'un après l'autre, quand tout à coup, au milieu du silence, le couvercle en fer du cercueil éclata avec grand bruit, et la morte se leva, encore plus épouvanta-

ble que la première fois. Ses dents claquèrent avec force, des convulsions agitèrent ses lèvres, et les évocations qu'elle prononçait en termes inconnus étaient entrecoupées de cris brefs et stridents. Un tourbillon s'éleva dans l'église; les saintes images, les vitres brisées des fenêtres se précipitèrent du haut en bas; la porte fut arrachée de ses gonds, et une foule innombrable de monstres se ruèrent dans le saint lieu. Bientôt un bruit confus d'ailes et de corps s'entre-choquant remplit toute l'église. Cette foule courait, rampait, volait, en cherchant partout le philosophe.

Les dernières fumées de l'ivresse s'évaporèrent du cerveau de Thomas Brutus. Il faisait coup sur coup des signes de croix, et balbutiait ses prières; mais en même temps il entendait comme toute cette troupe de monstres s'agitaient autour de lui, en l'effleurant du bout de leurs ailes, de leurs griffes, et de leurs horribles queues. Thomas n'avait pas le courage de les regarder avec attention; il ne distinguait qu'un monstre énorme qui remplissait presque dans toute sa largeur la muraille en face de lui. Il était couvert de longs cheveux ébouriffés, au travers desquels regardaient deux grands yeux fixes, en soulevant un peu leurs paupières. Au-dessus de lui, se tenait en l'air quelque chose qui ressemblait à une énorme vessie, garnie d'un million de pinces d'écrevisses et de

queues de scorpions, auxquelles pendaient des lambeaux de terre noirâtre. Tous regardaient Thomas, tous le cherchaient, mais ne pouvaient le voir ni le toucher, entouré qu'il était de son cercle magique.

— Qu'on amène le roi des Gnomes, s'écria la morte, qu'on l'amène. —

Et sur-le-champ il se fit dans l'église le plus profond silence. Bientôt un hurlement retentit dans le lointain, puis des pas lourds frappèrent les dalles de l'église. Jetant un regard en dessous, le philosophe s'aperçut qu'on amenait une espèce d'homme, de petite taille, trapu et à jambes torses. Il était tout couvert et tout souillé de terre; ses pieds et ses mains ressemblaient à des racines noueuses; il ne marchait qu'avec peine, en trébuchant à chaque pas. Les longs cils de ses paupières fermées s'abaissaient jusqu'à terre. Thomas remarqua avec terreur que son visage était de fer. On le conduisit, en le soutenant sous les bras, précisément devant la place où se trouvait le philosophe.

— Levez-moi mes paupières, je ne vois pas, — dit le roi des Gnomes d'une voix souterraine.

Et toute la troupe s'empressa pour les lui soulever.

— Ne regarde pas, — disait au philosophe une voix intérieure.

Il n'eut pas la force de se retenir, et regarda.

— Le voilà! — s'écria le roi des Gnomes en le désignant du doigt.

Et toute la foule immonde se précipita aussitôt sur le philosophe. Éperdu, terrifié, il tomba de son haut et mourut sur le coup. Alors retentit le chant du coq. C'était déjà le second cri; les Gnomes n'avaient pas fait attention au premier. Dans leur épouvante, ils se précipitèrent confusément aux portes et aux fenêtres pour s'enfuir au plus vite. Mais il n'était plus temps; tous restèrent collés sur les fenêtres et les portes par où ils voulaient s'échapper.

Le prêtre qui vint le matin pour dire l'office des morts n'osa pas franchir le seuil de l'église, qui demeura à jamais ainsi, avec les monstres fixés à leur place; et désormais abandonnée, elle disparut sous les broussailles sauvages. Personne ne pourrait en retrouver le chemin.

Le bruit de toutes ces aventures arriva jusqu'à Kiew, et quand le théologien Haliava apprit de cette façon la fin du malheureux philosophe Thomas Brutus, il se mit à y réfléchir toute une heure durant. De grands changements étaient survenus dans son sort, pendant l'intervalle. La fortune lui

avait souri; on l'avait fait sonneur du plus haut clocher de la ville, et il ne se montrait plus maintenant qu'avec un nez meurtri, parce que l'escalier en bois de ce clocher était horriblement mal construit.

— As-tu entendu dire ce qui est arrivé à Thomas? dit en s'approchant de lui Tibère Gorobetz, qui était déjà devenu philosophe et portait moustaches.

— C'est Dieu qui l'a voulu, dit le sonneur; allons au cabaret et buvons à sa mémoire.

Le jeune philosophe, qui commençait à user de ses priviléges avec toute la ferveur d'un enthousiaste, de manière que son caftan, son pantalon, et jusqu'à son bonnet, sentaient l'eau-de-vie et le tabac, s'empressa d'accepter la proposition d'Haliava.

— Quel excellent homme était Thomas! dit le sonneur, quand le cabaretier boiteux posa le troisième broc devant lui; quel fameux homme! et le voilà qui a péri pour rien!

— Et moi, je sais pourquoi; c'est parce qu'il a eu peur. S'il n'avait pas eu peur, la sorcière n'aurait pu lui faire aucun mal. Il faut seulement, dans ces cas-là, après avoir fait le signe de la croix, tâcher de lui cracher sur le bout de la queue. Je sais cela; car toutes nos marchandes ici, à Kiew, sont des sorcières.

Le sonneur fit un signe de tête affirmatif. Mais comme il s'aperçut en même temps que sa langue ne remuait plus dans sa bouche, il se leva de table avec précaution, et s'en alla, en chancelant un peu, se cacher dans les plus épaisses broussailles. Cependant il n'oublia pas, suivant sa constante habitude, de voler une vieille semelle de botte qui traînait sur un des bancs du cabaret.

FIN.

TABLE.

Préface.......................................Page I

Les Mémoires d'un Fou.......................... 1

Un Ménage d'autrefois.......................... 43

Le Roi des Gnomes.............................. 87

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet),
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



LES ENFANTS

DE

J.-J. ROUSSEAU

PARIS. — Imprimerie SERRIERE et Ce, rue Montmartre, 123.

LES ENFANTS

DE

J.-J. ROUSSEAU

PAR

CLAUDE GENOUX



PARIS

SERRIERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE MONTMARTRE, 123

1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MONSIEUR EMILE DE GIRARDIN

CHER MAÎTRE,

En vous faisant hommage de cette œuvre nouvelle, je n'ai pas la prétention d'élever ma reconnaissance à la hauteur de votre bienveillance.

Personnellement je vous dois beaucoup; mais abstraction faite de mes sentiments de gratitude à votre égard, j'ai dû, en publiant ce livre, ne point oublier l'homme de bien qui fut votre aïeul. Oui, en même temps qu'il était le dernier des philosophes du siècle passé, RENÉ DE GIRARDIN fut aussi le dernier ami qui donna l'hospitalité à Jean-Jacques.

A ces deux titres, si différents, agréez cette dédicace, cher maître, et daignez l'accueillir comme une simple preuve de ma vive affection pour vous.

Ainsi que noblesse, roture oblige.

Votre tout dévoué,

Claude GENOUX.

BIOGRAPHIE

DE

CLAUDE GENOUX

EXTRAITE DE LA *Biographie générale*
PUBLIÉE PAR MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES.

GENOUX (Claude), littérateur et voyageur savoyard, né à Saint-Sigismond (Haute-Savoie), le 19 mars 1811. Parti de son village à l'âge de huit ans, en ramonant les cheminées, il apprit à lire dans un hospice, et, plus tard, se fit colporteur afin de voyager pour s'instruire. De retour d'une tournée dans le Levant, course qu'il venait de faire en qualité de mousse à bord d'un navire sarde, M. Claude Genoux vint à Paris essayer de vingt petits métiers. Successivement décrotteur, marchand de contremarques, manœuvre

et cuisinier, valet de grandes et de petites maisons, dans ces diverses conditions, il employait ses moindres loisirs à l'étude. A Marseille, où nous le retrouvons à l'âge de vingt ans, servant les maçons et composant des complaintes, l'idée lui vint de se faire négociant. Riche de quinze cents francs amassés péniblement, Claude s'associa avec deux marchands piémontais et partit pour Rio-de-Janeiro, emportant une pacotille de quincaillerie et de sangsues. Ayant bien vendu ces marchandises et s'étant rembarqué au Brésil pour aller dans les mers du Sud, notre voyageur fit naufrage à l'île Juan-Fernandez, et plus pauvre que jamais il atteignit le Pérou. A Lima, Claude Genoux se fit soldat; puis, ce métier ne lui convenant pas, il s'engagea successivement à bord de deux navires baleiniers, américain et français, qui, l'un après l'autre, lui firent faire le tour du monde. Revenu à Paris aussi léger d'argent que la première fois, M. Claude Genoux

prit un emploi de margeur à l'imprimerie Paul Dupont. En 1850, il alla à Chambéry rédiger le *Patriote savoisien*. Il dut à cette collaboration l'arrêt d'expulsion qui le frappa après le coup d'État du 2 décembre 1851. De retour à Paris après trois ans d'exil, il obtint de M. Serriere, sur la recommandation de M. de Girardin, une place de sous-prote dans les ateliers de *la Presse*.

On a de Claude Genoux : *Mémoires d'un Enfant de la Savoie,* précédés d'une lettre-préface par Béranger; Paris, 1844, in-12; 1847, in-18; 1851, in-4°. — *Les Chants de l'atelier;* Paris, 1850, in-32; « c'est, dit l'auteur, mon livre de prédilection. » On y remarque surtout *Nina l'ouvrière, Rêve de bonheur, Plus heureux qu'un roi, Conseils à Cœlina,* et quelques chansons satyriques. — *Histoire de Savoie;* Annecy, 1852, in-12 et Paris, 1855, in-4°. Cette *histoire* est puisée aux sources les plus authentiques et donne une multitude de faits nouveaux; son plan

en est clair et bien conçu. — *Le Bâillon d'ébène*, roman publié dans *la Presse*, décembre 1856 et janvier 1857. — *Les Enfants de J.-J. Rousseau* (roman historique, sous presse). — Des articles, des poésies, dans de nombreux écrits périodiques.

ALFRED DE LACAZE.



I

Presque au centre du vieux Paris, dans le populeux quartier des halles, c'est-à-dire à l'une des extrémités de la vieille rue Traînée, rue longeant toute la partie sud de l'église Saint-Eustache, et qui n'existe plus aujourd'hui, Mlle Gouin, sage-femme, avait élu domicile au troisième étage d'une maison d'assez chétive apparence. Ce logis, qu'un espace de quelques mètres seulement séparait de l'abside de l'église, formait l'un des angles de ce carrefour étroit que de nos jours encore on nomme la Pointe-Saint-Eustache.

La scène par laquelle nous devons forcément commencer notre travail se passait vers les derniers mois de l'année 1761.

Une pluie torrentielle, chassée par un grand vent d'équinoxe, fouettait à coups redoublés le

vitrage plombé des croisées de la demoiselle Gouin.

Dans la chambre la plus reculée des quatre pièces composant l'appartement de ladite demoiselle, trois femmes devisaient avec beaucoup d'animation de l'incident qui fait le sujet de ce livre. La plus jeune de ces femmes, Thérèse Levasseur, qui venait d'être délivrée de son cinquième enfant, causait sans le plus léger symptôme de fièvre; elle était plutôt assise que couchée dans un grand lit à baldaquin. Cette femme, dont l'âge atteignait la quarantaine, était d'une constitution solide; son tempérament, mêlé de sang, de lymphe et de bile, dénotait de prime-abord une organisation infiniment plus musculaire que nerveuse. En elle, rien ne trahissait la moindre souffrance physique ou morale.

— Pauvre petite! que vas-tu devenir? disait-elle en contemplant avec amour la frêle créature qu'elle venait de mettre au monde, et qu'à son chevet la sage-femme emmaillottait pour la première fois.

Étendue dans un grand fauteuil, attisant le feu de la cheminée et ayant les pieds sur les chenets, la mère de l'accouchée répondit :

— Ce qu'elle va devenir?... Tu le sais bien. Elle subira le sort de tes quatre premiers... Je voudrais *tout de même* savoir ce qu'ils sont de-

venus, tes autres... Que font-ils? Comme ils doivent être gentils... s'ils vivent!...

— Avec tout ça, interrompit la matrone, voilà qu'il est bientôt huit heures, et le père ne vient pas. C'est, ma foi, bien la peine de fréquenter les princes, de faire parler de soi dans le monde entier, pour mettre ses enfants à l'hôpital! Quant à moi, je ne croirai jamais que...

Le bruit d'un carrosse qui roulait dans la rue, et qui bientôt s'arrêtait à la porte, coupa court aux médisantes suppositions de la vieille demoiselle.

— Ah! j'en étais sûre, moi, qu'il viendrait, mon Jean-Jacques, s'écria l'accouchée; oui-dà! s'il met ses enfants à l'hôpital, celui-là, c'est qu'il sait pourquoi : il me l'a dit plus de dix fois.

— Eh bien! pourquoi? demanda sa mère.

— Est-ce que je le sais? je ne comprends seulement pas la moitié de ce qu'il me dit.

— Alors, ne dis pas que tu sais. Tu sais mettre au monde les enfants qu'il te fait, puis, voilà tout.

Ici, un violent coup de sonnette retentit dans l'appartement, et, presque aussitôt, Jean-Jacques Rousseau, entrant tout essoufflé, se précipita plutôt qu'il ne courut vers le lit où Thérèse lui tendait les bras.

Après un moment consacré à d'étroits embras-

sements, à de silencieuses effusions, le philosophe, s'arrachant du sein de Thérèse, dit en se jetant sur une chaise :

— Allons, prends patience ; tout va bien. J'espère que nous te reverrons à Mont-Louis la semaine prochaine. Nous irons au Petit-Château ; mais tu n'y retrouveras plus ni le duc ni la duchesse, ils sont revenus aujourd'hui même. Ce cher duc ! il a eu la complaisance de me prêter son carrosse... ; je ne dois point en mésuser en faisant trop attendre ses gens ; ces pauvres diables ! ils sont trempés jusqu'aux os. Quel temps ! quel temps ! reprit-il en se levant et marchant à grands pas dans la chambre.

En 1761, Jean-Jacques Rousseau frisait la cinquantaine. Il était, à l'époque où nous en sommes, l'écrivain dont on parlait le plus à Paris. Les œuvres musicales de cet homme, sa singulière misanthropie, ainsi que l'immense succès de son livre, *la Nouvelle Héloïse*, mais plus encore ses platoniques amours avec Mme d'Houdetot, toutes ces causes réunies en avaient fait une personnalité que tous les gens du monde, tous les riches désœuvrés recherchaient avec une avide curiosité. Vêtu d'un juste-au-corps de drap noir et d'une culotte de soie, chaussé de souliers à boucles d'argent et coiffé du tricorne traditionnel, Rousseau portait, avec l'épée au côté, le tout avec

aisance. Toutefois, comme les grands qui le choyaient, il n'avait point un soin excessif de sa personne, car son jabot, ses manchettes et ses bas blancs étaient loin d'être d'une blancheur et d'une propreté irréprochables. Du reste, c'était là le moindre de ses soucis. De taille moyenne, et déjà ridé par des chagrins plus imaginaires que réels, cet illustre écrivain, qui n'avait plus que quelques mauvaises dents, n'eût pas prévenu en sa faveur sans la régularité d'un angle facial parfait, la finesse expressive de ses regards et de ses sourires. Cependant, comme il l'a dit lui-même, nous le répétons, il avait la jambe bien faite, et jamais Jean-Jacques n'a pensé que sa personne physique fût par trop désavantageusement partagée.

Or, voyant ce *papa* quelque peu étrange, pour ne pas dire plus, se disposer à sortir sans vouloir donner d'autres explications dans un cas aussi grave, Mlle Gouin, ayant toujours l'enfant dans ses bras, dit en se plaçant résolument devant la porte :

— Vous vous en allez déjà, monsieur Rousseau! vous repartez comme vous êtes venu; cela, sans même accorder une simple caresse à ce cher petit ange! Ah! ah! c'est bien joli de votre part, bien digne de vos grands airs.

A cette apostrophe lancée à brûle-pourpoint,

notre philosophe, qui se promenait à grands pas, s'arrêta tout court ; puis il courut à l'enfant, dont il prit la tête dans ses mains. Après l'avoir longtemps considérée dans une attitude moitié sentimentale et moitié hébétée, il posa un silencieux baiser sur chacune des joues de la petite fille. Bientôt, réprimant deux larmes furtives en faisant une grimace, il tourna irrévérencieusement sur ses talons ; puis alla s'asseoir sans prononcer une seule syllabe.

— Ainsi, reprit la sage-femme restée debout devant la porte et berçant l'enfant dans ses bras, ainsi, monsieur Rousseau, pour celui-ci, vous ne faites rien de moins, rien de plus que pour le dernier?... Vous n'écrivez pas même un simple chiffre pour le reconnaître au besoin. Votre servante doit tout simplement, comme par le passé, aller jeter cette créature de votre fait dans le tour des enfants abandonnés, et il n'en sera plus question. Elle vivra ou mourra sans que vous vous occupiez plus d'elle que si elle n'avait jamais vécu ; enfin, comme il plaira à Dieu, n'est-ce pas, monsieur Rousseau?...

— Oui, chère demoiselle, se hâta de répondre l'homme de lettres, oui, comme il plaira au Créateur. Certes, vous pouvez m'en croire, moins qu'un autre, je n'ai l'idée de contrecarrer les volontés de Dieu ; ce qu'il fait est bien fait ; je dirai

plus, tous les maux qui affligent l'humanité ne lui viennent que d'elle-même. Or, s'il est vrai que Dieu m'ait donné la pensée d'abandonner mes enfants, c'est que, probablement, il ne veut pas que ces chères âmes soient liées en rien à ma destinée, à ma vie, à moi, Rousseau, vie qui n'a été, n'est encore et ne sera jamais qu'un long tissu de misères.

— Bah ! bah ! c'est par pure avarice, c'est pour ne pas nourrir vos enfants que vous les mettez à l'hôpital ; voilà tout ce que c'est, grommela entre ses dents la mère Levasseur en continuant de tisonner le feu.

— Par avarice, madame !... Oh ! est-il avare celui qui, travaillant depuis vingt-cinq ans, n'a pas un morceau de pain assuré, un toit qui lui appartienne pour abriter sa tête et mourir tranquille ? J'en appelle à vous-même, madame Levasseur, est-il avare celui qui, depuis quinze ans, a nourri sans rien faire, non-seulement vous, mais votre mari, votre fille, ma femme et tous vos autres enfants ?... Dites encore que je suis un avare, et du moins vous ne mentirez pas, car je supprimerai votre pension du coup. Vous pourrez alors aller voir si Grimm et Diderot, qui vous inspirent ces belles idées, vous compteront trois cents livres par an pour avoir le plaisir de faire médire d'eux et de leurs bienfaits.

—Quoi! quoi! alors, si vous n'êtes pas un avare, vous êtes un fou, parce qu'un galant homme ne met pas ainsi tous ses enfants à l'hôpital.

— Fou, soit, si vous le voulez; mais, je vous le répète pour la dernière fois, jamais mes enfants ne sauront quel homme a été leur père. Oui, quoi que vous fassiez, quelle que soit la pensée de Mme la maréchale, je ne le veux pas, entendez-vous, je ne le veux pas; j'ai mes raisons pour cela, et ces raisons, si je ne vous les jette point à la face, c'est par simple pitié pour vous et les vôtres. Êtes-vous en état de me comprendre?...

—Ces pauvres enfants! reprit-il après une pause, ne seraient-ils pas bien partagés s'ils se nommaient, les uns Pierre ou Joseph, les autres Marthe ou Jeanne Rousseau!... Vraiment! il me semble les voir en jaquettes ou en cotillons, crottés jusqu'à l'échine et marchant, marchant toujours dans ce cloaque qu'on nomme Paris; allant par ci, courant par là, sans rencontrer ni feu ni lieu, et traînant, au lieu de le porter, ce malheureux nom de Rousseau! Par la mémoire de ma mère morte en me mettant au monde, non, mille fois non, je ne reconnaîtrai point mes enfants. D'ailleurs, comme dit le proverbe : « Le bon chien se fait de lui-même. » Ne comptant point sur leur prochain, mes enfants compteront du moins sur eux. Sans nom, ils tiendront à hon-

neur de s'en faire un. S'ils pensent jamais à leurs père et mère, eh bien! chacun d'eux se dira : « Hélas! les bons auteurs de mes jours vivent dans la misère, » ou « Dieu les a rappelés à lui. » Et dans leur noble simplicité, ils prieront ce Dieu pour moi et pour Thérèse. Oui, consolés, grandis par leur propre estime, les cinq enfants de J.-J. Rousseau ne verront que des frères dans leurs semblables en souffrances. Ils seront plus près de la nature que je ne l'ai jamais été; ils accompliront leurs devoirs sociaux; ils travailleront honnêtement, et, fiers de leur dignité, ils seront plus que d'autres utiles à la société, par cette raison seule qu'ils n'auront jamais compté sur elle. Non; non, je ne veux point que mes fils aient jamais à rougir de leur père; car, après tout, vous ne l'ignorez point, mesdames, je ne suis, et cela par le fait de la fatalité, je ne suis, moi J.-J. Rousseau, qu'un malheureux rêveur, qu'un indigne parasite, ou bien encore, si vous ne me comprenez pas assez, qu'un pique-assiette de la pire espèce; ou plutôt, pour mieux me faire comprendre de vous, qu'un véritable mendiant, oui, mesdames, mais un mendiant du grand monde.

Lorsque ce beau discours, débité avec un ton plein d'assurance et tout d'une haleine, fut enfin terminé, les trois femmes virent ce père passable-

ment excentrique, se lever précipitamment, courir, poser dix louis sur la cheminée et sortir sans autre explication, et même sans saluer personne.

— Vous voyez bien qu'il sait pourquoi il met ses enfants à l'hôpital, s'écria Thérèse dès que son futur époux fut sorti.

Encore sous le poids de l'argumentation du philosophe, ou, plus encore peut-être sous celle des dix louis d'or, la sage-femme et la mère Levasseur ne répondirent chacune qu'en hochant la tête en signe d'incrédulité.

Au point de vue de la morale la plus simple, ces raisons de Rousseau n'étaient que spécieuses; il n'en pensait même pas un mot. Toujours éloquent lorsqu'il s'agissait de défendre les intérêts de son orgueil, cet homme paradoxal, qui ne pouvait se résigner à croire qu'il eût failli une fois en sa vie, eût été capable d'écrire un livre magnifique sur la *nécessité pour tout bon citoyen de mettre ses enfants à l'hôpital*. Ne pas reconnaître une erreur évidente, c'est s'en déclarer le champion. Ainsi fit Rousseau. Ayant commis une première faute, il préféra faire de cette faute, afin de ne pas se l'avouer, un crime de lèse-société en la perpétuant. Cependant la logique et la conscience de cet homme de bien étaient trop pures, trop mathématiques, pour qu'elles ne

triomphassent point parfois de ses sophismes. Alors notre moraliste succombait à des défaillances qui l'irritaient au lieu de le guérir. Néanmoins, son imagination toute-puissante reprenant le dessus, il put se faire durant trente ans une conviction personnelle de stoïcisme. Cette conviction dura jusqu'au moment où, près de mourir, il écrivit enfin, éclairé par la vérité, la page suivante de ses *Confessions :*

« Cette table (une table d'hôte) assez nombreuse
» était très gaie sans être brillante, et l'on y po-
» lissonnait sans grossièreté. Le vieux comman-
» deur avec tous ses contes gras, quant à la sub-
» stance, ne perdait jamais sa politesse de la
» vieille cour, et jamais un mot de gueule ne sor-
» tait de sa bouche qu'il ne fût si plaisant, que
» des femmes l'auraient pardonné. Son ton ser-
» vait de règle à toute la table ; tous ces jeunes
» gens contaient leurs aventures galantes avec
» autant de licence que de grâce, et les contes de
» filles manquaient d'autant moins, que le ma-
» gasin était à la porte, car l'allée qui menait
» chez Mme La Selle était la même où était la
» boutique de la Duchapt, célèbre marchande de
» modes, qui avait alors de très jolies filles, avec
» lesquelles tous nos messieurs allaient causer
» avant ou après dîner. Je m'y serais amusé
» comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il

» ne fallait qu'entrer comme eux ; je n'osai ja-
» mais. Quant à Mme La Selle, je continuai d'y
» aller manger assez souvent après le départ
» d'Altuna. J'y apprenais des foules d'anecdo-
» dotes très amusantes, et j'y pris aussi peu à
» peu, non, grâce au ciel, jamais les mœurs, mais
» les maximes que j'y vis établies ; d'honnêtes
» personnes mises à mal, des maris trompés, des
» femmes séduites, des accouchements clandes-
» tins étaient là des textes ordinaires, et celui
» qui peuplait le mieux les Enfants-Trouvés était
» toujours le plus applaudi. Cela me gagna ; je
» formai ma façon de penser sur celle que je
» voyais en règne chez des gens très aimables, et
» je me dis : puisque c'est l'usage du pays, quand
» on y vit on peut le suivre ; voilà l'expédient
» que je cherchais. Je m'y déterminai gaillar-
» dement, sans le moindre scrupule ; et le seul
» que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse, à qui
» j'eus toutes les peines du monde à faire adopter
» cet unique moyen de sauver son honneur. Sa
» mère, qui de plus craignait ce nouvel embarras
» de marmailles, étant venue à mon secours, elle
» se laissa vaincre. On choisit une sage-femme
» prudente et sûre appelée Mlle Gouin, pour lui
» confier ce dépôt, et, quand le temps fut venu,
» Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin,
» à la pointe Saint-Eustache. J'allais l'y voir

» plusieurs fois, et je lui portais un chiffre que
» j'avais fait à double sur deux cartes, dont une
» fut mise dans les langes de l'enfant, et il fut
» déposé par la sage-femme au bureau des Enfants-
» Trouvés, dans la forme ordinaire. L'année sui-
» vante, même inconvénient et même expédient,
» au chiffre près, qui fut négligé. Pas plus de ré-
» flexion de ma part, pas plus d'approbation de
» celle de la mère; elle obéit en gémissant. On
» verra successivement toutes les vicissitudes que
» cette fatale conduite a produites dans ma façon
» de penser, ainsi que dans ma destinée. »

Cette longue citation était de rigueur ; elle devait forcément être placée ici. Cependant, dorénavant, nous nous abstiendrons de citer des documents de cette longueur. Dans le cours de cette histoire, ce ne sera plus de J.-J. Rousseau qu'il sera question, mais de ses cinq enfants trouvés et perdus dans le tourbillon de cette société si tourmentée du XVIIIe siècle.

Revenue de l'étonnement où l'avait laissée la péroraison du père, Mlle Gouin reprit l'enfant qu'elle avait déposée sur le lit, et dit après avoir ordonné à sa servante d'aller chercher un fiacre :

— Cet homme parle tout de même comme un livre. Avez-vous entendu ?

— Pardienne ! reprit la mère Levasseur, c'est son état d'en faire, des livres.

— Allons, allons! Gotton va revenir avec le fiacre, dépêchons-nous... Eh! la mère Levasseur, laissez donc ces louis là, s'il vous plaît?...

— Oh! v'là-ti pas? est-ce qu'on ne peut seulement pas y toucher à présent?

— Tiens! certainement, c'est pas à vous...

Et l'accoucheuse s'élança vers la cheminée, prit les louis, les compta et s'écria avec un accent de fureur mal concentrée :

— Mère Levasseur!!

— Bah! est-ce que je suis une voleuse à présent?

— Je ne dis pas ça, mais M. Rousseau ne m'aurait pas donné neuf louis; il m'en aurait donné dix, ou douze encore... Il n'y en a bien que neuf...

— Pardi! qu'est-ce que ça me fait?... Fouillez-moi, si vous croyez que je vous ai volée. Des louis... M. Rousseau y fait bien attention à ce qu'il en donne... Quand il n'en a plus, il n'a qu'à en demander aux princes.

— Enfin! neuf louis, c'est tout de même bien drôle ce compte-là. Oh! vous savez bien, mère Levasseur, que je n'en mourrai pas, mais...

Un vagissement perçant et prolongé fit taire les commères et les rappela à elles-mêmes.

— Donnez-moi la petite, dit Thérèse d'une voix dolente, donnez-la-moi que je l'embrasse

encore une fois. Mon Dieu! mon Dieu! je serais si heureuse de la garder. Oh! qu'elle est gentille! qu'elle est gentille! petit chiffon, va! Je ne sais pas tout de même pourquoi on est malheureux comme ça?...

— A la grâce de Dieu! dit la mère Levasseur; finissons-en.

Alors, par un accord tacite, et comme si elles n'eussent jamais fait autre chose que cela, ces trois femmes procédèrent machinalement à l'opération qu'elles nommaient *la marque*.

Ayant tiré une lancette de sa trousse, la sage-femme, qu'éclairait la mère de l'accouchée tenant une chandelle, la sage-femme, disons-nous, pratiqua sous la nuque de l'enfant une large incision en forme de croix. Cette entaille, assez profonde et très large, ne fut point opérée, comme on peut le penser, sans faire jeter de nouveaux cris à la pauvre petite.

—Tant pis! M. Rousseau dira ce qu'il voudra, moi je ne veux plus faire d'enfants; tout ça me fait trop de mal! s'écria Thérèse.

— Bah! bah! nous verrons bien; les femmes disent toujours comme ça, puis... Ah! cette fois Mmes d'Épinay et Dupin seront satisfaites. La plaie est fort apparente et très cicatrisable, reprenait Mlle Gouin.

— Mesdames, le fiacre est en bas; mais je

vous avertis qu'il pleut à verse, dit la servante en entrant.

Quoique peu nerveuse et déjà habituée à voir ainsi disparaître ses enfants aussitôt qu'ils étaient nés, Thérèse ne s'en lamenta pas moins quand le moment de la séparation fut venu.

— Ma fille ! ma fille ! que je l'embrasse encore, ne cessait de répéter la malheureuse mère.

— Diantre ! puisqu'elle est marquée votre fille, c'est pour la reconnaître, peut-être bien, répliqua Mlle Gouin en passant son caraco.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que la sage-femme, accompagnée de la mère Levasseur, et portant l'enfant dans ses bras, disait au cocher en montant en fiacre :

— Je vous prends à l'heure. Voici un petit écu d'arrhes. Vous nous conduirez d'abord rue Coq-Héron, hôtel Dupin ; ensuite, vous irez grand train place du Parvis-Notre-Dame, et vous arrêterez à vingt pas de l'hospice des Enfants-Trouvés.

Le fiacre partit.

Tels furent, sans plus de commentaires, les premiers pas dans la vie du dernier enfant de Jean-Jacques Rousseau.

II

Le 5 juillet 1778, une nombreuse société rassemblée sur la terrasse du château de la Chevrette, près de Montmorency, écoutait, assise et recueillie, madame la châtelaine, comtesse d'Epinay, lisant quelques chapitres de son livre : *les Conversations d'Emilie.*

De cette terrasse élevée, qu'ombrageaient le chèvrefeuille et d'autres plantes grimpantes, la vue planait sur une assez belle perspective. D'abord, c'étaient Deuil et Groslay apparaissant sur le premier plan ; ensuite venaient, moins rapprochés, Montmagny et Saint-Denis, avec la flèche élancée de sa basilique ; puis, au lointain, dans une forme indécise, le regard entrevoyait les faubourgs du nord de Paris, dessinant leurs

ombreuses silhouettes dans la fumée qui s'exhalait de la grande ville.

Cette société, nous pourrions dire ce cercle de Mme d'Epinay, où les hommes dominaient par le nombre, était composée de presque tout ce qui restait à cette époque d'encyclopédistes et de philosophes de la coterie du baron d'Holbach. Le plus jeune de ces vénérables penseurs comptait au moins cinquante ans.

La lecture terminée, le patriarche des encyclopédistes, Diderot, laissant ses mains appuyées sur le pommeau de sa canne, dit, en faisant un signe de tête affirmatif.

— C'est le cas, en ce moment ou jamais, de citer un adage populaire : *nous n'avons rien perdu pour attendre.* Madame, ce mode de conversation est on ne peut plus délicatement écrit. C'est, à cet égard, et mon sentiment et ma conviction.

— C'est aussi mon avis. Avouez, messieurs, qu'une femme seule pouvait être l'interprète de sentiments aussi délicats, aussi exquis, répliqua Mme d'Houdetot, d'un ton naturel et simple.

— Le style en est d'une grande pureté, je ne puis le nier, mais il y a des longueurs, murmura le vieux favori de la comtesse, M. Grimm, l'Alle-l'allemand.

— Je n'accepte point cette critique. Les con-

versations écrites n'étant que le développement de pensées purement morales, l'auteur ne pouvait donner à des pensées la vivacité, la précipitation d'une mise en scène, qui n'ont de mérite que dans la comédie.

— Telle est ma façon de penser. Je veux être vrai avant que d'être galant.

— J'approuve le jugement de Grimm, repartit Mme d'Epinay. Toutefois, permettez-moi de.....

— Permettez-moi de vous présenter mes hommages, mesdames et messieurs, j'ai bien l'honneur, dit en s'inclinant un nouveau venu, le marquis de Saint-Lambert.

— Ah! c'est vous, marquis! vous êtes bien aimable de m'avoir tenu parole. Mme d'Houdetot désespérait déjà de vous voir ce soir. Eh bien! quoi de nouveau?

— On parle sérieusement de reculer les barrières de Paris; mais ce n'est qu'un projet. Ce qui est plus certain, c'est la mort de ce pauvre Rousseau, l'*Ours*, comme vous l'appeliez, madame la comtesse.

— Est-ce possible? que nous dites-vous là?

— La vérité. Le procès-verbal parle d'une *apoplexie séreuse*, mais la généralité des gens qui l'approchaient parle d'un suicide : on ne sait au juste.

Après deux minutes de silence, temps pendant

lequel les assistants eurent le loisir de faire leurs réflexions sur l'instabilité des choses humaines, Diderot prit la parole.

— De qui tenez-vous la nouvelle, mon cher Saint-Lambert?

— De Thérèse elle-même. Elle arrivait d'Ermenonville; je viens de la voir chez Mme de Boufflers..... Ah! j'oubliais.....

— Ainsi frappe la grande loi d'égalité! Il faut philosophiquement en prendre son parti. Dans quelques années, messieurs et mesdames, nous serons tous allés rejoindre notre ami Jean-Jacques.

— Eh! qu'importe la mort du corps, si nous possédons une conviction parfaite de l'immortalité de l'âme, répartit, en se tournant vers d'Alembert, qui n'avait encore rien dit, le bon curé de Deuil.

— O philosophes! vous voilà sur votre terrain de prédilection, c'est bien; mais seriez-vous assez complaisants pour me laisser finir ma phrase? demanda Saint-Lambert en riant.

— Quelle phrase? Qu'est-ce qui vous empêche? dites.

— Vous savez tous, je crois, qu'à la sollicitation de Mme la maréchale de Luxembourg, qui désirait retirer des Enfants-Trouvés le fils aîné de Rousseau, celui-ci lui remit le double du chiffre

dont l'autre partie avait été déposée dans les langes de l'enfant. Ce chiffre, après plusieurs visites infructueuses qu'elle rendit aux directeurs des hospices, Mme de Luxembourg le remit à La Roche, son valet de chambre, afin de poursuivre les recherches. On r'ouvrit donc les registres de l'assistance publique; mais La Roche, ne trouvant rien, rendit le chiffre à Mme Levasseur mère, qui le remit à sa fille, et finalement, de fil en aiguille, comme on dit, nous tenons un monsieur Rousseau. C'est une très vieille religieuse qui, en changeant d'hospice, l'a fait découvrir. Vraiment l'amour maternel pouvait seul guider Thérèse dans un tel dédale; ne le pensez-vous pas?

—Oh! quelle étonnante histoire! s'écria madame d'Houdetot; mais enfin, où a-t-on retrouvé cet enfant?

— A la manufacture de porcelaine de Sèvres, dont Pierre Garrot est l'un des premiers artistes peintres.

— Eh! marquis, ce garçon, l'avez-vous vu? le connaissez-vous?

— Si je le connais! sans doute; je l'ai rencontré chez Mme de Boufflers avec Thérèse, sa mère; c'est un charmant garçon, sur mon honneur!

— Vous me l'amènerez, je veux le connaître,

le pousser, dit avec une pétulance toute juvénile la vieille Mme d'Epinay.

— Parbleu! il est ici, il est même la cause que je suis un peu en retard.

— Ici? où donc ici?

— A l'Ermitage. Tout à l'heure vous faisiez céans vos réflexions philosophiques ; lui, il faisait les siennes au fond du parc, dans la masure qu'habita son père.

—Mais pourquoi n'est-il pas monté avec vous? quelle idée?...

— Voici. En causant avec lui, chez Mme de Boufflers, je ne tardai point de m'apercevoir que ce garçon ne manquait ni d'instruction ni d'intelligence. Laissant donc de côté l'étiquette et l'usage du monde, j'offris à notre jeune homme de m'accompagner jusqu'ici, de monter en carrosse avec moi. Pour le décider à quitter Thérèse, je fus en quelque sorte forcé de lui dire vos noms et d'affirmer que vous étiez tous les plus chauds, les plus anciens amis de Jean-Jacques; alors seulement il a bien voulu m'accompagner. Comme nous causâmes beaucoup chemin faisant, Pierre Garrot me plut. Or, je parlais, je crois, de mes relations avec son père, lorsque arrivant à l'encoignure du parc, je lui montrai le pavillon : Voilà l'ermitage qu'habita l'homme illustre auquel vous devez le jour, dis-je; aussitôt, mon

compagnon mit la tête à la portière et se tut; mais dès qu'il eut mis pied à terre, il voulut courir à l'Ermitage.

— Je comprends ce sentiment de curiosité. Il dénote un cœur bien né. Messieurs et mesdames, reprit la comtesse, allons faire un tour de parc; nous en avons tout le temps d'ici à souper. Je suis aussi curieuse de savoir ce que ce jeune homme fait à l'Ermitage, que je l'étais autrefois de savoir ce qu'y faisait son père... Un enfant trouvé ! ce sera le premier que j'aurai vu de ma vie.

— Tout beau ! madame ! Vertubleu ! se hâta de répliquer Diderot, quelle étincelle vous a frappée ? Si l'on ne vous voyait pas, on pourrait croire que vous venez de rajeunir de quarante ans; comme vous vous enflammez ! Il me semble, pourtant, qu'avant d'aller se jeter à la tête du premier venu, nous ne ferions point mal de réfléchir. D'abord, marquis, un mot. Dites-nous ce qui prouve que votre Garrot, comme vous le nommez, que votre protégé, enfin, soit bien effectivement le fils de notre immortel ami ?

— Bon ! à vous dire la vérité, je n'ai nullement pensé à cela.

— Ainsi, vous avouez que l'idée d'une enquête préalable ne vous est pas même venue à l'esprit ?

— En effet, je l'avoue.

— Eh bien! pour mon compte, je ne tiens nullement à faire connaissance avec votre monsieur Garrot, si vous n'avez aucune autre preuve à me donner de son identité.

— Des preuves! il vous les donnera lui-même.

— Quelles preuves me donnera-t-il?

— En faut-il d'autres que les chiffres en question, chiffres qui se rapportent exactement? Cette preuve, mon protégé la possède.

— Je serais curieux de confronter ces chiffres. Jean-Jacques les a écrits devant moi, il y a de cela vingt-neuf ou trente ans, je crois...

— Et moi, interrompit Mme d'Epinay, je *grille* de voir ce jeune homme, le fils de mon pauvre *ours;* il nous racontera son histoire à table. Allons à sa rencontre.

— Allons, répéta-t-on.

On se leva péniblement. Chacun des membres de cette académie caduque chercha son compagnon: par une vieille habitude, on s'accoupla deux par deux; et tous, bras dessus, bras dessous, descendirent les marches du perron, devisant de choses et d'autres, comme de vieux amoureux qu'ils étaient.

Cette caravane de vieillards, dont les langues se mouvaient beaucoup plus facilement que les jambes, atteignait à peine l'entrée du jardin, que

déjà elle se trouvait tout naturellement face à face avec un grand jeune homme aux cheveux châtains.

— Bon ! c'est lui ! dit Saint-Lambert. Et quittant le bras de Mme d'Houdetot, pour prendre la main de l'étranger, il reprit : Messieurs et mesdames je vous présente mon jeune ami, Pierre Garrot, le fils aîné de l'immortel J.-J. Rousseau.

La société tout entière s'inclina. Le jeune homme, lui, salua fort courtoisement, son chapeau à la main, mais sans trop plier l'échine cependant ; il n'avait pas encore contracté cette disgracieuse habitude du grand monde.

— Nous allions à votre rencontre, monsieur, dit en s'inclinant une seconde fois Mme d'Épinay ; nous osons espérer que vous daignerez accepter l'invitation à souper d'une vieille amie de votre père.

— J'accepte votre obligeante invitation, madame ; toutefois, je vous l'avoue, il ne fallait pas moins pour m'y décider que ce titre d'amie de mon père. Simple ouvrier dans une manufacture, je ne possède qu'une bien minime part du temps qui s'écoule ; et ma mère...

— Je vous comprends... mais, monsieur, je suppose que vous ne voudriez pas que de bons tuteurs reperdissent de suite un enfant à peine

retrouvé. Allons, donnez-moi le bras, je vais faire hâter le souper ; ce soir, mais ce soir seulement, je vous permettrai de vous en retourner avec Saint-Lambert.

Et, procédant par l'exemple, Mme la comtesse d'Épinay reprit le chemin du château.

Pierre Garrot était plus bel homme qu'il n'était beau garçon. Ses traits irréguliers, mais fins, s'harmoniaient parfaitement avec la mate blancheur de son teint. Ses cheveux sans poudre, sa mise, aussi riche qu'elle était simple, donnait à sa tournure dégagée une désinvolture pleine de grâce et de naturel.

Lorsque les hôtes du château entrèrent au salon, la châtelaine, quittant le bras de son cavalier pour aller donner quelques ordres, s'approcha de Diderot et lui dit à l'oreille :

— Il a infiniment d'esprit, prenez garde !

— Ah ! diable ! voyons ça.

Et, sans plus tarder, l'encyclopédiste reprit tout haut :

— Monsieur Garrot, Mme d'Épinay vient de m'affirmer que vous avez infiniment d'esprit, que j'aie à prendre garde. C'est, à mon avis, le plus bel éloge que la comtesse ait jamais fait d'un homme. Qu'en pensez-vous ?

— Pardon, monsieur ; veuillez d'abord, je vous prie, me dire à qui j'ai l'honneur de parler.

— A Diderot, le plus ancien ami de votre père.

— Ah! merci! je vous connais depuis plusieurs années, monsieur; je vous connais depuis la publication de votre article *peinture* dans l'*Encyclopédie*. Agréez mes remercîments bien sincères pour les notions précieuses que j'ai puisées dans cet article sur l'art que je professe.

—Bien! cette façon indirecte de donner raison à Mme d'Épinay est de très bon goût, jeune homme, de meilleur goût, je vous assure, que celui de votre nom. Qui diable a pu vous donner ce vilain nom de Garrot?

— J'étais trop jeune lorsqu'on m'a baptisé pour qu'il me soit possible aujourd'hui de me souvenir de cette particularité. Pourtant ce nom de Garrot, très peu euphonique, je l'avoue, me paraît, ne vous en déplaise, tout aussi harmonieux que celui de Diderot. Ne pensez-vous pas comme moi?

Voyant un sourire effleurer les lèvres de ses vieux accolytes et Grimm rire de tout son cœur, le philosophe reprit gaîment :

— Peste! vous avez, monsieur Pierre, les rieurs de votre côté. Mme d'Épinay avait décidément raison. La cloche sonne; allons souper.

On se mit donc à table.

Aux conversations près, disons-le d'abord, ce souper, dont nous ne pensons pas qu'il soit utile

de parler plus longtemps, ressemblait à tous les soupers d'apparat que faisait la noblesse de l'époque en question. Ce ne fut qu'au dessert, vers l'heure à laquelle les lampes furent allumées, que Mme d'Épinay, faisant semblant de se raviser, dit en se retournant vers son nouvel invité :

— Monsieur Garrot, croyez-vous qu'un prêtre quelconque ait plus d'autorité morale que j'en puis avoir?

— Expliquez-vous, madame, si vous désirez que je vous réponde sincèrement.

— Vous avez encore raison. Eh bien! en deux mots, je vous débaptise de votre nom, du nom de Garrot, de Garrot seulement. Pour moi, pour nous tous ici présents, vous vous appellerez Pierre Rousseau. Votre personne plus encore que vos chiffres nous a donné une certitude assez profonde de votre identité; je dis identité, pour me servir de l'expression de Diderot, qui nous écoute. Or, Jean-Jacques Rousseau ne m'ayant jamais rien refusé, j'attends la même complaisance de son fils, Pierre Rousseau.

—J'attends également, j'attends toujours pour vous répondre, madame.

— En ce cas, contez-nous votre histoire.

— Mon histoire! Pardieu! la voici, madame; elle est aussi simple que brève. Écoutez :

Les premiers jours dont je me souvienne s'é-

coulèrent dans un petit hameau dépendant de la commune de Busloup, pays situé non loin de la rivière du Loir, dans le Vendômois. Ma nourrice, jeune paysanne brune et de petite taille, à qui l'administration des Enfants-Trouvés m'avait confié, percevait 6 livres 10 sous par mois pour me servir de mère. Certes, cet argent, ma nourrice le gagnait bien; car la santé de son nourrisson fut telle, messieurs et mesdames, que vous pouvez en juger par vous-mêmes.

— Très bien! dirent tous les convives à la fois.

— Perdue comme un nid de moineau, dans ce coin de terre aimé du bon Dieu, la chaumière de mon père nourricier s'élevait isolée, humble et pourtant coquette, sur le sommet d'un plateau; on ne l'apercevait que lorsqu'on était devant, car de grands arbres fruitiers la dérobaient à tous les regards; un sentier étroit, bordé de sureaux et d'aubépines, y conduisait.

L'habitude aidant, dès que j'eus atteint l'âge de trois ans, je faisais partie de la famille; famille composée du père et de la mère, d'une fille, d'un garçon et de votre serviteur, l'enfant d'adoption. J'avais sept ans, quand l'héritier de la famille, mon frère de lait, mourut d'une fièvre maligne. Ce fut vers ce temps même où je souffrais du plus violent désespoir, causé par cette perte, que je

dus prendre la place de mon compagnon défunt, dans les travaux de la campagne.

Les peines que je me donnai durant quelques années eurent une bien douce récompense. Indépendamment de l'amour, des soins maternels de mes père et mère d'occasion, Suzanne, leur fille, ma sœur de lait.... Mais pardon, je ne sais plus ce que je dis.... C'est flétrir une fleur trop délicate que de l'exposer à la lumière. D'ailleurs, depuis plusieurs années, Suzanne est mariée, heureuse sans moi... Quels jours de bonheur que ceux où je donnais tout à Suzanne, où Suzanne me rendait tout!... Donner! ... je dois avoir le courage de vous le dire en face, messieurs et mesdames, oui, les pauvres comprennent mieux la charité que les riches. Le don du pauvre est immédiat; quand un malheureux fait un sacrifice, c'est la chair de ses os qu'il donne. Ce sacrifice, chez lui, procède du courage, de l'amour et de labeurs physiques si fatigants, que vous tous, nobles et bourgeois, ne pouvez comprendre cette sorte d'abnégation : le renoncement de soi, l'amour du prochain.

Les véritables vocations naissent presque toujours à notre insu ; elles naissent je dois l'ajouter, dans quelque position défavorable que l'homme ou la femme se trouve. A l'âge de douze ans, bien des fois déjà, j'avais esquissé sur la

poussière des chemins et du bout de mon bâton de pâtre, maintes formes d'animaux et bon nombre de grotesques figures humaines. Plus tard, je fus assez heureux pour pouvoir me procurer une ardoise et un clou.

A l'âge de quatorze ans, je remplaçais dans les champs mon père nourricier devenu impotent. C'était une rude tâche ! pourtant, je l'eusse remplie en conscience sans les deux sentiments qui absorbaient mon âme tout entière. L'un de ces sentiments, c'était l'amour de Suzanne; l'autre, un morceau de charbon taillé, sorte de crayon avec lequel je salissais tous les murs blanchis à la chaux.

Pendant la moisson de l'année 1763, je dormais un jour à l'ombre d'une meule de blé, après avoir chargé trois chariots de gerbes. Je rêvais de Suzanne, lorsqu'un monsieur que je ne connaissais point vint me réveiller en me montrant un écu de trois livres.

— Pierre, me dit-il, cet écu sera pour toi si tu m'avoues avoir dessiné le portrait de M. le curé sur le mur du presbytère.

Hélas ! que Dieu me le pardonne ! Pour posséder l'écu, je répondis affirmativement. Ce monsieur, c'était le directeur de la manufacture de Sèvres; possédant une ferme à Busloup, il y venait quelquefois.

Que vous dirai-je de plus? Sous le fallacieux prétexte de me faire faire mon chemin, M. Dacquin m'a fait quitter mon paradis terrestre, il m'a entassé dans un coche et me voilà, moi, Pierre, déposé à Paris comme une marchandise. O mes nobles auditeurs, ne pensez point que mes bougies d'aujourd'hui vaillent mon soleil d'autrefois, vous vous tromperiez.... O vanité! j'ai troqué stupidement un bel âne borgne pour un cheval aveugle!... Tenez, vous allez voir le joli résultat auquel je suis arrivé par l'abandon de tout sentiment inné; n'ayant rien produit par moi-même, je suis devenu un copiste; non un copiste de musique comme l'était l'homme immortel que vous avez connu; non, mais un servile imitateur des peintures d'autrui. Voyez ces sujets de Greuze et de Vatteau qui ornent cette théïère, eh bien! ces copies sont de moi.

— Quoi! ces admirables peintures sont de vous? s'écrièrent les dix convives à la fois.

— Oui! la reproduction réduite mais exacte de deux dessins tels que ceux-ci, voilà la tâche que je remplis à la manufacture tous les jours non fériés. J'en prends mon parti, puisque le sort en est jeté. Cependant, je vous l'avoue avec sincérité, je regrette amèrement mes vertes charmilles, ma douce Suzanne, mes jeunes années et la chaumière de Busloup.

— Madame Jean-Jacques Rousseau, dit un valet entrant précipitamment.

Tout le monde se leva.

Presque aussitôt, Thérèse Levasseur fit son entrée dans la salle.

La veuve du philosophe comptait alors cinquante-huit années, mais elle paraissait beaucoup plus jeune; son costume était celui que portaient, en 1778, les plus riches bourgeoises.

— Bonjour à la compagnie... Ah! te voilà, monsieur mon fils.... oh! les hommes! les hommes!... Pierre, oublies-tu déjà ta mère? dit-elle en se jetant au cou de son fils.

— Je ne vous oublie pas, ma mère; j'allais partir à l'instant même avec M. le marquis.

— Ah! Thérèse! restez ici cette nuit, je ferai mettre deux lits dans la chambre bleue, se hâta de dire la comtesse.

— Je vous suis bien obligée, madame, mais, non, non. La bonne sœur qui m'a fait retrouver celui-ci de mes enfants me promet aussi de me rendre les autres. On est mère, peut-être..... Je reviendrai après-demain, vrai!... Puis, c'est le carrosse de Mme de Boufflers que j'ai... Ainsi, je m'en vas ou je m'en vais, mon pauvre défunt répétait toujours que l'un et l'autre se disent. Viens, viens, Pierre, dépêchons-nous.

Pierre Garrot se leva.

— Monsieur le marquis, dit-il à Saint-Lambert, mon devoir est de m'en retourner avec ma mère, puisqu'elle s'est donné la peine de venir me chercher jusqu'ici; je vous charge de faire mes excuses à çes messieurs et à ces dames.

Et, saluant sans autre cérémonie, la mère et le fils se retirèrent au milieu d'un grand silence.

De tous les acteurs de cette scène, Diderot était, à coup sûr, le plus impressionné.

— C'est prodigieux! disait-il en lui-même, comme ce garçon me ressemble! voilà bien la figure que j'avais à trente ans. Mais, en mettant ses enfants à l'hôpital, ce diable de Rousseau a-t-il pu s'imaginer qu'ils n'étaient pas de lui?... Cela peut très bien avoir été, car, si j'ai bonne mémoire, l'illustre auteur d'*Emile* n'aimait de Thérèse que le sein magnifique... autrefois..... Oui, oui, avec toutes ses balourdises, l'*ours* a parfaitement prouvé qu'il n'était point une bête... en abandonnant ses enfants; il a fort bien pu croire que ces chères créatures provenaient du fait de ses amis... Il était, je le crois, dans le vrai quant à l'un, le premier; quant aux autres... Enfin, ce garçon est de Rousseau ou de moi, cela est certain. O Thérèse! Thérèse! ô ma belle jeunesse éclipsée!

III

Sous le règne de l'empereur Auguste, temps où la capitale du monde ancien renfermait deux millions d'âmes, l'habitant du centre de Rome devait marcher trois longues heures enserré dans des murs, s'il voulait sortir de la ville, atteindre la campagne, enfin obtenir un tête-à-tête de notre dame nature.

Oubliant, ou peut-être bien ignorant ce fait, Mercier de Compiègne, l'auteur du *Tableau de Paris au XVIII[e] siècle*, intitule ainsi le troisième chapitre de son livre : *Grandeur démesurée de la capitale*. Et, faisant abstraction de la Rome ancienne, de Londres et du Pékin modernes, il s'évertue dans ce chapitre à nous prouver que celui qui n'a pas vu le Paris de son temps

n'a rien vu. Cela me rappelle un Savoyard, qui, lui aussi, citait le dicton suivant à tout propos :

Qui n'a pas vu Ripaille
N'a rien vu qui vaille.

O bon Mercier de Compiègne! cœur enthousiaste et sensible! si tu pouvais donc aujourd'hui revoir ton Paris d'autrefois!

Jean-Jacques Rousseau était mort chez le comte René de Girardin, à Ermenonville, le 3 juillet 1778.

L'un des dimanches suivants, le vint-cinquième jour de ce même mois de juillet, on célébrait à Montmartre ainsi qu'au hameau des Porcherons les fêtes patronales de saint Pierre et saint Paul. Disons qu'en ce jour de juillet, le temps se maintenait au beau et que le soleil était aussi resplendissant qu'il est permis de le désirer dans le brumeux bassin de Paris.

Bien différent de ce qu'il est aujourd'hui, on se fera aisément une idée de ce qu'était, alors, ce terrain du bas de Montmartre, terrain vague, tourmenté et parsemé de guinguettes, quand nous aurons dit, sans autre préambule, que l'emplacement qu'occupent, de nos jours, l'église Notre-Dame de Lorette et le somptueux quartier qui l'entoure, n'était qu'un marché aux porcs. Or, de cette particularité locale naissait tout natu-

rellement la dénomination de *Porcherons*. Nos bons aïeux, on le sait, avaient l'habitude fort louable de nommer franchement les choses par leur nom.

Donc, dès l'après-midi de ce beau dimanche, mille familles de boutiquiers et d'artisans de Paris avaient quitté leurs comptoirs ou leurs taudis pour aller s'évertuer, boire et chanter sur les vertes pelouses de Montmartre. Notons qu'au costume près, aux rixes plus fréquentes alors, car nos pères avaient, comme ils le disaient eux-mêmes, la tête près du bonnet, notons, disons-nous, que ces fêtes populaires n'ont point essentiellement changé d'allures depuis quatre-vingts ans. Aujourd'hui seulement, par suite de l'*agrandissement démesuré de la capitale*, les guinguettes ont été reléguées à quatre ou cinq cents mètres plus haut. On se promène, on s'ennuie, on s'enivre sur les quatre versants de la colline.

Vers deux heures, au moment où les saltimbanques préludaient à l'exercice de la grosse caisse, où des promeneurs altérés commençaient à s'attabler sous la tonnelle, un paysan, grand et beau garçon de vingt-cinq ans, arrivait les pieds poudreux, un bâton noueux à la main, devant le cabaret de Ramponneau.

Ce garçon, dont les cheveux étaient noirs, le teint coloré, portait avec un sans-gêne parfait sa

culotte et sa veste de bure ; mais le bonnet rouge qu'il avait posé sur le coin de l'oreille, ce bonnet, il le portait *crânement*. Ajoutons de suite, et afin de n'y point revenir, que le prêtre qui avait baptisé ce gaillard à l'hospice des Enfants-Trouvés lui avait donné les nom et prénom de Jean Buteux. Il était, disons-le de suite encore, le second garçon de Jean-Jacques Rousseau, de Rousseau, personnage célèbre, dont lui, fils déshérité, aussi léger d'instruction que de soucis, n'avait jamais entendu parler. Cependant, capacité étrange, dans son temps et sa condition, ce rustre savait quelque peu lire et écrire.

Revenons aux faits.

Lorsque Jean Buteux eut enfin, et cela avec une satisfaction évidente, fini de déchiffrer l'enseigne de Ramponneau, il prit dans une espèce de poche, sorte de sac qui pendait à l'arrière de son pet-en-l'air, une lettre froissée et crasseuse dont il lut et relut quelques lignes en se grattant l'oreille. Bientôt, décidé à entrer, il allait traverser une longue salle enfumée où déjà de rares buveurs venaient prendre place, quand une jeune et jolie fille lui dit, en frappant assez rudement sur son épaule :

— M'est avis que vous savez lire, puisque vous lisez ; dites-moi si c'est ben ici qu'est le Ramponneau.

— Oui, mam'zelle, répondit Jean Buteux en s'inclinant galamment; c'est ben ici qu'est le Ramponneau, pour vous sarvir.

Ayant dit, notre joli garçon resta coi. Comme la taille de ce gars n'était guère plus grande que celle de la fille, et comme aussi le vocabulaire et les costumes de l'un et de l'autre de ces personnages étaient identiques, au sexe près, ils se regardèrent. Tous deux nubiles et sages depuis longtemps, il naquit naturellement un invincible et violent amour du simple regard qu'ils se lancèrent simultanément.

Ce phénomène, dont on s'est tant moqué, l'amour à première vue, qui ne semble d'abord qu'un paradoxe de romancier, est un fait assez rare, il est vrai, et que sa nature rend peu évident, mais il n'en est pas moins une vérité incontestable. Toute passion ne naissant que d'un espoir ou d'un obstacle à nos désirs, nous succombons tous avec plus ou moins de combats aux effets ayant pour cause des besoins physiques ou moraux. Hommes ou femmes, il est rare qu'on fourvoie ses aspirations au delà des sphères qui nous sont révélées par nos tempéraments ou nos conditions respectives. Disons-le, les classes pauvres, illettrées, cèdent plus facilement à l'attrait, parce qu'elles ont communément moins d'orgueil et de préjugés. Qu'il ait de la

fortune ou de la force, du pouvoir, de la science ou de l'imagination, l'individu humain ne pourra jamais s'empêcher de montrer son côté faible; il aimera toujours quelque chose quand il y pensera le moins: Jean Buteux donc et Joséphine Blot étaient tout naturellement amoureux.

Oui, nos deux jeunes gens touchaient à cet instant décisif dans la vie où l'épanchement du cœur et des sens devient un besoin impérieux, une condition essentielle de l'existence.

Tandis que le grand garçon, encore sous l'influence d'une seconde œillade décochée par la jeune fille, restait debout sous l'auvent du cabaret en la regardant, ébahi, celle-ci, vive et accorte, sous son casaquin de siamoise et son jupon court, traversa la salle en cherchant des yeux une personne de connaissance. Ne voyant que des étrangers, et, aucun d'eux ne venant à sa rencontre, elle s'assit résolument sur l'un des bancs de l'une des tables du fond. Ce que voyant, Jean Buteux, voulant, mais n'osant pas, se battit les flancs et finit par s'enhardir assez pour se décider à aller présenter ses respects à la donzelle : le cœur de Joséphine ne s'était pas trompé.

Arrivé devant la table qu'occupaient ses amours, Jean Buteux frappa ce meuble de son bâton, à coups réitérés. Tout ce tapage, il ne le faisait qu'afin de

se donner une contenance et vraincre la timidité qui commençait à l'empoigner.

— Ohé ! une pinte ici ! cria-t-il de sa plus grosse voix.

— On y va ! on y va ! pas tant de bruit. Combien de verres ? lui répondit le garçon.

— Ah ! oui, des verres... Dam ! si mam'zelle veut boire un coup avec moi, il en faudra ben deux des verres.

— Grand merci, mossieu, de votre complaisance, je veux ben boire un coup avec vous, histoire de trinquer, vous savez.... répondit Joséphine.

— Ah ! c'est ben gentil tout de même, ce que vous dites-là, mam'zelle, vrai...

— C'est-i pas toujours comme ça ? Quand on attend, on s'ennuie ; faut-i pas passer son temps ?

— C'est vrai tout de même... Quand on attend... J'attends aussi, moi, mais je suis ben content d'attendre avec vous... A votre santé.

— Grand merci ; j'allons boire à la vôtre aussi.

Et ne sachant plus que dire, quoique ayant chacun une rude démangeaison à la langue, lorsqu'ils eurent trinqué et avalé le contenu de leurs verres, nos amoureux se turent.

Ce silence, dont néanmoins le temps fut employé à se dévisager de part et d'autre, de la

manière la plus sournoise, fut interrompu par l'arrivée de quatre gardes françaises, casernés à la Nouvelle-France. Ces militaires, qui portaient l'uniforme de la grande tenue d'été, allèrent s'asseoir à l'une des tables voisines de celle qu'occupait notre couple endimanché.

— Jarni ! si j'étais beau comme ces soldats, dit enfin Jean Buteux, je suis ben sûr que je vous taperais un brin de plus dans l'œil ; c'est-i pas vrai, mam'zelle ?

— Oui-dà, mossieu, j'aime beaucoup l'habit militaire, répondit Joséphine.

— Eh ben, mam'zelle ! foi de Jean Buteux, je serais tout de même capable de m'engager si ça vous faisait plaisir ; vrai !...

— Bien vrai ?

— Vrai ! vrai !

— Tiens ! c'est drôle tout de même ce que vous me dites-là.

— C'est la pure vérité... ma parole...

— Mais.... mais alors vous m'aimez donc ben ?

— Si je vous aime ? Ah ! oui, que je vous aime !

— Eh ! pourquoi donc que vous m'aimez comme ça ?

— Eh ben ! parce que... parce que... est-ce que je sais, moi ?... parce que vous êtes ben gen-

tille, quoi!... Ah! comment c'est-i qu'on vous appelle?

— Je m'appelle Joséphine Blot. Je suis une pauvre fille trouvée ; je suis blanchisseuse et repasseuse de mon état. Ça vous convient-i?

— Tiens! c'te bêtise! si ça me convient; oui que ça me convient, et crânement encore... Voyez-vous, moi, je m'appelle Jean Buteux, je suis valet de ferme à Saint-Julien-du-Sault... Comme vous un pauvre garçon trouvé, quoi! Çà vous convient-i itou?

Ici, la belle allait sans doute répliquer, mais voyant l'un des quatre soldats, un grand et beau sergent, se rapprocher insensiblement d'elle en se glissant sur le banc, elle n'hésita point, tout en se taisant, de faire un signe de tête d'intelligence à son vis-à-vis. Le sergent, fin matois, comprenant la pantomime, n'hésita pas, à son tour, de se lever de table. S'étant dirigé vers la cuisine, il mit un charbon ardent sur le tabac que contenait sa pipe, puis s'en revint vers nos amoureux, en lançant d'énormes bouffées de fumée et frisant sa moustache.

Ce temps que le sergent perdit à chercher son exorde, Jean Buteux et sa compagne l'employèrent à jeter d'anxieux regards sur tous les buveurs qu'ils pouvaient apercevoir, mais particulièrement sur toutes les personnes qui en-

traient. Le découragement se peignait déjà sur leurs traits, lorsque le sergent vint se poser fièrement devant eux.

— M'est avis, dit-il, en toisant fièrement notre paysan du regard, m'est avis que vous êtes amoureux *l'un pour l'autre*. Il n'y a pas de mal à cela, au contraire. Moi qui vous parle, j'ai *zété* amoureux, et, Dieu merci, je le suis encore. Puis, voyez-vous, un bon Français, une bonne Française, quand on se porte bien, c'est toujours amoureux. Vous êtes Français, que je suppose?

— Si je sommes Français! répondit Jean Buteux en se levant raide comme un pieu, je le crois fichtre ben que je sommes Français! Pas vrai, Joséphine?

— Bravo! vive le roi! vous méritez de boire avec nous à la santé du roi. Voulez-vous boire avec nous à la santé du roi? répondit le sergent.

— Pour ça, tout de même, je boirons ben à la santé du roi, si ça fait plaisir à Joséphine?

— Je veux ben que tu boives à la santé du roi, mais je ne veux pas que tu te *soûles;* si tu te *soûles*, Jean, je ne t'aimerai plus, répondit Joséphine en faisant une petite moue caractérisée.

— Y a pas de danger, la belle; des hommes, c'est pas des chiens. A boire! à boire! buvons. mes amis. A la santé du roi!

— A la santé du roi! répétèrent ses trois acolytes.

Et le sergent, ayant porté un second toste aux soldats français, entonna une chanson de caserne qui commençait ainsi :

> Trois jolis tambours revenant de la guerre ;
> Plan, plan, ran tan plan.

Et répétant le refrain de la voix et du verre, que chacun d'eux faisait résonner sur la table à chaque couplet, les quatre gardes françaises terminèrent cet acte de libation par cette phrase sacramentelle.

— Oh! la belle vie! que la vie de soldat!

— Oui! exclama le sergent. Etre bien payé, bien nourri, bien habillé et ne rien faire; avoir le sabre au côté pour aller farauder; être choyé, bichonné, caressé par les jolies femmes de France et de Navarre, c'est une belle vie, ou il n'y en a pas sous la calotte du ciel... Ah! bigre! dis, veux-tu entrer dans notre régiment? reprit-il en s'adressant à Jean et se donnant l'air d'avoir trouvé une idée.

— Dam! je sais pas... Combien qu'on gagne?

— Dix écus que v'là; ils seront à toi aussitôt que t'auras signé, ou bien que t'auras fait une croix avec une plume et de l'encre au bas de ce papier plein d'écritures.

— Moi, je ne veux pas ; j'aime mieux mon Jean comme ça qu'il est, se hâta de répliquer Joséphine.

— Qu'est-ce que ça vous fait, à vous, la fille, voyons ? Jean sera soldat et vous cantinière.

— Je ne suis pas cantinière, je suis blanchisseuse.

— Ça ne fait rien. Vous serez blanchisseuse aussi, si vous voulez ; des soldats, ça ne manque pas de linge sale à laver. — Tiens, Jean, bois un coup ; tu seras sergent comme moi l'an qui vient.

— Morgué ! ça m'est égal ; si Joséphine veut, moi je veux ben aussi ! Autant être soldat que valet de ferme à vingt écus par an. J'aime l'habit militaire, moi ; je suis un homme ! oui, que je suis un homme, — répétait Jean Buteux, la langue déjà épaissie par de trop fréquentes rasades.

— Nenni ! nenni ! Jean, mon Jean, je ne veux pas que tu t'engages ; tu fais une bêtise ; tu t'en repentiras... Je ne t'aimerai plus... Allons, Jean, viens nous-en, répéta Joséphine en se levant.

— Pardine ! c'est tout du contraire ! tu m'aimeras ben mieux avec un bel habit. Vois-tu, Joséphine, je viens de faire trente lieues... Reste donc assise... qu'est-ce que je disais donc ?... ah ! je viens de faire trente lieues *dà-pied*, parce qu'on m'a écrit dans une lettre que v'là que je

verrais ma mère ici, chez le Ramponneau. Bah !... c'est une niche du diable ; je le vois ben, à c'te heure... Ma mère !... *alle* ne vient pas... Ah ! ben ! *crac !* je m'engage !

— Ah ! bonne sainte Vierge ! c'est de vrai comme moi... Attendons, mon Jean, elles viendront peut-être, nos mères, la tienne ou la mienne...

Et ce disant, Joséphine passait l'une de ses mains sur ses yeux.

— Palsambleu ! les amoureux, finissons-en ! Voilà dix écus de trois livres ; ils sont tout neufs. Veux-tu les prendre, oui ou non ? s'écria le sergent, en étalant les dix pièces sur la table.

— Jean, pour l'amour du bon Dieu ! ne les prends pas. Moi, je gagne vingt-quatre sous par jour ; y-en aura pour nous deux.

— Nenni ! nenni ! Joséphine ; partageons comme homme et femme, puisque tu seras ma femme ; v'là cinq écus pour toi, v'là cinq écus pour moi. C'est que je t'aime ben, vois-tu ; mais je n'aime pas qu'on me fasse des niches... Venir de trente lieues !... Je m'engage, moi !

Voyant le sergent mettre une plume dans la main du jeune homme, en même temps qu'un autre soldat poussait devant lui un acte d'engagement, Joséphine ne s'évanouit point, ainsi qu'aurait pu le faire une femme vaporeuse, mais elle

resta immobile sur son banc : elle était pétrifiée par la douleur.

Jean Buteux signa.

En ce moment, quatre personnages, mis à la dernière mode et tout à fait étrangers à l'établissement, faisaient leur entrée dans la salle.



IV

Avant d'introduire ces nouveaux personnages sur notre scène, nous pensons devoir reprendre, à son point de départ même, l'un des faits principaux qui constituent notre récit.

Sœur Sainte-Catherine était une de ces rares religieuses qui possèdent par tempérament la vocation de leur état. Enfant trouvée elle-même, n'étant jamais sortie des salles de l'hospice, elle ignorait tout du dehors à l'âge de seize ans, n'avait pas la moindre idée du monde. Sans passion, habituée dès son extrême jeunesse aux règles sévères de l'asile où elle avait été élevée, nourrie sur lieu, jamais son esprit, plus que ses yeux, n'avait dépassé les limites du Parvis.

Lorsque le temps de prendre un état fut arrivé

pour elle, la pauvre fille se désolait, ne sachant quel parti prendre.

— Si tu veux être une bonne sœur, Catherine, tu resteras avec nous; nous te ferons prononcer tes vœux, lui dit la supérieure.

— Oui, ma mère, je serai bonne sœur, répondit-elle.

Depuis ce jour, et durant sa longue carrière, toujours douce, simple, active, Catherine continua d'aimer, de soigner, avec une sollicitude toute maternelle, les pauvres enfants, ses cohéritiers en misères, que la société abandonnait aux soins de son immense charité.

Ce genre de vie, Catherine le continua jusqu'à la création du personnel administratif de l'hospice saint Philippe-du-Gros-Caillou, nommé plus tard hospice Necker, établissement dont notre bonne sœur fut nommée supérieure, vers les premiers mois de l'année 1778. Ce fut par ce grade dans la hiérarchie de l'assistance publique que le conseil des hôpitaux de Paris crut devoir récompenser les cinquante années de services de la bonne Catherine.

Or, ayant déjà été relancés, pour ne pas dire plus, par l'insistance de Mme de Luxembourg et de son valet la Roche, lorsque, à son tour. Thérèse vint les consulter sur le sort de ses enfants, le lendemain de la mort de Rousseau, M. le di-

recteur et les employés de l'hospice des Enfants-Trouvés crurent faire merveille, pour se débarrasser d'elle, de l'envoyer rendre une visite à la nouvelle supérieure de l'hospice du Gros-Caillou.

Contre l'attente de ces messieurs, cette nouvelle démarche eut un succès aussi favorable qu'inattendu ; car l'aîné du philosophe, l'enfant au chiffre, n'avait pas même été perdu de vue par la bonne religieuse. Sœur Catherine gardait même tout entier, dans un petit coin de son cœur, avec la vanité de se croire la seule personne qui s'en souvînt, le souvenir parfaitement intact de cette particularité.

On l'a dit avec raison : les extrêmes se touchent. Peut-on rien imaginer de plus disparate, de moins semblable entre eux, que les sentiments et les caractères de ces deux femmes, Catherine et Thérèse ? Quelle conformité d'idées pouvait-il résulter des aspirations ascétiques de l'une, des désirs mondains de l'autre ? Aucun, assurément. Pourtant, dès qu'elles eurent causé pendant cinq minutes, nos bonnes vieilles se plurent réciproquement ; un attrait aussi irrésistible qu'il était nouveau les unit au premier abord. Mais, encore une fois, quelle pouvait être la nature de cette sorte d'attraction ? C'était tout simplement la différence des écoles et du monde où chacune

d'elles avait vécu : c'était un véritable sentiment de curiosité.

Ce fut donc en faisant maint voyage à l'extrémité de la rue de Sèvres, en évoquant péniblement ses souvenirs, en exaltant la pitié et les généreux instincts de la bonne sœur, que Thérèse put enfin marcher sur la voie de quatre de ses enfants et espérer de les retrouver tous, avec le secours de son fils aîné, de Pierre, dont l'intelligence, le lecteur a pu s'en convaincre, n'était point des plus communes. Quant au cinquième enfant de Jean-Jacques, à la Benjamine de cette famille perdue et retrouvée, voici un fait qui lui est relatif.

Après l'une des longues conversations qu'eurent ensemble ces deux femmes, sœur Catherine disait à Thérèse, qui se retirait en faisant force révérences :

— Oui, chère dame, oui, le bon Dieu l'a prise votre belle enfant. Je me souviens même très bien de la marque qu'elle portait derrière le cou; elle pleurait assez, la pauvre ange; elle criait que c'en fendait le cœur : c'était une pitié, quoi! Oui, le Seigneur a pris son âme et nous a laissé le corps... Je m'en souviens comme si cela ne s'était seulement passé qu'hier, vrai!...

— Ma pauvre chère enfant!...

— Qu'y faire? faut vous consoler, bonne mère.

Souvenez-vous de la mère du Sauveur voyant son divin fils...

— Ah ! dam ! pour ça, on est bien forcé de se consoler quand on ne peut pas faire autrement. Je reviendrai vous voir, n'est-ce pas, ma sœur? Je ne vous ennuie pas, au moins?

— Oh ! certainement, certainement, que vous ne m'ennuyez point. Eh bien ! à revoir, à revoir ; à bientôt.

Et les deux femmes s'étant quittées à la grille du parloir, sœur Catherine disait *in petto*, en rentrant chez elle, tandis que Thérèse remontait dans son fiacre :

— Je ne lui ai pas menti... non, que je ne lui ai pas menti... Le Seigneur a pris son âme et nous a laissé le corps. Où pourrait-elle être mieux? une âme si douce, si blanche, que ça fait plaisir à voir !... Tiens !... mais je veux qu'elle vienne ; si c'est mon idée, à moi... elle viendra...

Sœur Catherine sonna en terminant ce monologue.

Aussitôt une sœur de service entra.

— Dites à sœur Amélie que je l'attends ici, tout de suite.

— Oui, ma mère, répondit la sœur en croisant les bras sur la poitrine et faisant une légère inclinaison de tête.

Deux minutes s'écoulèrent, deux minutes après

lesquelles sœur Amélie entrait rapidement et toute joyeuse dans le salon-cellule de la supérieure.

Amélie Niel, le dernier enfant de Jean-Jacques, était cette même créature vagissante dont nous avons parlé aux premières pages de ce livre. Née en 1761, elle comptait donc en juillet 1778 le poétique nombre de dix-sept printemps, pour nous servir de l'expression de ses contemporains.

Quand elle n'est pas absolument disgraciée de la nature, toute fille est jolie à dix-sept ans ; et Amélie était loin d'avoir été déshéritée de notre commune mère. Svelte et plutôt grandequepetite, voilà pour la taille. Quant au minois de la nonette, qu'on nous pardonne cette trivialité, il était plus agaçant qu'austère. Peau fine et teint blanc légèrement coloré, visage ovale et yeux bleus expressifs, front développé, nez retroussé, c'est-à-dire à la Roxelane, et bouche moyenne ; tels étaient les principaux traits de ce jeune visage. Maintenant, si nous ajoutons à ce portrait des cheveux de cette nuance dorée que Raphaël donnait à ses vierges; cheveux crêpés, qu'on apercevait à peine comme des fils de soie naturels, ondoyant sous une guimpe blanche, on aura le signalement peut-être trop concis, mais vrai du moins, de cette adorable fille d'Ève.

— Me voilà! me voilà! que me voulez-vous, ma mère? criait-elle avant même que d'être entrée.

— Ah! oui... ce que je te veux... Qu'est-ce que je voulais te dire?... Allons, voilà que je ne m'en souviens plus... C'est égal, viens m'embrasser, ma fille; je te parlerai après de choses sérieuses.

A cet appel, Amélie ne fit qu'un bond pour aller déposer un candide baiser sur le front de Catherine.

— Toujours douce, bonne, innocente comme l'enfant qui vient de naître... Bien! ma fille, bien!... dit la supérieure en serrant la jeune novice dans ses bras. Tiens, reprit-elle, assieds-toi là un moment; *je veux te causer;* c'est pour garder ton âme à Dieu, vois-tu, ma chère petite.

— Oh! comme vous me dites ça!...

— N'est-ce pas, mon enfant? C'est que jusqu'à présent tu n'as encore rien vu, rien entendu de sérieux, toi; il est des choses...

— Ah bien, oui, dites-moi quelque chose de sérieux, ma mère, ça m'amusera.

Cette saillie naïve fit sourire la supérieure, qui reprit :

— Amélie, je veux connaître ta pensée tout entière sur une chose qui ne regarde que toi seule; voyons, ne ris pas; écoute-moi bien.

— Je vous écoute, ma mère.

— Allons, voilà que je ne sais plus quoi dire, à présent... Ah! j'y suis... Amélie, si tu retrouvais ta mère, ta véritable mère, celle qui t'a abandonnée, que ferais-tu?

— Ce que je ferais?... je ne sais pas... Ma mère, dites-vous?

— Oui, ta mère, celle à qui tu dois le jour; dis, quitterais-tu l'ordre charitable du bienheureux Vincent de Paul, état qui conduit droit au ciel? refuserais-tu de prononcer un vœu de six ans? m'abandonnerais-tu, moi, ta seule protectrice, ta supérieure, ta bonne vieille Catherine?...

— Non, ma mère, non; que la femme dont vous me parlez existe ou n'existe pas, je vous aimerai toujours comme vous m'avez toujours aimée. Vous êtes si bonne!

— Oui, n'est-ce pas que tu veux rester avec moi, que tu ne veux pas d'autre époux que notre Seigneur Jésus-Christ, que tu n'as nul souci du monde et de ses pompes? N'est-ce pas, mon Amélie, que c'est moi qui suis ta mère, dis?...

— Oui, oui, vous seule êtes ma mère, seule vous m'en avez tenu lieu..... Mais on dit que je suis encore bien jeune pour prononcer des vœux?

— La grâce t'éclairera, ma fille. D'ailleurs, que ferais-tu dans le monde, sans fortune, sans

état? et quand je serai morte? Pourtant, peut-être...

— M. le médecin en chef! annonça la sœur de service.

— Allons, voilà le docteur qui vient nous déranger. Va, ma bonne Amélie, va, nous reprendrons cet entretien après la messe... Vois-tu, j'ai besoin de te savoir heureuse...

Amélie, nous l'avons dit, avait un front proéminent. Physiologiquement, c'était dire que l'intelligence de la nonette égalait son imagination. Aussi, quelle foule de suppositions les réticences de la supérieure ne firent-elles pas naître dans son esprit inquiet, esprit déjà si naturellement porté à l'exagération! Pour elle, il résultait tout simplement de cette conversation que la supérieure désirait qu'elle prononçât des vœux; mais elle n'avait aucune idée du sympathique amour dont elle était l'objet de sa part. Elle ne comprenait point qu'en l'absence de toute autre affection, sœur Catherine lui avait gardé un trésor de sollicitude et de sentiments bienveillants, les prémisses d'une passion maternelle des plus vivaces, passion d'autant plus indomptable qu'elle avait été longtemps contenue.

Résumons-nous. Toute la vie de sœur Catherine avait été vouée au service de ses semblables; et, disons-le parce que cela était, cet amour du

prochain, de la religion et de l'abnégation, tous ces amours ensemble étaient autant le fait des circonstances que celui d'une vocation véritable. Nous le répétons, étant sans passions, pour Catherine, le *nec plus ultrà* de l'utilité sociale, c'était d'adoucir toute souffrance physique; mais, par une sorte de compensation fatale, elle ignorait toutes les misères de l'âme; c'était même à son insu qu'un puissant amour la dominait, envahissait son entendement jusqu'à la faire mentir, comme elle venait de mentir à Thérèse. Sans doute, la vieille religieuse avait été plus complaisante que ne le sont d'ordinaire les religieuses. Oui, elle seule avait mis Pierre et Thérèse sur les traces des autres enfants de Rousseau, enfants perdus qui, du reste, avaient été notés comme tous ceux que les parents marquaient; mais cette complaisance, ou plutôt cette peine, Catherine ne se l'était point donnée sans arrière-pensée. Dans son idée, elle accomplissait un travail pour en avoir le salaire; c'était une espèce d'acquit de conscience qu'elle fabriquait à son usage; car si elle fit deux courses au Parvis, si elle consulta ou fit consulter quelques vieux registres, ce ne fut qu'à cette condition particulière de garder sa vie durant tout l'usufruit de la tendresse d'Amélie.

Ces éclaircissements étaient de rigueur; revenons aux faits.

Amélie était à peine sortie, que le médecin en chef de l'hospice et la supérieure se rencontrèrent à la porte.

— Bonjour, docteur, bonjour; qu'y a-t-il donc de nouveau pour que vous vous donniez ainsi la peine de venir me parler vous-même? Encore quelque plainte, je pense?

— Non, ma sœur, non, je n'ai aucune plainte à vous faire aujourd'hui. Le service se fait comme sur des roulettes, à l'hospice Saint-Philippe. Ce qui m'amène est pour vous très difficile à deviner; je vous le donne en mille?...

— Quoi donc, monsieur Tissot, quoi donc? Dites vite, voilà le premier coup de la messe qui sonne.

— Je serai bref; mais je dois vous prévenir que ma demande va vous sembler curieuse.

— Eh bien! raison de plus, dites vite.

— Je viens vous demander la main d'Amélie; vous êtes sa mère.....

—Comment! la main d'Amélie!... pour quoi faire?...

— Eh! qu'est-ce qu'un jeune homme fait de la main d'une jeune fille?

— Tout justement, je ne vous comprends pas.

— Enfin! enfin! je viens vous demander Amélie en mariage pour mon neveu Charles, vous savez, mon premier élève... Je viens de sa part et

de la mienne. Je crois qu'il est temps de les marier..... Amélie n'a pas encore prononcé de vœux..... Voyez-vous, ma sœur, il y a trop longtemps qu'ils se font les yeux doux; un malheur pourrait arriver, et je ne voudrais pas pour tout au monde.....

— Sainte Vierge! mon Dieu! que me dites-vous là?

— La vérité. Mais écoutez donc! Charles jouit de 1,400 livres de rentes; c'est joli... Et plus tard, je lui céderai ma clientèle.

— Oh! l'abomination des abominations!!

— Quoi donc? qu'est-ce qu'il y a?...

— Quoi! il y a qu'il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout ce que vous dites là. Mon Amélie...

— Votre Amélie est d'âge à se marier. Bien plus, j'affirme que c'est un tempérament...

— Oh! oh! monsieur Tissot, vous voulez donc me faire mourir, me tuer à coups d'épingles! Oh! oh!

— Je ne vous comprends point, ma sœur; ce mariage est très sortable... Amélie n'a rien... pourquoi n'épouserait-elle pas?...

— Amélie est déjà l'épouse du Seigneur...; ainsi ne me parlez plus de...

— Cependant, ma sœur, je ne suppose pas que votre intention soit de forcer la vocation de cette

pauvre fille... Tenez, voilà qui vous prouve que ces jeunes gens s'aiment ; regardez.

Le docteur disait cela en se promenant près d'une grande croisée donnant sur le jardin. Comme cette croisée était ouverte et le temps superbe, ce fut en jetant dehors un regard distrait, sans même y penser, qu'il put voir sous un arbre d'une allée nouvellement tracée un jeune homme devisant avec une religieuse ; ce couple, notre docteur le reconnut parfaitement.

— Regardez, ma sœur ! reprit-il en montrant du doigt les deux jeunes gens à Catherine ; je vous demande s'ils peuvent se dire autre chose que ce qu'en pareil cas se disent tous les amoureux ; regardez !

— Quoi ? quoi donc ?...

— Quoi ? Charles et Amélie, parbleu ! Pensez-vous que ce soit des litanies qu'ils chantent comme cela sous l'orme ?

Étourdie par ce qu'elle venait d'apprendre, Catherine s'avança vers la croisée ; mais, trop faible et rencontrant son fauteuil sur ses pas, elle s'y laissa tomber ; puis, levant les yeux au ciel, elle s'écria avec l'accent du plus violent désespoir :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! me voilà encore une fois toute seule au monde !... J'aurais dû prévoir ce coup-là ; oui, oui, car ce damné Rousseau ne

pouvait point engendrer des anges : les louves ne font pas des agneaux. Mon Dieu ! prenez pitié de moi !

Témoin de cette émotion subite, le docteur, par un rapide coup d'œil jeté sur les traits altérés de la supérieure, ne tarda pas à se convaincre que cette douleur n'était point simulée. Ayant sonné la sœur de service, il prit l'une des mains de la malade, et attendit, en l'observant, que le paroxisme de ce violent chagrin fût passé.

Pendant ce temps, voici ce que Charles et Amélie se disaient sous l'ormeau :

— Amélie, Amélie, où courez-vous donc comme ça?

— Ah! c'est vous, Charles!...

— Oui; où allez-vous donc par là?

— Je ne sais... Je courais pour m'en aller pleurer toute seule au fond du jardin; je suis bien malheureuse...

— Malheureuse! Qu'avez-vous? que vous est-il donc arrivé?

— Charles... ma mère veut me faire prononcer des vœux... N'est-ce pas que ce serait mal, puisque... puisque je vous aime?... Elle me disait cela tout à l'heure, au moment même où votre oncle est entré... Que je suis malheureuse!.. Je l'aime tant aussi, ma bonne mère.

— Oh! mon Amélie, calme-toi... Ce ne serait

pas seulement un mal pour toi de prononcer des vœux, ce serait un sacrilége! Dieu ne veut que des cœurs entièrement à lui; mais va, mon oncle lui parlera, à ta mère; il vient de monter tout exprès de ma part pour te demander en mariage. Quel ambassadeur j'ai là, ma bonne Amélie; ta mère ne...

—Ma mère! ah! en effet, elle m'en parlait tout à l'heure, de ma mère.

— De ta mère? Qui?

— Oui, elle me demandait si je l'aimais mieux que ma véritable mère.

—Ta mère... ta vraie mère?... Amélie, je ne comprends plus rien à ce que tu dis. Allons, calme-toi; tu disais...

— Voyons... mais comment dire ça? Voilà!.. notre supérieure, sœur Catherine, m'a parlé de ma vraie mère... d'une manière... mais qu'est-ce que ça me fait?... Je ne veux pas être religieuse : mes vœux, c'est toi, n'est-ce pas, Charles!..

— Oui! et moi, c'est toi. Amélie, confie-toi à ton Charles; médecin et philosophe, je...

— Oh! mon Dieu! voilà le troisième coup de la messe qui sonne. Charles, je te reverrai, n'est-ce pas?.. Tu viendras au bénitier, après la messe.

— Au bénitier, après la messe, comme dans les romans espagnols : Dieu et l'amour! Mais qu'importe? le véritable amour purifie tous les

sentiments, même les plus mondains. Ainsi, au bénitier, après la messe, répondit Charles en souriant.

Et nos amants se séparèrent en se serrant les mains le plus amoureusement possible.



V

En cette année 1778, quatre ou cinq cafés, au nombre desquels nous ne citerons que celui de la Comédie-Française, rassemblait à Paris, depuis longtemps déjà, l'élite de la bourgeoisie, du commerce et des lettres. Pour les hommes sérieux de cette époque, le café était devenu un cercle politique et littéraire où se débattaient les plus graves questions.

Cependant, comme toute innovation ne s'empare jamais du jour au lendemain des habitudes séculaires d'un peuple, le cabaret était encore, au temps dont nous parlons, la distraction du plus grand nombre des bons Français. Fidèles à la tradition épicurienne, alors de grands seigneurs ne dédaignaient point encore de trinquer en chantant de grivoises chansons dans le petit salon de Ram-

4.

ponneau : Ramponneau, c'était le cabaret à la mode, le Cadran-Bleu, le Rocher de Cancale de son temps.

Ce fait rappelé, nos lecteurs comprendront qu'il n'y avait rien d'insolite, de contraire aux mœurs dans l'apparition en un tel lieu de quelques personnes de cette caste qu'on est convenu de qualifier de l'épithète de *gens du monde*.

Sans anticiper en rien sur les événements, nous croyons devoir citer d'abord les noms de nos cinq nouveaux personnages ; nouveaux à Ramponneau, s'entend, car de tous Diderot seul avait fait, en des laps de temps assez éloignés, deux apparitions dans ce cabaret. Nommons donc avec Diderot : Pierre Garrot, Saint-Lambert, Thérèse Levasseur et Louis Vindret ; ce dernier était le quatrième enfant de la famille dont nous nous occupons. Faible de complexion à sa naissance, on dut le nourrir aux Enfants-Trouvés mêmes ; mais, à l'âge de douze ans, ayant été mis en apprentissage chez un fabricant de bronze, il était devenu, au moment où nous le rencontrons, âgé de dix-neuf ans, l'un des premiers ouvriers ciseleurs de son atelier.

Ces personnages étaient à peine descendus des deux fiacres qui les avaient amenés que Diderot s'écria :

— Par ici ! qui m'aime me suive !

Et, malgré ses soixante-cinq ans, le chef des encyclopédistes, se faisant chef de file, s'élança dans la salle rajeuni de vingt ans.

Bientôt, laissant la cuisine à gauche et sans se soucier du qu'en dira-t-on, il entra, suivi de son monde, dans un petit salon où le guidèrent ses souvenirs. Ce salon, décoré dans le goût du temps, révélait réellement le progrès de l'époque. D'ailleurs, au point de vue du confortable, il ne laissait relativement rien à désirer : on le voit, comme naguère chez le Père-Lathuile, au dix-huitième siècle, Ramponneau avait aussi son côté aristotocratique.

Lorsque toute la société se trouva réunie autour d'une table chargée de couverts attendant des convives, le vieux philosophe dit à Pierre, comme Jésus à son disciple bien-aimé :

— Allez chercher ces gens et me les amenez. Sans plaisanterie, monsieur Pierre, vous êtes ici le chef de famille ; c'est vous qui avez écrit les lettres de convocation, c'est à vous de voir si nos inconnus sont arrivés ; dans ce cas, conduisez-les ici. Bon ! voilà déjà leur bonne mère qui s'essuie les yeux... Cela se comprend... Ah ! Thérèse, je ne vous croyais pas si impressionnable, vous...

Pierre venait de sortir du petit salon et Diderot parlait encore quand Louis Vindret s'écria :

— Cré nom d'un chien ! je veux aller avec

Pierre, moi ; je suis curieux tout de même de voir comme ils sont ficelés, mon frère et ma sœur. Sapristi ! s'ils arrivent comme ça tout droit d'un village de bois, dans leurs souliers de chêne, ils doivent être cocasses tout de même.

Turlututu,
Chapeau pointu.

Et saisissant son tricorne, notre faubourien sortit sans plus de cérémonie, en continuant de chanter sa chanson.

— Je l'aime bien aussi, mon Louis ; n'est-ce pas qu'il est gentil ? Les autres vont venir... peut-être... dit Thérèse en portant ses regards anxieux vers la porte.

— Sans doute, sans doute, attendons encore...

— Pensez-vous que l'éducation pourrait faire un homme du monde de ce garçon-là, de Louis ? demanda, pour dire quelque chose, Saint-Lambert à Diderot.

— Comment ! mais pourquoi pas ? Le cœur humain est partout le même. Observons cependant que tous les genres d'éducation modifient toutes les races d'hommes, et...

Et une fois sur ce chapitre, sans trop se soucier de l'émotion et de l'impatience de Thérèse, le poète et le philosophe galopèrent en commun sur leur métaphysique dada. Laissons-les donc

voyager dans les hautes régions de la pensée pendant que nous passerons dans la salle voisine.

Nous croyons devoir le répéter, la mise de Pierre Garrot était simple et riche tout à la fois ; la finesse et la blancheur de son linge dénotaient à première vue l'homme de bonne compagnie. Aussi, lorsqu'il rentra dans la salle commune, son œil scrutateur rencontra-t-il souvent l'œil non moins sévère de certains buveurs qui trouvaient *ce monsieur* quelque peu fourvoyé parmi eux.

Mais comme tout homme absorbé, n'ayant qu'une idée fixe en tête, Pierre se promenait de long en large entre les tables vides tout à l'heure et qui se garnissaient en ce moment. Aussi certain de sa faculté d'observation que de son instinct, notre artiste marchait gravement sans se préoccuper de l'étonnement qu'il produisait, cherchant des yeux une jeune fille de dix-neuf ans et un jeune homme de vingt-cinq. Il est presque inutile d'ajouter que Pierre n'avait d'autres guides dans l'esprit et la mémoire que l'âge et le costume des chers inconnus qu'il cherchait.

Après une promenade qui dura cinq minutes, cinq minutes de recherches sans amener le moindre résultat, les sourcils de notre observateur commençaient à se froncer d'impatience et de découragement, lorsqu'en passant devant l'une

des tables du fond, il crut enfin devoir s'arrêter, écouter la conversation suivante :

— Tiens, vois-tu, Joséphine, vrai comme c'est vrai que je m'appelle Jean Buteux, vrai, tu seras ma femme et je serai ton homme. C'est dit, c'est dit; ça sera ou la crique me croquera! Allons, ne pleurniche pas comme ça; c'est fait, c'est fait. A présent, faut travailler tous les deux; toi, à devenir une blanchisseuse; moi, un bon soldat, et je nous marierons; en route! Bah! je m'en fiche! *As pas peur!* Puis il chanta :

Un grand sabre à mon côté;
C'est pour me faire respecter.

— Bravo! Jean Buteux, bravo! tu es mon ami; j'aime qu'on soit rond comme toi. Tu ne seras pas longtemps conscrit, va! tu feras ton chemin au régiment; c'est moi, Nicolas Pasquier, dit Grippe-Soleil, qui te le prédis indubitablement. Oui, foi de sergent recruteur, en temps de guerre, un garçon taillé comme toi va loin; avec d'aussi beaux sentiments, il fait son chemin tout seul. Écoute, dans trois ou quatre ans d'ici, tu passeras l'arme à gauche ou tu gagneras comme ceux-là de crânes galons de sergent... C'est dit, filons; assez causé, assez bu comme ça... Quant à vous, la belle, défendu au beau sexe de nuiter à la caserne, à moins...

—J'aime ben Jean, mais je ne veux pas coucher dans votre caserne, se hâta de répliquer Joséphine en pleurant.

—Ventrebleu! mignonne, je vous crois fichtre bien. *Dodo!* vous seriez cause que toute la chambrée se couperait les oreilles. Debout, en route pour la Nouvelle-France!

Louis rejoignait son frère Pierre au moment où celui-ci disait au chef recruteur :

— Je vous demande mille excuses, monsieur le sergent, si je vous dérange... Je veux seulement vous demander si c'est une affaire définitivement arrangée, signée, bâclée, que l'engagement de ce garçon dans votre régiment.

— Oui, jeune homme, avec votre permission et l'autorité du roi, c'est une affaire bâclée, comme vous le prononcez si bien. Le cœur vous en dit-il? Vous me paraissez un gaillard!...

— Oui, telle est ma pensée. J'ai même formé le projet d'acheter une compagnie; mais avant, je veux m'assurer par moi-même si la carrière militaire peut me convenir. Eh! tenez, nous sommes là, dans ce petit salon; le vin est excellent, la chère délicieuse... Entrez, entrez donc un moment. Ces messieurs ne seront pas de trop.

— Accepté! jeune homme, accepté! Je sais depuis longtemps que l'on sert du pouilly d'une certaine verdeur au petit salon. On en boit quel-

quefois, vous savez, ça dépend de la bourse .. Mille canons ! nous sommes pourtant diablement pressés !

— Cinq minutes seulement, répondit Pierre en prenant galamment le bras de Joséphine et en faisant signe à Jean Buteux de le suivre.

Cependant, comme les militaires semblaient encore hésiter, Louis Vindret leur dit avec l'accent de jovialité qui lui était habituel :

— C'est-i que vous avez peur? Ah! ben oui, y a pas de danger qu'on dise des *craques* à des soldats du roi, à des gardes-françaises, encore... Nenni dà ! quand Pierre promet de payer du bon, c'est qu'il paye du *chenu*.

Ce dernier argument parut sans réplique. Quelques secondes s'écoulèrent, et les quatre soldats, Jean Buteux et Louis Vindret, entrèrent dans le petit salon à la suite de Pierre donnant toujours le bras à Joséphine.

— Prenez des siéges, messieurs, donnez-vous la peine de vous asseoir, dit tout d'abord Pierre aux militaires.

Aussi étonnés du sans-façon de ce dernier que curieux d'apprendre si cette jolie fille et ce gros garçon étaient les enfants perdus qu'ils cherchaient, Thérèse, Saint-Lambert et Diderot, qui, néanmoins, s'étaient levés par convenance, attendaient, impatients, que l'introducteur voulût bien

s'expliquer. Pierre, en effet, ne se fit pas attendre ; car la blanchisseuse et le garçon de ferme lui faisaient pitié, tant l'état d'ébahissement où les jetait cette complication d'incidents leur paraissait extraordinaire.

— Oui, messieurs et madame, oui, je vous présente Joséphine Blot et son frère Jean Buteux, Jean Buteux, que l'ennui de nous attendre, sans doute, vient, il y a deux minutes, de décider à s'engager. C'est une affaire terminée, signée, bâclée, comme le disait tout à l'heure l'honorable sergent ici présent. Versez-vous à boire, messieurs les militaires. A votre santé !

— Ma fille ! ma fille ! s'écria Thérèse en sautant au cou de Joséphine.

— Jésus ! mon Dieu ! c'est-i donc vous qu'est ma mère ?...

Ignorant les plus simples données de la philosophie, mais comprenant instinctivement toutes les misères matérielles et sociales inhérentes à leur sexe, la mère et la fille, dont les cœurs débordaient d'effusion, de tendresse contenue, mêlèrent silencieusement leurs sympathiques attractions en trois étreintes successives. Enfin, s'arrachant simultanément des bras l'une de l'autre, elles se contemplèrent en silence et se mirent à pleurer.

L'instant qui suivit cette scène attendris-

sante, à laquelle Grippe-Soleil et ses compagnons étaient loin de s'attendre, fut interrompu par Jean Buteux, qui, presque dégrisé par l'émotion, s'écria :

— Eh ben ! et moi, donc?.... là où c'est-i qu'elle est ma mère, mes frères? voilà la lettre qu'on m'a écrite à Saint-Julien-du-Saut, baillage de Sens ; c'est-i pour de rire?...

— Non, mon frère, non, ce n'est point pour me moquer de toi que je t'ai écrit de venir ici ; tu es en famille. Voici Louis, ton frère cadet, voilà...

— Ah ! jarnigué ! vous... tu es mon frère et ce petiot-là aussi ; *nom de nom d'un chien !* C'est-i pas encore une niche tout ça? Et ces deux vieux que v'là, qui parlent pas plus que des loups-garous, — reprit-il, en montrant Saint-Lambert et Diderot, ces deux vieux-là, sont-i mes oncles? Tiens !... i zont de biaux habits tout de même...

— Oui, mon garçon, nous sommes tes oncles, et si tu le veux, nous te servirons aussi de pères, — répliqua Saint-Lambert. Tiens, pour te donner une preuve de notre bonne volonté à ton égard, nous allons te dégager du service du roi. Combien le sergent t'a-t-il donné?

— Bon ! Eh ben, mon oncle, le sergent m'a donné trente livres.

— Trente livres, dix écus, ni plus ni moins ;

comme toujours, tel est le prix de la vie d'un homme! Ma foi! sergent-recruteur, tenez, faisons une autre affaire nous deux. Voici trois louis, autrement dit, soixante-douze livres, en échange du contrat d'engagement de Jean Buteux; c'est un marché d'or, vous convient-il?

— Peste! si ça me convient; je veux qu'on me pende du coup, si...

—Nenni! nenni! interrompit Jean Buteux avec vivacité; — je veux devenir soldat, moi, j'aime mieux ça que d'être valet de ferme. Je l'ai dit, ça sera. Je veux un bel habit comme ceux-là, de messieurs les militaires; dà! ça plaît à Joséphine. Je suis son homme, moi, à Joséphine, n'est-ce pas que j'nous marierons esnemble?

Quoique attérée sous les coups d'impressions profondes, à cette interpellation de son bien-aimé d'une heure, la jeune fille répondit en se levant tout d'une pièce.

— Oui! mon Jean, t'es mon homme, si ma mère que v'là le veut ben; oui, c'est vrai, et moi, je suis ta femme; mais t'as pas besoin d'être soldat pour ça.

— Ah! qu'est-ce encore? O misères de mon âme! s'écria Thérèse au comble de l'étonnement; voilà le frère et la sœur qui veulent se marier ensemble, à présent... Mais, mon Dieu! qu'est-ce que je vous ai donc fait, pour?...

— Quoi que c'est? quoi que c'est? Joséphine c'est pas ma sœur, c'est ma femme, répliqua Jean Buteux, se redressant fièrement et passant l'un de ses bras autour de la taille de sa prétendue.

—Mon frère ! qu'on dit, c'est mon frère ! Sainte Vierge ! moi qui l'aimais déjà tant, pensa tout haut Joséphine, avec un accent d'indicible tristesse.

—Ta ! ta ! ta ! ta ! mille millions de tonnerres ! finissons-en ; est-ce que vous vous fichez de moi par hasard?... En voilà des balivernes ou le diable perd son latin. Ça commence à m'ennuyer... voyons les louis ou la recrue ; leste ! ou bien nous allons voir... j'ai pas le temps qu'on me gouaille, moi, s'écria Grippe-Soleil en saisissant l'enrôlé par le collet.

— Pardieu ! le sergent a raison, répliqua Louis. Tiens, frère, laisse payer ce monsieur que tu appelles ton oncle, et prends ton acte d'engagement ; t'auras toujours ben le temps de tourner par le flanc droit et par le flanc gauche quand tu voudras.

— Oui, Jean, tu es mon fils, comme Joséphine est ta sœur ; je t'expliquerai tout ça demain. Va, laisse partir les militaires ; allons, mon garçon, obéis à ta mère qui t'aime bien, tu verras... Et Thérèse Levasseur parlant ainsi à Jean, lui pas-

sait le bras autour du cou, pleurait et l'embrassait tout à la fois.

— Nom de nom ! c'est vous qu'est ma mère ! en v'là ben d'une autre, à c'te heure... Dam ! je veux ben rester, mais je veux le papier... C'est vous qu'est ma mère ! et Joséphine qu'est ma sœur ! Tiens, tiens, pourquoi donc que vous le disiez pas, alors ?...

— Eh ! tu le vois bien. Est-ce ma faute à moi ? tout le monde veut parler à la fois.

— Bien ! bien, reprit Diderot, maintenant tout est dit. La reconnaissance a été faite selon la nature des choses. Saint-Lambert, donnez, en échange de l'acte d'engagement, vos trois louis au sergent, tout à l'heure nous causerons plus à notre aise.

Cette transaction terminée, Grippe-Soleil, ayant fait sortir ses satellites, dit en entr'ouvrant la porte d'une main et tenant son chapeau de l'autre :

— Bonsoir, la compagnie. Vrai ! comme c'est vrai que je m'appelle Nicolas Pasquier, ce que je vous dis c'est pas pour vous chagriner, mais faut vous faire soigner ces têtes-là ; c'est mon idée, vrai ! parce que si vous n'êtes pas déjà tous des fous, vous le deviendrez bientôt. A revoir, messieurs et mesdames... à revoir... aux petites maisons.

Aussitôt que les militaires furent sortis et la porte fermée, tous nos personnages se regardèrent en silence. Chacun d'eux espérait enfin voir succéder à l'imbroglio final que l'on vient de lire, la douce intimité, l'épanchement fraternel, que semblait exiger la solennité de ce rendez-vous. Déjà même Saint-Lambert s'occupait de rédiger le menu d'un repas de corps, lorsque la porte se rouvrit brusquement pour livrer passage au plus fâcheux des poursuivants.

Ce nouvel acteur, âgé de cinquante ans, était un homme de haute taille, assez bien mis, et se nommant Montretout. C'était un ancien piqueur de M. le comte René de Girardin.

— Bonjour à la société, dit-il ; puis, inclinant son long buste devant Saint-Lambert et Diderot, qu'il connaissait, il reprit en présentant à Thérèse une lettre décachetée.

— Hem ! hem !... tiens, lis si tu sais lire. Il faut cependant savoir combien on en a de ces enfants avant de se marier... Peste ! jusqu'à des religieuses... Est-ce que tu crois que je vas nourrir tout ça ?

— Qu'est-ce qui t'a prié de nourrir mes enfants ? répliqua Thérèse. — As-tu seulement une fois en ta vie donné la becquée à un oiseau, dis, grand *séco?* Mes enfants... ils se nourriront bien sans toi, malavisé que t'es...

— Mais quel est donc cet homme? que vous est-il? demanda Diderot à Thérèse.

— Lui!... ah! vous ne le connaissez pas, c'est vrai; eh bien! c'est Montretout, c'est mon futur mari, répondit-elle.



VI

Afin de donner au lecteur une explication de la présence et des paroles de Montretout, nous pensons devoir reprendre notre récit où nous l'avons laissé à la fin de l'avant-dernier chapitre.

Trop vaste pour que l'amour de Dieu ait pu le combler à lui seul, le cœur de Catherine avait fini par se remplir d'une bien douce illusion. Jouir des plus purs sentiments qui naissent des amours filial et maternel; avoir à tout instant près de soi l'utilité si douce d'un autre soi-même; se délecter à souhait sous les caresses d'un enfant qu'on s'imagine avoir créé, cela sans souffrir des douloureux souvenirs de l'enfantement; voir chaque jour cet enfant grandir et s'embellir à ses côtés, s'amuser de tous ses jeux, aimer de tous ses a-

mours; croire avec une foi sans terme de comparaison à l'immortalité de son âme, à sa vie dans le ciel ; vivre durant des éternités au sein d'un Dieu clément, avec l'être tant chéri sur la terre, tels étaient les suaves aspirations, les rêves de Catherine.

Quel fatal moment pour la bonne sœur que celui où, tombant du ciel sous l'orme dont nous avons parlé, Amélie, son bel ange, se transforma soudain en une simple fille de la terre.

Oui, perdre Amélie, désespérer de la retrouver présente à son chevet lorsque son heure dernière serait venue; se figurer l'âme si pure de son enfant salie au contact d'un homme, étaient pour la vieille religieuse des pensées trop douloureuses : elles usaient les ressorts de sa vitalité de minute en minute.

Voyant de si graves symptômes se déclarer, le docteur fit aliter sa malade, et la surveilla avec soin ; car malgré sa faiblesse extrême, elle voulait absolument se rendre à l'église, aimant mieux mourir, disait-elle, que de manquer l'office divin. C'était, en effet, la première fois de sa vie que sœur Catherine n'entendait pas la messe du dimanche.

Vers midi, l'état de la malade empirant, le docteur donna ses dernières prescriptions et fit appeler l'aumônier de l'hospice, qui ne tarda point à se rendre au chevet de la supérieure.

Cet ecclésiastique, vieillard sexagénaire, possédait depuis vingt ans l'entière confiance de Catherine; aussi, l'appelait-elle familièrement le médecin des âmes et le consultait-elle souvent sur ses devoirs spirituels. Dès qu'ils furent en présence, le confesseur et la pénitente se firent mutuellement toutes les concessions exigées entre gens qui vivent sur le pied d'une parfaite égalité. De cette confession, il ne résulta d'abord qu'une douce admonestation du prêtre à la moribonde; puis, indépendamment de deux *Pater* et deux *Ave* qu'elle devait réciter, elle dut encore, afin de racheter le mensonge qu'elle avait fait à Thérèse, rendre aussi forcément Amélie à sa mère. En pareil cas, ne rend-on pas une somme trouvée à son légitime propriétaire? dit tout bas le confesseur; simulant une réflexion des plus simples.

En vertu de son titre de représentant de Dieu sur la terre, pour notre vieille sœur, tout confesseur était un oracle infaillible; selon elle, le salut de l'âme était l'acte le plus sérieux de la vie; aucune puissance humaine ne pouvait balancer les arrêts du dépositaire des pouvoirs divins. Habituée dès son enfance à subir l'occulte puissance du prêtre, et ayant le moral déjà fatigué par l'âge, a maladie acheva d'éteindre, dans les souvenirs de Catherine, le dernier souffle des amours terrestres. Au moment de la mort, toute préoccupée

d'idées séraphiques, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, en mettant sa mémoire sur toutes les voies, que l'aumônier et plus tard le docteur parvinrent à savoir le nom et l'adresse de la mère d'Amélie.

Ainsi, l'amour si désintéressé de la supérieure pour sa fille adoptive devait fatalement s'éteindre par trop d'exaltation. Moins vif, peut-être, mais plus raisonné, l'intérêt que le docteur portait à son neveu grandissait au contraire par son côté logique.

Quand on apprit à l'hospice Saint-Philippe, que sœur Amélie était la fille de Jean-Jacques Rousseau, cet incident prit tout d'un coup les proportions d'un événement public. Les administrateurs et les malades, les sœurs, les élèves en médecine et les infirmiers, chacun discutait ce fait, le commentait à sa manière. Humble novice jusqu'alors, Amélie devint ainsi, d'une minute à l'autre, soit un ange, soit un démon, selon l'opinion du discoureur. Déjà à l'hospice Saint-Philippe, comme dans le monde, la religion et les idées philosophiques étaient en présence : c'était le point de départ de la lutte sociale de nos jours.

Cependant, vers une heure, le docteur Tissot, qui désespérait de sauver la supérieure, crut devoir céder à l'impatience de Charles et d'Amélie

en écrivant à Mme Rousseau la lettre qu'on va lire. Cette lettre, portée par un infirmier, rue Plâtrière, 12, fut remise à Montretout par une femme de ménage. Ayant interrogé celle-ci sur l'absence de madame, notre futur apprit d'elle que Thérèse dînait en compagnie à l'auberge de Ramponneau; sur cette indication, le successeur matrimonial du philosophe alla lui-même porter la lettre en question, après l'avoir lue toutefois. Montretout connaissait parfaitement le chemin des Porcherons.

Voici la teneur de cette lettre, que Pierre lut à la prière de sa mère.

« Madame,

» Interprète des volontés d'une mourante, je vous écris de l'hôpital Saint-Philippe-du-Gros-Caillou, où je vous prie de vous rendre.

» Sœur Catherine, notre bien-aimée et vénérable supérieure, se meurt; je suis chargé par elle de vous annoncer que votre fille, qu'elle disait ne plus exister, est vivante. Elle se nomme Amélie Niel.

» Ce serait vraiment dommage de laisser cette jeune enfant prononcer des vœux éternels de retraite; venez, vous la verrez. Du reste, elle aime et elle est aimée; le parti est de tout point sorta-

ble. Je vous attends donc, madame, aujourd'hui ou demain, pour délibérer sur le sort de nos enfants.

» J'ai l'honneur, etc.

» F. TISSOT,

» Médecin en chef de l'hospice Saint-Philippe-du-Gros-Caillou. »

Lorsque Pierre eut achevé de lire ces quelques lignes, Thérèse s'écria :

— Tiens ! qu'elle est donc drôle, cette religieuse ! ce matin, c'était ma fille qu'était morte, à présent voilà que c'est elle... Eh bien ! j'irai après dîner. Viendras-tu avec moi, Joséphine? nous irons voir ta sœur.

— Oui, vas, vas en chercher encore une douzaine d'enfants... je veux que le diable m'emporte si je leur donne seulement un morceau de pain, répliqua Montretout en allant s'asseoir dans un coin.

En ce moment, deux cuisiniers apportaient le premier service d'un dîner splendide, dîner de nature à réveiller des appétits plus blasés que ne l'étaient ceux des enfants de Rousseau. Pourtant, les dernières paroles de Thérèse, la révélation de son prochain mariage avec Montretout, mais surtout les répliques de ce futur beau-père, toutes ces raisons paraissaient tellement étranges aux esprits simples de ces enfants, qu'une préoccupation morale sans précédent pour eux leur

fit oublier les préparatifs du repas. Pierre surtout, que le silence des deux vieillards confirmait dans ses présomptions, Pierre baissait la tête comme pourrait le faire un homme d'honneur surpris en flagrant délit de mauvaise action. Néanmoins, ce fut lui, lui, le fils aîné du grand homme, qui rompit le silence.

— Ma mère, dit-il, vous êtes libre de vous remarier, si bon vous semble; nul ne peut vous contester ce droit. Mais tous tant que nous sommes ici, je le pense du moins, nous eussions désiré que vous gardassiez le nom cent fois glorieux de Rousseau. Avouez, madame, que vous faites peu de cas de la mémoire du père de vos enfants, de cet homme immortel que la France révère... Ma mère!... ce n'est pas bien...

— Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est? Vas-tu donc aussi faire des discours comme ton père? dis, Pierre, veux-tu m'apprendre à me conduire?... Si ça me plaît, à moi, de me remarier, ça ne te regarde pas... tiens! Comme une femme est déjà trop heureuse avec un homme qui se promène ou qui écrit tant que la journée dure... laisse-moi donc tranquille!

Et, peu soucieuse de l'opinion que ses enfants pourraient se faire d'elle, Thérèse termina ses réticences en avalant un verre de vin.

— Cré nom! faut pas se fâcher comme ça,

puisqu'on est tous des parents; c'est pas amu sant, dit Jeau Buteux, en attaquant une cuisse d'oie, qu'il mordait à belles dents.

— Oui, répliqua Louis, dînons; on verra après. Moi, je m'en fiche; demain je retournerai à mon atelier; si les parents et les amis ont besoin de moi, je demeure chez M. Delamarre, rue de la Calandre.

— Et moi, donc! qu'était venue rien que pour voir not' mère; je l'ai vue, puisque la v'là. A présent, faut que je m'en retourne à Sceaux. Je prendrai la patache à Montrouge. Le lundi, c'est le jour qu'on repasse le linge de monseigneur de Penthièvre. Jean, tu viendras avec moi, n'est-ce pas?

— Dam! je veux ben; mais laisse-moi manger, j'ai faim.

— Ma mère, si vous le permettez, j'irai avec vous à l'hospice Saint-Philippe. Quant à Jean, il peut accompagner Joséphine et se trouver mardi à la manufacture de Sèvres. Je lui promets un emploi facile à remplir; il gagnera trente sous par jour pour commencer.

— Trente sous par jour! ça me va! répondit notre amoureux, la bouche pleine.

— C'est bien, mes enfants, c'est très bien! je vois avec plaisir que vous aimez le travail. Joséphine est une honnête fille, et vous, garçons,

trois bons ouvriers. Avec de l'occupation on vit simplement, mais aussi sans de grands chagrins. Allons, prenez courage ; moi et M. de Saint-Lambert, que voici, nous ne vous abandonnerons pas. Eh ! tenez, faites-moi l'amitié, ou si vous aimez mieux, le plaisir d'accepter chacun un louis d'or; mes enfants, donnez cette preuve d'estime à l'ami de votre père ; oui, prenez chacun ce louis d'or, reprit l'encyclopédiste.

— Oh ! s'il ne faut que prendre un louis d'or pour vous faire plaisir, mon oncle, moi, je veux ben, dit Jean Buteux en tendant la main.

— Et moi *itou*, répondirent Louis et Joséphine ensemble.

— En ce cas, tout étant convenu, tout ira bien. On pourra se revoir bientôt ; mais mangez donc...

— Ah ! monsieur veut-il nous faire l'honneur de partager ce modeste repas de cabaret ? reprit Saint-Lambert en s'adressant à Montretout, le futur de Thérèse, qui, resté dans un coin, commençait à se faire une indigestion de mauvaise humeur.

Comprenant qu'il venait de jouer un rôle déjà passablement ridicule, Montretout, acceptant l'invitation qui venait de lui être faite, alla, silencieux et timide, se placer à l'extrémité de la table.

En définitive, ce banquet, où Diderot et Saint-

Lambert s'étaient promis de se divertir, ne fut que médiocrement divertissant. Un cours de mœurs ne peut être fait qu'aux lieux où la gaîté et le libre arbitre de la pensée existent. Dans ce dîner, ils n'existaient pas. Pour les convives, Montretout était un hors-d'œuvre indigeste.

Or, à l'exception de quelques paroles relatives aux mets que l'on se passait, ce repas atteignit le dessert sous le poids d'un silence écrasant. Chacun attendait de son voisin, aussi timide que lui, l'initiative d'un branle-bas qu'il n'osait prendre lui-même.

Cet état de gêne et de contrition durait depuis vingt minutes, lorsque la clarinette et la grosse caisse d'un saltimbanque se faisant entendre, Pierre s'écria :

— Ma mère, avant que de m'en retourner à la besogne, je veux avoir la conscience nette de tout ceci. Voulez-vous accepter mon bras jusqu'au boulevard ? là, nous prendrons un fiacre pour nous rendre à l'hospice Saint-Philippe. Joséphine pourra nous accompagner, si...

— Nenni, nenni, faut que je sois à Sceaux ce soir. Jean viendra avec moi, n'est-ce pas, Jean ?

— Oui, oui, j'irai avec toi. Nom de nom ! que j'ai ben mangé ! C'est tout d'même amusant de trouver comme ça tous ses frères, ses sœurs,

sa mère et ses oncles qu'on n'a jamais vus. Vrai! il y a de quoi rire de voir une mère qu'est une dame se marier avec *une frimousse* comme celle-là, reprit Jean Buteux en jetant un regard des plus malveillants à Montretout.

—Eh ben! si elle veut se remarier, not'mère, c'est qu'ça lui fait plaisir; qu'est-ce que ça te fait? ça t'ôte-t-i tes deux bras pour travailler?... En route! assez d'embêtement comme ça; je vas me promener. Je veux voir les hercules, moi, répliqua Louis Vindret en se levant.

Ce fut le signal du départ.

Arrivé sous l'auvent de l'auberge et comme il s'agissait, avant de se quitter, d'attendre Saint-Lambert qui réglait le compte, Diderot s'exprima ainsi, en parlant tour à tour à chacun de nos personnages :

— Madame, et vous, mes enfants, croyez-en un vieil ami de Jean-Jacques, croyez que pour tous les hommes, tous sans exception, le bonheur n'existe en ce monde qu'à la condition d'y remplir des devoirs, d'y travailler, en choisissant, autant qu'il est possible, un état qui nous plaise. Sans doute, la naissance, les circonstances et les événements de la vie ne favorisent pas toujours nos vocations, mais la conscience des devoirs remplis est pour beaucoup dans la félicité intérieure. Oui, le bonheur, selon moi, n'est pas autre

chose qu'une conscience parfaitement pure. Allons, du courage, mes enfants ! mais souvenez-vous, au moindre besoin sérieux que vous pourrez avoir, souvenez-vous de moi, adressez-vous à Diderot. Pierre le sait, je demeure rue de la Sourdière, 18... Ah ! Saint-Lambert, nous nous en allons... Bonjour, bonjour... Pierre, arrangez-vous pour qu'on puisse se revoir bientôt.

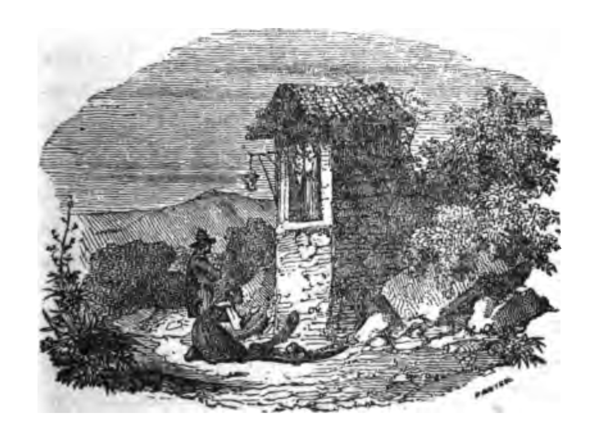
Et saluant nos prolétaires aussi civilement qu'ils eussent salué de grands seigneurs, les deux vieillards s'éloignèrent au bruit des musiques d'une douzaine de funambules qui faisaient un vacarme épouvantable.

Voyant Jean Buteux et Joséphine d'une part, Pierre et Thérèse de l'autre, se donner le bras après le départ des anciens ; voyant Louis l'abandonner pour se mêler au public des saltimbanques, Montretout, resté seul, se prit à réfléchir sur les conséquences que pouvait avoir cette équipée de sa future et termina ses méditations en faisant ce beau monologue :

— Cette madame Rousseau, comme on l'appelle, cette vieille folle de cinquante-cinq ans prétend qu'elle m'aime.... Ça, c'est possible, on est encore vert.... Mais avec les dix mille livres qu'elle dit avoir, si elle allait posséder dix enfants ; car, enfin, il lui en sort un de dessous terre tous les jours.... Diantre ! alors, il faut qu'elle

ait plus de dix mille livres, ou qu'il y ait quelques *bougrailleries* là-dessous.... un testament, peut-être.... dépêchons-nous d'éclaircir cette affaire là. C'est ça ! Diable ! avant de se marier, il faut au moins savoir avec qui on se marie.

Et tout aussi satisfait de sa logique que de la détermination qu'il venait de prendre, Montretout enfonça son tricorne sur sa tête et se mit à courir dans la direction du boulevard.



VII

Il était quatre heures lorsque nos personnages se séparèrent.

Sur une population de huit cent mille habitants, six cent mille étaient sortis des murs; c'est dire assez que le temps se maintenait au beau.

Lorsque le travailleur des villes vient d'accomplir une semaine bien remplie, rien ne lui fait mieux oublier ses peines et ses privations que le loisir d'un dimanche d'été, surtout quand ce dimanche est illuminé par un soleil splendide. Trois ou quatre pièces blanches dans la poche et cinq heures de liberté au grand air, telle est l'ineffable félicité rêvée par l'esclave moderne. Et qu'on ne nous taxe pas d'exagération, cette félicité du pauvre, toute dérisoire qu'elle paraisse,

vaut à elle seule tous les genres de bonheur du riche désœuvré. Oui, par un travers inhérent à notre espèce, le soleil et la verdure perdent toute leur magnificence aux yeux des hommes qui peuvent les voir chaque jour. Abstraction faite de données plus ou moins sociales, c'est là une compensation naturelle, une sorte de consolation que le pauvre ne doit qu'à lui-même et à Dieu.

Simples habitants des champs jusqu'à ce jour, Jean Buteux et Joséphine, contrairement aux citadins de Paris, n'étaient point pressés de sortir des murs. Ayant, comme on le disait de leur temps, la tête un peu montée, ils s'en allaient bras dessus bras dessous, à travers les rues désertes, devisant de mille choses et s'amusant des moindres objets qu'ils voyaient. En ce moment pour eux, le ciel n'était pas bleu, il était couleur de rose. En flânant ainsi, nos paysans arrivèrent à l'angle du Pont-Neuf et du quai de la ferraille, tout près de la Samaritaine, vieille merveille hydraulique assise sur la Seine, et qui faisait alors entendre au loin ses plus joyeux carillons. Jean, qui jusque là s'était laissé conduire par Joséphine, Jean voulut absolument danser au son des clochettes et faire galerie autour du pitre d'un cartomancien. Niais de nature et contrefaisant l'imbécile, ce bobèche débitait pour la millième fois mille et une absurdités devant un public

composé de servantes et d'apprentis, de marchands et de maçons. Donc, les lazzis au gros sel, les calembours de mauvais goût du pitre, en même temps qu'ils amusaient les enfants de la Vienne et de la Creuse, désopilaient la rate de notre garçon de ferme. Retenu d'un côté par l'esprit de ce paillasse, de l'autre attiré par Joséphine pressée de s'en retourner à Sceaux, Jean cédait fatalement à ce premier attrait qui le faisait rire. Pendant cette parade, le cartomancien se promenait derrière les spectateurs, observant, écoutant leurs moindres propos : la logique des cartes, on le sait, n'a jamais été que le fait des observations de celui qui les fait parler. Or, en écoutant le rire de bon aloi du compagnon de Joséphine, le sieur Moreau aîné prépara son *boniment* et fit son entrée dans le cercle.

Ce fut avec une grâce toute particulière que le tireur de cartes appliqua tout d'abord une demi-douzaine de soufflets dans la main du pitre, qui les parait sur sa joue. Ayant ensuite distribué un nombre égal de coups de pieds au derrière du même personnage, cela afin de mettre son auditoire en bonne humeur, notre cartomancien, comme tous les hommes personnels, cracha et toussa avec un bruit retentissant; puis, faisant quelques tours de gobelet en manière d'exorde, il finit par s'exprimer en ces termes.

— Vous n'ignorez pas, messieurs et mesdames, comment je m'appelle ; pour ne pas avoir l'honneur de me connaître, il faut indubitablement ne point habiter la capitale ; que dis-je la capitale ? il faut n'être pas Français, et encore.... Car mon nom a retenti jusque dans le pays des sauvages, en Chine, dans la Picardie et même plus loin encore....

Mais comment se fait-il, me direz-vous, comment un homme aussi adroit, aussi célèbre que vous prétendez l'être, comment cet homme vient-il faire des tours de gobelets sur le quai des Oiseaux ? A cette question je répondrai ceci : Je ne demande rien pour mes tours de passe-passe ; non, messieurs, non, mesdames, je ne vous demande ni un liard, ni un sou, ni six blancs.... Cependant, comme le dit fort bien le proverbe, chacun doit vivre de son métier, c'est vrai !... mais mon métier à moi, est des plus utiles et des plus honorables ; vous allez en juger.

Voulez-vous, pénétrant dans les secrets de l'avenir, vous informer s'il doit vous écheoir un héritage, avoir des nouvelles d'un ami éloigné, découvrir un trésor ? me voici !... Désirez-vous connaître les intentions d'un gredin qui contrecarre vos projets ? connaître l'âge, savoir quel est le genre de beauté, la couleur des cheveux de celui ou de celle qui doit être votre époux ou votre

épouse? demandez, me voilà!... Voulez-vous?... mais, messieurs et mesdames, je m'arrête, ce serait mettre votre complaisance à une trop rude épreuve, ce serait vous endormir debout, tous ici devant moi, si je me permettais de vous initier sur la place publique aux merveilleux secrets des cartes du grand jeu de tarots, enfin de la science divinatoire du sublime Moreau aîné... C'est au pied du mur qu'on voit le maçon. Messieurs et mesdames, qui veut prendre une carte? il ne faut qu'une personne pour encourager toutes les autres... ça ne coûte que deux sous... Demandez, faites-vous servir; je vais avoir l'honneur de vous instruire de toutes les choses que vous désirez savoir...

Et commençant par ceux des spectateurs qui lui semblaient les plus faciles à *pincer*, pour nous servir de l'une des expressions de son langage intime, le sieur Moreau, faisant le tour du cercle, vint présenter à notre couple, déjà noté, un jeu de cartes ouvert en éventail. Jean et Joséphine en prirent une au hasard et donnèrent chacun deux sous.

Le cartomancien avait déjà soulevé le voile du destin aux yeux fort peu émerveillés de quatre ou cinq *pantes*, lorsqu'il se rabattit sur nos connaissances.

— La dame de pique! s'écria-t-il.

— C'est moi qui l'ai, répondit Joséphine.

— En ce cas, ma toute belle, donnez-vous la peine de me suivre.

A cette injonction, Joséphine, devenue rouge comme une cerise, se disposait à sortir du rang, lorsque son compagnon se prit à interpeller ainsi le sieur Moreau :

—Dites donc, l'homme, je ne veux pas que Joséphine parle comme ça toute seule avec vous, moi. Quoi que c'est que vous voulez lui dire à Joséphine?

— Oh ! oh ! l'amoureux ! la jalousie nous fait donc tourner la tête aujourd'hui?... Des donzelles, j'en ai vu bien d'autres dans mes voyages. Eh bien ! ça m'est égal. Valet de trèfle, venez écouter ce que je vais dire à la dame de pique ; ce sera faire d'une pierre deux coups.

— Dà ! j'aime mieux çà.

Et entraînant sa compagne hors du cercle pour suivre le banquiste, Jean ajouta :

— Nous v'là. Dites-nous ce tas d'affaires, à présent.

— Ecoutez, jeunes gens, vous en aurez pour vos quatre sous. Ecoutez !... vous vous aimez bien, n'est-ce pas?

— Sapristi ! oui, que j'nous aimons ben!

— Je lis dans l'avenir, écoutez !... Travaillez l'un pour l'autre et aimez-vous toujours ; mais,

pour ne pas mentir, je dois vous avouer qu'il y a un peu de louche dans votre situation ; oui, un louche du diable ; c'est des canailles qui veulent vous faire du tort. Cependant, ça ne sera rien ; les canailles n'empêcheront pas le valet de trèfle d'épouser la dame de pique ; oui, tous ces gens-là qui se disent vos parents, ça ne vaut pas un bon ami, la corde pour les pendre... faut pas les écouter... faut travailler, être bien gentils. Puis, comme il doit vous échoir un héritage, je ne sais pas quand, vous vous marierez, vous aurez des enfants et vous serez heureux... voilà !...

— J'nous marierons ? j'aurons des enfants ?... Nenni, puisque Joséphine et moi j'sommes frère et sœur !

— Frère et sœur !... bah ! Ah ! ça, par exemple, les cartes ne mentent jamais... c'est une blague... on vous aura changé en nourrice, parole d'honneur.

Et, ses quatre sous étant gagnés, le cartomancien rentra dans le cercle.

— Allons-nous-en ; tout ça c'est des bêtises, dit Joséphine en prenant le bras de Jean.

— Des bêtises, des bêtises... qu'en sais-tu ?... l'homme a bien dit : Il y a des gens qui se disent vos parents et qui ne valent pas la corde pour les pendre... Crois-tu que c'est notre mère, c'te vieille qui va se remarier ?... des *craques*, tout ça !

6.

en v'là une de mère. Pourquoi qu'a nous a abandonnés, alors?... Vois-tu, y a queuque chose là-dessous.

— Je ne sais pas, moi; pourquoi donc qu'elle était si contente de nous voir, not' mère? qu'elle m'a tant embrassée que ça faisait pleurer?

— Dam! si c'était son idée de t'embrasser, à c'te femme... Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?

— Ah! ça, c'est Henri IV; j'sommes sur le Pont-Neuf.

— Henri IV! Ah! c'est ce cheval-là qu'est Henri IV? Il est crâne tout de même, avec c't'homme qu'est dessus; j'ons ben entendu parler de lui à Saint-Julien-du-Sault... Mais, mais, c'est-i ben loin le pays où qu'tu me mènes, dis, Joséphine?

— Oui, que c'est loin. C'est pour ça qu'i ne faut pas s'amuser, il est bientôt six heures.

— Oui, mais, dans ce pays, où c'est-i que je coucherai?

— A l'auberge, donc; il n'en manque pas, à Sceaux, des auberges. Tous ces messieurs qui viennent voir monseigneur de Penthièvre couchent au château, mais ceux qui viennent pour M. de Florian couchent à l'auberge. On est bien aussi à l'auberge; t'as de l'or et de l'argent pour attendre, dà! et quand t'en auras plus, ta Joséphine t'en donnera.

— Ah ben ! allons; t'es une bonne fille ! non de nom que je t'aime ! mais j'ai soif !

— Ne vas-tu pas encore t'arrêter? Tu boiras à Montrouge.

— T'as raison, ma petite femme ; faut pas toujours boire. *Bernique* pour Saint-Julien-du-Sault. J'suis-t-i content d'être venu à Paris. Allons, vite.

Et, partant du terre-plain du Pont-Neuf, le frère et la sœur reprirent leur volée allègrement, côte à côte, comme de vieilles connaissances. Causant de leurs affaires en chemin, ils allaient entremêlant leurs joies et leurs douleurs passées avec de beaux rêves d'avenir. Naturellement bons, et rencontrant pour la première fois, à l'âge où les sens se révèlent, un cœur sympathique à leur cœur, Jean et Joséphine n'essayèrent même point de s'expliquer la nature de leurs sensations. Tous deux comprenaient instinctivement qu'ils sortaient de la même école, qu'ils s'aimaient et s'estimaient *paur tout de bon*. Leur psychologie amoureuse n'allait pas au-delà des faits, n'objectait rien au cri de la nature.

Le trajet du Pont-Neuf à Montrouge, par le Luxembourg, peut aisément s'effectuer à pied en moins d'une demi-heure; mais pour cela faire, il ne faut point flâner, et, flâner, c'était à quoi, en traversant Paris pour la première fois, Jean Buteux était passionnément enclin. Oui, malgré les

exhortations, les tiraillements de sa sœur, ce brave garçon s'arrêtait tous les dix pas; tantôt c'était devant une belle dame ou un garde du corps ; tantôt c'était devant une statue ou un marchand de coco que notre gobe-mouche s'extasiait. Flâner! délicieux passe-temps de l'observateur! Eh! qui de nous n'a pas, au moins une fois en sa vie, laissé errer à l'aventure son esprit et ses jambes? Penser qu'un monsieur qui n'a jamais flâné ait pu observer quelque chose, et croire que la lune est une lanterne, sont deux convictions parfaitement identiques. Maître loup, qu'observe-t-il, lorsqu'il court pressé par la faim à travers bois et taillis? pas grand'chose. Et ce monsieur affairé qui traverse en la coudoyant la foule d'une grande ville, qu'observe-t-il? Donc ce bipède et ce quadrupède courent, courent, chacun de leur côté, exclusivement occupés de leurs appétits respectifs.

Le fils de Rousseau flânait donc dans l'avenue de l'Observatoire comme il avait flâné jusque-là dans les autres carrefours. Or, comme l'avenue de l'Observatoire participait alors de Paris et de Montrouge, il y avait foire tous les dimanches, c'est-à-dire que les promeneurs, les joueurs de boules et les petits marchands y faisaient un tintamarre fort amusant pour les gens de l'espèce de notre flâneur.

Voyant beaucoup de monde rassemblé autour d'un marchand et quelques personnes sortir de ce groupe tenant à la main des petits bonshommes de plâtre, Jean Buteux, qui voulait tout voir, selon son habitude, entraîna Joséphine de ce côté et s'approcha du marchand.

— A six blancs pièce les deux grands hommes Jean-Marie Arouet de Voltaire et Jean-Jacques Rousseau; cinq sous les deux! Voyez, messieurs et mesdames, la vue n'en coûte rien; c'est très bien fait. Il n'y en aura pas pour tout le monde.

Comme le marchand répétait ce refrain quatre ou cinq fois par minute, Jean, prêtant une oreille attentive, dit à Joséphine après une assez longue pause :

— Pardienne! m'est avis que Jean-Jacques Rousseau, c'est comme ça que s'appelait not' père, qu'on dit?...

— Dam! je *cret* ben aussi que c'est comme ça que c'est écrit sur la lettre. Tiens, toi, lis, puisque tu sais lire.

Et, tout en prononçant ces paroles, la jeune fille, écartant son fichu de madras, tira de son sein une lettre décachetée qu'elle remit à son compagnon :

— J'ai ben la mienne *itou* de lettre, répliqua celui-ci; mais ça ne fait rien, je la lirai tout de même. Je sais lire l'écriture, moi, tu vas voir.

Puis, sans se préoccuper de ses voisins, sans se douter le moins du monde que cette lecture, faite en public, pouvait paraître ridicule ou étrange, notre paysan déplia sa lettre et se mit à marmoter, ou plutôt à en épeler le contenu tout bas, jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce nom de Rousseau qu'il cherchait.

— C'est tout de même ça, reprit-il bientôt; oui, c'est écrit : Jean-Jacques Rousseau... on sait lire peut-être. Dis, Joséphine, je veux l'acheter, moi, notre petit bonhomme de père. Six blancs, c'est pas cher... Tenez, l'homme, dit-il au marchand, voilà une pièce de douze sous; rendez-moi neuf sous et demi.

— Je ne vends pas mes bustes dépareillés; c'est cinq sous la paire.

— C'est pas la paire, c'est not' père que je veux; c'est c't-ilà qu'y a dessus Rousseau; l'autre, je le connais pas, j'en veux pas.

— Si tu n'en veux pas, répliqua le marchand, laisse-le, et va conter tes balivernes à la foire de ton village; va, mon gars, va; si tu étais le fils de mon petit bonhomme de plâtre, tu ne serais pas si bête.

— Oh! c'est bien vrai! D'ailleurs, Jean-Jacques Rousseau n'a pas élevé d'enfants; il mettait les siens à l'hôpital, dit une femme jeune encore et d'un genre difficile à classer.

— Oui, certainement, madame, vous avez raison. J'ai entendu dire cela plus de vingt fois, se hâta de répondre une vieille coquette.

— Quoi ! quoi ! cette ficelle là, le fils de Jean-Jacques ! Et depuis quand un homme de génie se permet-il de procréer des ânes? dit en riant un étudiant de dixième année.

— Quoi que c'est? quoi que c'est? eh ben ! oui, je suis l'enfant du petit bonhomme que v'là... Joséphine aussi est sa fille... Je ne l'ons jamais connu, mais c'est égal; je vas casser *queuq' chose* à celui qui voudra se ficher de moi et de Joséphine.

Alors, excité par ses trop fréquentes libations, Jean Buteux se dégagea du groupe et se mit en garde, son bâton prêt à la parade.

Effrayée de cet état d'exaspération, sa sœur courut à lui :

— Mon Dieu ! que t'es bête, mon pauvre Jean ! viens-t'en. Quoi que ça te regarde tout ça?

Et presque aussi forte que lui, elle entraîna notre discoureur sur le chemin de Montrouge.

— Bah ! au fait, t'as raison; c'est tous des imbéciles; allons nous-en, dit-il. Sur ce, nos amoureux, qui ne se croyaient point en droit d'être sensibles au ridicule, partirent, accompagnés des huées et des quolibets de la foule.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis cet incident, que nos jeunes gens causaient, assis

en face l'un de l'autre, sous la tonnelle d'un cabaret. Éclairés par les dernières lueurs du crépuscule, ils devisaient de choses et d'autres en vidant une pinte de petit vin. Voici ce qu'ils se disaient :

— Crénom ! vois-tu, Joséphine, je suis pas fâché d'être venu à Paris parce que je te connais ; mais tous ces Rousseau-là, ça m'embête... Je sommes les enfants du Jacques ou je ne le sommes pas ; faut se dépêcher de savoir ce qu'il y a là-dessous. Dis, qu'aimes-tu mieux que je *saye*, toi ? veux-tu que je *saye* ton frère ou ton homme ?

— J'aime mieux que tu *saye* mon homme, dà !

— Et moi *itou*, j'aime mieux que tu *saye* ma femme.

— Mais, mais, je sais pas... c'te pauvre mère... elle dit ben que je sommes ses enfants ; elle pleurait devant les mossieurs comme une vraie Madeleine.

— Dam ! dam ! alors pourquoi qu'on l'appelle madame Rousseau, et toi, que tu t'appelles Joséphine Blot, et moi Jean Buteux ?.. Va, vrai, vrai ! faut qu'y ait queuques diableries là-dessous... Vrai ! j'aime mieux me marier.

— Que veux-tu que j'te dise ? Oui, faut ben qu'y ait queuque chose... mais ils t'ont racheté de l'état militaire ; ils nous ont donné à chacun un beau louis de 24 livres... Des louis, mon Jean,

ça n'se donne pas pour rien. Nenni! y faut ben travailler des jours pour en gagner seulement la moitié d'un, qu'on appelle une pistole.

— Les louis, c'est pas la dame qui les a donnés, c'est le vieux mosieu. Pargué! oui, qu'y faut qui *saye* riche tout de même pour donner comme ça tant de louis... Eh! je veux le voir, moi, mon louis.

Et tout aussi simple que l'était Jocrisse, Jean tira de sa poche une immense bourse de cuir attachée par un cordon de même matière à l'une des boutonnières de sa veste. Ayant retiré le louis de cette sorte de sac, il le contempla, le pesa et le repesa si longtemps dans sa main qu'il impatienta Joséphine.

— Oh! lambin, que t'es bête! j'en ai ben deux, moi, des louis, puisque j'avais apporté tout mon argent pour le cas que not' mère en aurait eu besoin; mais je les regarde pas comme ça... Ah! mon Dieu! voilà huit heures qui sonnent!.. j'ons manqué la patache! C'est égal; allons-nous-en tout de suite. Pour aller d'ici à Sceaux *d'à* pied, il faut ben une heure et demie... en passant par Bagneux encore... voilà la nuit qui vient, lambin, va!.. Cela dit, Joséphine se leva précipitamment.

— Jarnigué! t'as raison, allons! J'ons bu un bon coup, j'allons marcher dru! va!

Jean ne s'était pas encore levé de dessus son

banc, que déjà deux hommes à mines peu rassurantes se levaient également près d'eux. Séparés de la tonnelle où venaient de boire nos inconséquents voyageurs par un simple treillage garni de plantes grimpantes, ces individus avaient écouté, sans mot dire et sans être vus, toute la conversation que nous venons d'écrire.

Au regard significatif que l'un de ces hommes venait de lancer à l'autre, il reçut pour réponse à l'oreille :

—On pourrait au moins compter sur trois louis, s'il n'y en a pas quatre.

— Oui, au moins...

— Pige!..

— File!..

Et ces mots échangés, comme Jean et Joséphine sortaient du jardin, ces hommes les suivirent.

VIII

Lorsqu'en ce même jour, vers quatre heures et demie, Pierre et Thérèse, descendant du fiacre qui les avait amenés, entrèrent à l'hospice Saint-Philippe, une grande agitation régnait dans cet asile ordinairement si paisible. La supérieure de l'établissement, notre charitable sœur Catherine, venait de rendre son âme à Dieu après soixante années de sacrifices. Du reste, nous avions fait prévoir cette mort au lecteur. Oui, la seconde mère des enfants de Rousseau était morte presque subitement, morte du chagrin que lui avait causé l'amour mondain de sa fille d'adoption, ou plutôt elle tombait frappée par la perte d'une maternelle et incommensurable illusion.

Arrivés au parloir, où Thérèse n'était point

tout à fait inconnue, la mère et le fils ne surent d'abord à qui s'adresser; car, alors, tout le personnel de la maison, y compris les malades convalescents, s'évertuaient à parler à la fois. C'était en partie sur les causes du décès de la supérieure que les imaginations et les langues s'animaient.

A la fin, cependant, l'une des sœurs, apercevant deux étrangers, alla s'informer près d'eux du motif de leur présence.

— Ma sœur, nous désirons parler au docteur Tissot, répondit Pierre en s'inclinant.

— Le docteur vient de sortir, monsieur; il est probablement rentré chez lui, rentré malade du chagrin que lui a causé la mort de notre regrettable supérieure.

— Ah! mon Dieu! morte!.. déjà!.,..Moi qui l'ai vue si bien portante ce matin... Ce que c'est que *de* nous!...

— Oh! pardon! est-ce à Mme Jean-Jacques Rousseau que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, ma sœur, c'est moi, moi-même, et voilà mon fils aîné, le frère d'Amélie; où est-elle, cette chère enfant? dites, je veux la voir.

— En ce moment, madame, Amélie pleure au chevet du lit de notre tant regrettée défunte.

— C'te brave fille, ça se comprend qu'elle pleure... Dites-lui donc que sa mère est ici, au

parloir, qu'elle est avec son frère; hein! ma sœur, vous serez bien gentille.

La religieuse ne répondit point à ces paroles; elle se contenta de jeter sur Thérèse un regard plein d'étonnement et de dignité; puis, inclinant légèrement la tête sur sa poitrine, elle sortit.

— Tiens! c'te petite nonne! as-tu vu, Pierre, comme elle est sérieuse? on dirait *d'un* chat qui mange de la crème.

Cette saillie de mauvais goût ne fit point sourire Pierre; sa mère le vit se pincer les lèvres et aller assez dédaigneusement s'asseoir sur un banc, à l'autre extrémité de la salle.

Soit qu'Amélie eût témoigné le désir de rester seule pour garder la défunte, soit qu'elle eût voulu se recueillir, ou soit pour tout autre motif, toujours est-il qu'au moment où la religieuse entra dans la cellule mortuaire, elle n'y trouva plus, de tout le personnel de l'hospice, que la jeune novice prosternée. Un christ d'ivoire jauni, se détachant sur un fond noir et appendu au-dessus d'une lampe allumée, de longs rideaux de serge interceptant le jour et tombant de tout leur poids devant les croisées, tel était, en y joignant une armoire immense, un lit sans baldaquin, le rigide ameublement de ce lugubre intérieur.

En présence du corps inanimé de sa seconde mère, de cette douce Catherine qui lui avait par

anticipation légué en affection les dernières années de sa vie, Amélie Niel, sans pleurs dans les yeux, comme il arrive à toutes les grandes douleurs, Amélie priait avec ferveur, agenouillée aux pieds de la morte. En cet état de prostration morale, la pauvre enfant avait l'imagination trop frappée de son malheur pour qu'il lui eût été possible, par un effort de raison, de remonter des effets aux causes; aussi s'attribuait-elle, ou plutôt elle attribuait à son amour pour Charles, son fiancé, toutes les conséquences de ce fatal trépas.

Comme la porte de la cellule était restée entr'ouverte, la compagne d'Amélie put entrer sans bruit et s'approcher de la novice. Absorbée par ses douloureuses réflexions, la pauvre enfant était presque aussi inanimée que le cadavre dont elle pressait les doigts glacés dans ses mains brûlantes.

— Ma sœur, dit la messagère en lui frappant doucement sur l'épaule, ma sœur, Mme Rousseau, votre mère, ainsi que M. votre frère aîné, sont en bas; ils vous attendent au parloir.

Amélie ne répondant point, la sœur recommença de proférer les mêmes syllabes en les accentuant.

— Ma mère! ma mère, dites-vous?... Oh! je n'ai plus de mère... la voici, ma mère, là!... là!... morte! morte! mon Dieu!

Et cette fois, trouvant une issue, d'abondantes larmes se firent jour en même temps que ces dernières paroles sortaient comme un râle plein d'angoisses de la bouche d'Amélie.

— Oh! comme vous souffrez!... je vais dire en bas qu'on revienne, n'est-ce pas? qu'on revienne un autre jour, quand vous serez un peu consolée.

— Oui, oui, dites cela; qu'on revienne... Mais, mais, reprit-elle en se parlant à elle-même, je ne les connais pas!... Ma mère.. mon frère... pourquoi m'ont-ils abandonnée? Est-il bien vrai que cette femme qui m'attend soit ma mère?... que cet homme soit mon frère?... que me veulent-ils?... Oh! sainte Vierge, que la tête me fait mal!

— Descendez, ma sœur, descendez prendre l'air dans le jardin; cela vous fera du bien; je veillerai notre chère supérieure. Seulement, dites à sœur Louise de monter pour me tenir compagnie; je ne me sens pas le courage de rester ici toute seule.

— Oui, ma sœur, restez, restez ici un moment; mais priez, priez, pour échapper aux sinistres pensées.

Et, ces paroles prononcées, Amélie sortit en mettant une main sur ses yeux, pour les préserver des éblouissements que pouvait produire le grand jour.

Oubliant la recommandation qui venait de lui être faite, absorbée qu'elle était par son mal de tête, quand elle fut arrivée au bas de l'escalier, au lieu de tourner à droite pour entrer au parloir, Amélie, par une simple habitude et certainement sans penser à mal, alla droit devant elle vers l'ormeau que nous connaissons.

Ce fut alors, en la voyant passer de l'une des croisées du parloir, que la sœur de garde dit à Pierre et à Thérèse :

— Voilà sœur Amélie qui va au jardin ; elle pleure, la pauvre enfant. Cependant, je pense que vous pouvez, sans inconvénient, lui parler en ce moment.

— Tiens ! pardi ! rien n'empêche qu'on lui parle dans le jardin ; viens, Pierre, allons embrasser cette chère fille, *je grille de la voir*.

Pierre, ayant remercié la sœur de garde par un salut respectueux, suivit sa mère, qui se dirigeait vers l'allée.

Lorsque Thérèse et son fils arrivèrent à l'entrée des quinconces, ils virent Amélie avec un grand et beau jeune homme. C'était Charles, qui, lui aussi, sans penser à mal, venait de se lever de dessus un banc, où il méditait assis, pour courir au-devant de son adorée aussitôt qu'il l'avait aperçue.

En face l'un de l'autre depuis une demi-minute,

il ne s'était pas encore échangé une parole entre eux, lorsque Amélie s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! Charles, voilà ma mère et mon frère qui viennent me voir ; je n'y pensais plus... allons à leur rencontre.

Bientôt, assez rapprochées pour qu'elles pussent respectivement distinguer leurs traits, étant encore assez éloignées néanmoins, les deux femmes, plus .curieuses ou plus aimantes que les hommes qui les suivaient, s'avancèrent en courant au-devant l'une de l'autre. Arrivées en présence, elles s'arrêtèrent tout court, comme si cela eût été convenu d'avance ; puis, s'étant lancé de part et d'autre un regard anxieux, elles terminèrent cette pantomime expressive en se précipitant dans une étreinte commune.

Cette entrevue avait lieu à l'encoignure des quinconces. Jusqu'alors, simples spectateurs, les jeunes gens restaient séparés des femmes par l'angle de la haie.

— Ma mère !... dit enfin Amélie.

— Ma Benjamine !... répondit Thérèse.

Et s'étant séparées pour se regarder de nouveau, cette dernière continua :

— Oh ! que t'es belle ! ma fille, que t'es belle !... mais que t'es pâle ! Cette guimpe ne te va pas du tout ; tu seras mieux en mariée, tu verras...

— Ma mère...

— Ah ! chère enfant ! pourquoi le bon Dieu n'a-t-il pas permis que nous nous connussions plus tôt... je t'aurais tant aimée, tant bichonnée !... Mais, bah ! ça ne fait rien, va ! Ton père a laissé des papiers que je vendrai ; t'auras un joli trousseau, ma fille, sois tranquille ; je veux que tu sois belle comme un ange.

— Allons, bon ! la voilà encore qui recommence à débiter ses sottises, grommela Pierre entre ses dents.

Et, soit pour atténuer l'effet des paroles de Thérèse, ou soit plutôt pour l'empêcher de continuer sur ce ton, Pierre, s'approchant d'Amélie le chapeau à la main, il lui dit :

— Amélie, voulez-vous permettre à votre frère de vous embrasser, de vous promettre ses affections, son aide au besoin ?...

— Mon frère !!... ah ! merci ! répondit-elle en tendant à Pierre son front blanc et lisse comme le marbre.

Celui-ci déposa un pudique baiser sur ce front, et commença ainsi une conversation qu'il voulait rendre générale :

— Vous voyez, ma sœur, comment le sort se joue de nos projets ; il y a quinze jours, qui de nous eût pensé que...

— Ah ! regardez donc, dit Charles en l'interrompant, tout le monde est aux fenêtres pour nous

regarder; comme on doit caqueter sur notre compte! Allons donc nous asseoir sur ce banc, derrière les quinconces; de là, nous échapperons à tous les regards.

— Vous avez certainement raison, lui fut-il répondu.

Et tous les quatre allèrent s'asseoir sous l'orme.

Ici, nous ne pensons pas devoir écrire la longue conservation qui se tint sur ce banc. Qu'il nous suffise de rappeler que cette conversation fut mêlée, brûlante, sentimentale et parfois furibonde; car tous quatre y parlèrent avec l'expansion qui leur était naturelle. On le sait, il est de la nature de toute effusion d'être incohérente.

Il y avait une heure que les confidences et les châteaux en Espagne allaient leur train. Chacun se hâtait de jeter sa pensée à la volée; les cœurs s'épanchaient librement, et toute contrainte était bannie du dialogue. En ce moment, Thérèse disait :

— Eh bien! c'est convenu, n'est-ce pas, Amélie? quand vous serez mariés, j'irai demeurer avec vous. Pierre viendra souvent nous voir, et tes deux autres frères viendront aussi quelquefois. Ah! et ta sœur donc! une bonne grosse réjouie, qui t'aimera comme moi. Tu verras, nous aurons un joli petit ménage, nous...

— Et moi, et moi, j'en serai-t-i de ce joli petit ménage-là? vieille bavarde! dit Montretout en montrant sa tête au-dessus des quinconces.

— Toi! qu'est-ce que ça te regarde? vieux mouchard! répliqua Thérèse sans se déconcerter.

— Bah! bah! tiens, si ça me regarde!... Tu crois donc que je ne te prends que pour ta peau? Tâche!... Pas de ça, vieille, pas de ça. Attends, je vas aller m'expliquer avec toi.

— Ah! Dieu! que nous veut cet homme? dit en se levant Amélie effrayée.

— Fais pas attention, ma biche; tu vas voir comment je vas l'arranger.

Voyant Montretout contourner la haie et courir vers eux, Pierre se pinça fortement les lèvres; c'était le *tic* qui révélait en lui ses moments de dépit. Toutefois, ayant pris Charles et Amélie par le bras, il les emmena loin du banc qu'occupait toujours Thérèse. Tandis que celle-ci restait les yeux fixés sur *son homme*, qui s'avançait à grandes enjambées, Pierre disait aux jeunes gens :

— L'éducation de notre mère a été fort négligée, comme vous avez pu vous en apercevoir; mais, au demeurant, c'est une excellente femme, un cœur d'or; elle est incapable de contrarier en rien qui que ce soit... Ah! je serai votre garçon d'honneur, n'est-ce pas? Je ne suis pas riche;

cependant, Amélie, vous me permettrez de vous offrir mon petit cadeau de noce... une peinture...

— Ah! mon frère, que vous êtes bon!

— Bon, oui, mais sévère. Ecoutez, Amélie, je crois que pour vous l'heure de rentrer est sonnée. Rendez vos derniers devoirs à cette femme qui...

— Sainte Vierge! vous avez raison... j'oubliais... Merci! mon frère, merci!!

Et, s'emparant de l'une des mains de Charles et de Pierre, Amélie les pressa doucement dans les siennes et s'esquiva, légère comme une gazelle, en détournant la tête.

Lorsque Amélie, que les deux jeunes hommes suivirent des yeux, eut disparu dans l'ombre de l'un des vestibules de l'hospice, Pierre dit à Charles :

— A dimanche donc, monsieur. Je me plais à croire que vous êtes un galant homme et que vous rendrez ma sœur heureuse.

— Vous pouvez m'en croire, monsieur. J'aime Amélie avec toute la violence et toute l'honnêteté d'un pur et candide amour. Du reste, prenez mon adresse, monsieur, ou du moins, voulais-je dire, celle de mon oncle, le docteur Tissot : rue du Bac, 102.

— Je suis, monsieur, parfaitement convaincu. À dimanche.

— A dimanche, à deux heures.

Et le frère et le fiancé d'Amélie se séparèrent en se serrant fraternellement la main.

Lorsque Charles se fut éloigné, Pierre dirigea ses pas vers d'autres futurs époux. Voici un lambeau de la conversation que, chemin faisant, il fut forcé d'entendre :

— Je te dis que tu m'embêtes. Dam ! si monsieur le comte de Girardin t'a donné ton congé, c'est que tu n'étais et que tu n'es encore qu'un vilain manant.

— C'est pas vrai... S'il m'a chassé, c'est à cause de toi ; il te l'a dit lui-même, c'est parce qu'il ne voulait pas que la veuve de monsieur Rousseau épousât un pauvre valet comme moi ; mais à présent que l'affaire est bâclée, les bancs commandés, je n'entends pas que tu dépenses tout ton argent à donner la pâtée à ce troupeau d'enfants... Oui, c'est à cause de toi que j'ai perdu ma place... Aussitôt mariés, je veux être le maître, ou sans ça, *bernicle !*

En entendant ces dernières paroles, Pierre fit une effroyable grimace. Le sentiment de dégoût qui s'empara de lui fut si violent, que, dans son indignation, il ne put proférer une seule parole. Jetant un regard de mépris à sa mère, il lui tourna les talons et s'éloigna rapidement.

Or, tandis que Pierre regagnait tristement par

Meudon le chemin de la manufacture de Sèvres, Mme Rousseau et son prétendu, M. Montretout, se dirigeaient gaîment, bras dessus bras dessous, vers la rue Plâtrière. Il faut bien l'avouer, puisque cette vérité ressort de tous nos documents, Thérèse, la folle Thérèse, qui n'avait jamais aimé l'auteur de *Julie*, aimait à cinquante-cinq ans, de l'amour le plus vif, un grossier palefrenier, dix fois plus abject qu'elle-même.



IX

Il était nuit. A peu près vers l'heure où nos personnages se quittaient à l'hospice Saint-Philippe, Jean Buteux et Joséphine Blot reprenaient leur course à travers les champs. Forcés par l'ordre de date, suivons donc jusqu'à destination, dans leur odyssée, ces deux enfants de Jean-Jacques.

A peine Jean Buteux et Joséphine furent-ils sortis du cabaret de Montrouge, que les deux individus à faces sinistres, dont nous avons parlé, jetèrent en passant un regard oblique sur eux, et, prenant les devants, ils s'éloignèrent à grands pas vers la campagne.

— Nom de nom ! j'ai laissé mon bâton sur le

banc où j'étions, dit Jean à sa compagne, je vas le chercher; attends-moi là *un petit brin.*

En effet, une minute ne s'était pas écoulée que déjà il accourait en sifflant.

Cette fois, ce fut armé de son rotin qu'il posait crânement sur le sol à chaque pas qu'il faisait que notre flâneur se remit en route en donnant le bras à Joséphine.

Ayant dépassé les dernières maisons de Montrouge, ils marchaient gaîment au milieu des champs, suivant les sinuosités d'un sentier conduisant à Bagneux. La nuit était tout à fait venue, mais les dernières lueurs du crépuscule jointes à la clarté des étoiles qui scintillaient dans un ciel pur, reflétaient assez de lumière pour guider des yeux de vingt ans. Aussi, cheminaient-ils sans soucis nos enfants de l'amour. Heureux de se presser mutuellement les côtes et de se dire les plus doux mots de leur vocabulaire, ils trottinaient, trottinaient, sans paraître trop pressés cette fois.

— Oh ! à présent que je sais que tu m'aimes, j'aurai du courage ; tu verras comme je travaillerai ! nom de nom ! Joséphine, je...

Tout à coup, et sans qu'ils y pensassent le moins du monde, une ronce de mûrier sauvage, jetée en dehors de la haie qu'ils longeaient, fit tomber Joséphine. Jean, qui lui donnait le bras, fut entraîné dans sa chute.

— Jarnigué! c'est toi qui m'as fait tomber; faut que je t'embrasse pour la peine. *As pas peur!*

— Nenni! nenni! lui fut-il répondu. Mais déjà les deux bras de l'amoureux entouraient la taille de la jeune fille.

Cette première étreinte fut puissante, décisive. Plus enivrés par les senteurs balsamiques que la brise du soir apportait de Fontenay-aux-Roses qu'ils ne l'étaient par le vin, tous deux se sentirent faibles... Vraiment, l'atmosphère était si chaude, si parfumée! et l'herbe était si fraîche!

— Ah ! mon Dieu ! si quelqu'un nous voyait ! s'écria Joséphine; qu'est-ce qu'il y a donc là-bas?... Je viens de voir bouger *queuque* diablerie derrière cette meule de foin.

— *Quoique c'est?... quoique c'est?...* que tu dis; j'ai rien vu, moi.

— Vas voir derrière la meule. Prends garde, mon Jean !...

A cet ordre de sa belle, ordre aussi sacré pour lui qu'un commandement militaire peut l'être pour un bon soldat, Jean s'élança son bâton en avant; en deux bonds il fut derrière la meule.

— Qui vive? cria-t-il à deux hommes qui, debout, s'effaçaient dans l'ombre du sphéroïde.

Pour toute réponse, les voleurs se ruèrent sur lui ayant chacun un long couteau à la main; mais alerte, l'œil au guet, Jean fit un simple demi-tour

à gauche, et lorsque le dernier des deux bandits vint à passer, un coup de rotin tombant comme une massue, lui fracassa la tête.

— Et d'un ! Joséphine, viens voir, cria Jean.

Quand la jeune fille arriva sur le théâtre de l'action, les voleurs gisaient étendus par terre.

— Ah! mon Dieu! tu les as tués! s'écria-t-elle.

— Tiens ! c'te bêtise ! vaut mieux tuer le diable que le diable vous tue. — Regarde, reprit-il en ramassant deux longs couteaux dont les lames polies jetaient de brillants reflets sur l'herbe.

— Dà ! ils voulaient nous tuer ; c'était pour avoir not'argent, ben sûr... Allons-nous-en vite, nous donnerons ces coupe-lards à la maréchaussée de Sceaux.

— T'as raison ; que le diable emporte leurs corps, s'il veut ! Viens.

Alors, rentrant dans le sentier, le frère et la sœur se remirent en route. Pressant le pas, ils coururent serrés l'un près de l'autre sans prononcer un mot pendant dix minutes. Enfin, hors d'haleine, et forcés de s'arrêter à l'une des bifurcations du sentier pour se reconnaître, Joséphine dit à Jean, en lui passant les deux bras autour du cou :

— Mon Jean ! mon ami ! quand je pense que sans toi je serais morte !... Jette ces vilains couteaux.

Jean ayant lancé les couteaux dans un champ, se remit en route donnant le bras à son épouse devant la nature et devant Dieu, car les hommes ne devaient que plus tard consacrer cette union.

Les nouveaux mariés n'arrivèrent à Sceaux qu'à minuit. A cette heure indue, on dansait encore au château.



X

Le mercredi qui suivit ce dimanche 25 juillet 1778, l'un des notables habitants de la commune de Sceaux recevait chez lui, venant de Paris, une société de gens du monde aussi nombreuse que choisie. Amphytrion aimable, ayant été, pendant les douze dernières années de la vie de Rousseau, le plus intime ami de ce philosophe, l'auteur des paroles de l'opéra de *Daphnis et Chloé*, M. de Corancez, jouissait, au jour dont nous parlons, de tous les rayonnements de sa gloire.

Situé à quelques centaines de mètres du parc de monseigneur de Penthièvre, le petit château de M. de Corancez s'élevait à mi-côte d'une colline entièrement couverte d'arbres fruitiers. Rappelons d'abord, avec tous les amateurs de beaux

sites, que la situation de cette colline, qui participe des localités d'Aunay, de Plessis-Piquet et de Sceaux, était alors et sera toujours la campagne la plus accidentée, la plus pittoresque des environs de Paris.

Le soleil se couchait derrière les hauteurs du Mont-Valérien. On se promenait dans le jardin en attendant l'heure du souper.

Séparés d'un groupe de sept ou huit personnes parmi lesquelles se trouvait une dame, MM. de Corancez et de Saint-Lambert arpentaient pour la vingtième fois en causant, l'espace étroit du jardin qu'on était convenu d'appeler la grande allée.

— Oui, René de Girardin a raison, disait Saint-Lambert. La plus grande consolation de ceux qui restent, c'est de parler de ceux qui sont partis. Je suis de son avis, je ne crois point au suicide de Rousseau, et, sur ma parole, j'ai même quelque peine à croire qu'il soit mort.

— Libre à vous de penser ainsi, répliqua Corancez, mais moi, je crois que si Rousseau était venu ici comme il en avait d'abord été convenu entre nous, s'il m'eût écouté au lieu de prendre l'avis de Thérèse, qui, on ne sait trop pourquoi, brûlait du désir d'aller à Ermenonville, notre pauvre ami ne serait point mort. Telle est ma conviction. A ce vieillard irascible, si je puis

m'exprimer ainsi, il fallait des soins moraux D'ailleurs, M. de Girardin n'a-t-il pas toujours été l'intime de d'Holbach, et...

— Et d'Holbach est le meilleur homme du monde, ne vous en déplaise.

— Tout effet a sa cause. Était-ce un pur caprice d'imagination que les plaintes incessantes de Rousseau contre le baron ?

— Non. Mais c'est une fatalité qu'un fait ne puisse jamais s'expliquer qu'après la mort des gens. Eh ! tenez, l'abbé Raynal est ici, demandez-lui de vous raconter ce que d'Holbach nous a dit à ce sujet.

— Inutile Je n'ai pas besoin de deux personnes pour me faire discerner ce qu'il y a de vrai ou de faux dans un raisonnement. Si vous savez quelque chose, dites-le moi simplement.

— Il n'y a pas là de quoi se fâcher. Voici donc à peu près les paroles du baron. Figurez-vous que c'est lui qui parle :

« Rien n'était plus commun que la conversation ordinaire de Jean-Jacques ; mais elle devenait réellement sublime ou folle, dès qu'il était contrarié. J'ai à me reprocher d'avoir multiplié ces contrariétés pour multiplier ces moments d'éclat et de verve. Cependant, lorsque je voyais qu'il s'emportait, je m'étudiais à le calmer, et il retombait tout de suite dans son engourdisse-

ment. J'étais idolâtre de la musique italienne; il ne l'était pas moins; son *Devin de village* ne fut goûté ni prôné par personne autant que par moi; mais le génie musical de l'auteur était sujet aux mêmes disparates que ses autres talents. On l'accusa de plagiat; je voulus vérifier. Je ne tendis pas de piéges, je hasardai des épreuves. Il s'aperçut de mes défiances et, dès ce moment, je perdis son amitié. Peu de temps après, ma première femme étant morte, je reçus de lui une lettre si touchante, que je crus son amitié ranimée par mes chagrins; je l'accueillis, je le recherchai et je le soignai avec un zèle tout nouveau, pour ainsi dire paternel. C'était vers ce même temps qu'il venait de se vouer tristement à une bien plate union. On ne peut imaginer un contraste plus affligeant que celui qu'il présentait avec sa Thérèse et son génie. Diderot, Grimm et moi nous fîmes une conspiration amicale contre ce bizarre et ridicule assemblage. Il fut blessé de notre zèle, indigné de notre désapprobation, et, dès ce moment, il se tourna avec une véritable fureur contre notre philosophie anti-thérésienne. Plus nous cherchions à le ramener vers ses anciens principes et vers ses anciens amis, plus il s'éloignait des uns et des autres. J'ai vu Diderot en pleurer. J'en ai gémi moi-même amèrement; mais on n'imaginerait jamais la scène qui décida notre rupture. Il dînait

chez moi avec plusieurs gens de lettres (notez ceci, Corancez); au nombre de ces gens de lettres se trouvaient Diderot, Marmontel, l'abbé Raynal, d'Alembert et un curé qui, après avoir dîné, nous lut une tragédie de sa façon. Cette œuvre du bon ecclésiastique était précédée d'un discours sur les compositions théâtrales, dont voici la substance. Il distinguait la comédie et la tragédie de cette manière : dans la comédie, disait-il, il s'agit d'un mariage, et dans la tragédie d'un meurtre. Toute l'intrigue, dans l'une et dans l'autre, roule sur cette péripétie : épousera-t-on, n'épousera-t-on pas? tuera-t-on, ne tuera-t-on pas? On épousera, on tuera, voilà le premier acte; on n'épousera pas, on ne tuera pas, voilà le second acte; un nouveau moyen d'épouser ou de tuer se présente, et voilà le troisième acte; une difficulté nouvelle survient à ce qu'on épouse ou qu'on tue, voilà le quatrième acte; enfin, de guerre lasse, on épouse et l'on tue : c'est le dernier acte. »

— Mais, mais, qu'est-ce que cette théorie théâtrale a de commun avec Jean-Jacques? répliqua vivement Corancez.

— Voici : « nous trouvâmes cette poétique du curé si originale, qu'il nous fut impossible de répondre sérieusement aux demandes de l'auteur. J'avouerai même que, moitié riant, moitié grave-

ment, je persifflai le pauvre curé; Jean-Jacques, lui, n'avait pas dit le mot, n'avait pas souri un instant, n'avait pas remué de son fauteuil. Tout à coup, il se lève comme un furieux, et, s'élançant vers le curé, il prend son manuscrit, le jette à terre et dit à l'auteur effrayé : Votre pièce ne vaut rien; votre discours est une extravagance. Tous ces messieurs se moquent de vous; sortez d'ici et retournez ricaner dans votre village. Le curé se lève alors non moins furieux, vomit toutes les injures possibles contre son trop sincère avertisseur, et des injures il aurait passé aux coups, au meurtre même, si nous ne les avions séparés. Rousseau sortit dans une rage que je crus momentanée, mais qui n'a pas fini, puisqu'elle n'a fait que croître depuis. Diderot, Grimm et moi, nous avons tenté de le ramener, mais ce fut vainement. Il fuyait devant nous. Ensuite sont arrivées toutes ses infortunes, misères auxquelles nous n'avions de part que celle de l'affliction. A cet égard, il regardait notre chagrin comme un jeu et ses tribulations comme notre ouvrage. Oui, ce pauvre Rousseau s'imagina que nous armions le parlement, Versailles, Genève, la Suisse, l'Angleterre et l'Europe entière contre lui. Il fallut renoncer, non à l'admirer ni à le plaindre, mais à l'aimer et à le lui dire. Que vous dirai-je de plus? l'homme le plus éloquent s'est rendu ainsi l'homme le plus

anti-littérateur, et l'homme le plus sensible s'est rendu l'homme le plus anti-social (1). »

— Telle est, Corancez, reprit Saint-Lambert, la justification de d'Holbach, la mienne et celle de tous les anciens, de tous les sincères amis de Rousseau. Nous absolvez-vous?

— Il ne m'appartient point de condamner ni d'absoudre. Comme le dit fort bien ma cuisinière, c'est fait, c'est fait; il n'appartient qu'à vos consciences de vous absoudre de tout le mal que vos inconséquences ont fait à notre illustre défunt. Quant à votre justification, elle a quelque valeur, j'en conviens. Rachetez donc ces inconséquences, autant que faire se peut, en faisant tout le bien que vous pourrez à ces pauvres enfants dont vous me parliez tout à l'heure. Mais ces enfants sont-ils effectivement ceux de Rousseau et de Thérèse? Quelle preuve en a-t-on? Et ce Pierre, est-il effectivement un aussi charmant garçon que vous le dites?

— Vous en jugerez par vous-même; il ne va pas tarder d'arriver, je pense. Il se fait tard.

— Ah! çà! S'il est vrai que votre monsieur Pierre soit des nôtres ce soir, ne le laissez pas repartir seul; ces deux hommes qu'on a trouvés

(1) Lettre adressée aux auteurs du *Journal de Paris*, insérée dans les pièces justificatives des œuvres complètes de Rousseau.

morts près de Bagneux prouvent jusqu'à l'évidence que nos belles campagnes ne sont pas exemptes de vilaines gens... Eh! Saint-Lambert, ou allez-vous donc?

Saint-Lambert ne répondit point. En ce moment, deux ouvriers qui venaient d'entrer dans la propriété par la petite porte latérale à la grille avaient attiré son attention. Portant quelques outils à la main et s'avançant droit vers le château, ces ouvriers rencontrèrent tout naturellement nos promeneurs au milieu de la grande allée.

— Quels sont donc ces gens? Corancez, les connaissez-vous? Que viennent-ils faire ici?

— Qui? ces hommes? ce sont les maréchaux que j'ai envoyé chercher à Sceaux. Le cheval de ce pauvre Vassy s'est déferré d'un pied; j'ai fait appeler le maréchal; mais en quoi ces ouvriers peuvent-ils vous intéresser?

— C'est que l'un de ces maréchaux est le second fils de Jean-Jacques Rousseau.

— Vraiment? En êtes-vous bien certain?

— Parbleu! dimanche nous sommes restés à table plus d'une heure en face l'un de l'autre.

— Allons donc voir.

Cette détermination prise, l'hôte et l'amphytrion se dirigèrent vers les écuries, où déjà les deux maréchaux les avaient précédés.

Arrivés devant l'écurie, nos gentilshommes

voient le compagnon maréchal et son aide Jean Buteux en extase devant un jeune cheval de race.

—Hop! le pied! dit enfin ce dernier. Alors, non-seulement ce fils de Rousseau dut remplir l'office du *travail*, mais joignant l'art à la théorie, c'était naturellement, sans se gêner, qu'à l'aide d'une pratique et de muscles puissants, il maintenait sur l'extrémité de sa cuisse droite les muscles dix fois plus puissants de l'une des jambes du cheval.

— Eh! mon jeune ami, comment t'es-tu comporté depuis dimanche? demanda Saint-Lambert à Jean Buteux, lorsque la besogne de celui-ci fut à peu près terminée.

— On s'est porté comme vous voyez, pas mal, et vous? Ah! ah! mais, mais, c'est vous qui êtes le monsieur qui m'a donné un louis dimanche.

— Oui, mon garçon, c'est moi-même qui te prie de prendre encore cette pistole; prends, prends, je veux te prouver que je suis content de toi. Je vois que tu travailles, et comme je n'aime point les paresseux, je te proclame le digne fils de Rousseau, l'illustre plébéien.

—Dam! pour ce qui est de travailler, c'est vrai que je suis là; mais pour le Rousseau, je sais pas.... tout de même, grand merci pour la pistole.

— Sans doute, sans doute ; puisque les philosophes eux-mêmes ne savent pas où ils vont, toi, tu peux bien ignorer d'où tu viens.

Et Saint-Lambert se retournant vers Corancez, reprit vivement.

— Allons, cher poète, au nom d'Apollon et des neuf sœurs, faites rafraîchir ces garçons à l'office. Peut-être feront-ils moins de difficultés pour trinquer avec la femme de charge, qu'en faisait autrefois le futur auteur d'*Emile*.

— Ah! ah! il faut entendre Mme de Boglie raconter ce fait, quelle verve elle y met!... on dit même que Rousseau en a parlé dans ses *Confessions*.

— Oui, il en a parlé.... bon ! notre monde arrive. Ah ! voici un étranger.... c'est sans doute ce monsieur Pierre dont vous m'avez parlé. Saint-Lambert, conduisez ces garçons à l'office. Je vais recevoir.

Cet arrangement pris, il ne fut point fait autrement; le ferrement du cheval terminé, Saint-Lambert conduisit les maréchaux à la cuisine et leur fit servir à souper.

Il y avait dix minutes que Jean Buteux et son compagnon se dilataient devant une table abondamment servie de viandes froides et de vin du crû, lorsque Pierre Garrot, suivi de quelques-uns des invités, s'avança vers son frère qu'on lui avait dit être là.

— Jean, me reconnais-tu? dit-il en lui frappant sur l'épaule?

— Pardine! c'est vous.... c'est toi qu'est mon frère, qu'on dit.

— Ecoute. J'allais aller tout exprès à Sceaux pour m'enquérir de ce que tu étais devenu avec Joséphine. Mais pourquoi n'es-tu pas venu à la manufacture, où je t'ai trouvé un bon emploi?... Eh! comment te trouves-tu donc ici? à cette table d'office? veux-tu aussi te faire valet de grand seigneur, toi, un fils de Rousseau!.... Frère! aussi vrai qu'il est vrai que je m'appelle Pierre, oui, au lieu de plier l'échine comme tu le fais, ne vaudrait-il pas mieux travailler rudement et plus rudement encore, nous regarder du haut de ta grandeur en mangeant ton pain sur le pouce? crois-moi, ce serait là un rôle plus digne, plus crâne que celui de valet. As-tu donc déjà oublié que tu es le second fils de Jean-Jacques Rousseau?

A ces paroles prononcées d'un ton peut-être trop véhément, l'apprenti maréchal répondit :

— Pour ce qui est du Rousseau, voyez-vous... vois-tu, frère, je comprends rien à tout ça. Moi, je m'appelle Jean Buteux, Jean Buteux je veux rester. Pour ce qui est de la besogne, soit dit sans te fâcher, j'en ai trouvé à Sceaux. Voilà que je gagne vingt-cinq sous par jour; plus tard j'en

gagnerai trente.... mais aussi, je veux devenir un bon compagnon maréchal.... en attendant, le vin est bon ici, j'en bois avec plaisir : à ta santé, Pierre.

— Parbleu! répliqua Saint-Lambert, voilà, à propos de respect humain, une sorte de dignité qui ne manque point de logique. C'est le cas de le dire ou jamais : chacun a sa raison d'être en ce monde; qu'en dis-tu, Pierre?

— Au fait, c'est vrai! oui, je dis comme Jean, on aurait bien dû me laisser tranquille et ne jamais me parler de tous ces Rousseau-là. Décidément, je ne m'en mêle plus. O Jean-Jacques! génie encore incompris, tu avais cent fois raison de vouloir que tes enfants restassent inconnus... si tu pouvais donc voir quelles étonnantes figures ils font dans cette société décrépite! N'importe, je.... Mais qu'y a-t-il? d'où provient ce bruit?

— Il y a, répondit le valet survenant, auquel Pierre faisait cette question, il y a trois soldats de la maréchaussée de Sceaux à la recherche de l'un des maréchaux qui sont ici. Je n'en sais pas davantage.

— La maréchaussée!... s'écria Jean Buteux en se levant précipitamment; — cré nom!... Eh! les autres, vous direz à la maréchaussée que le lièvre s'est sauvé par la fenêtre. *As pas peur!* bonsoir.

Et ce disant, Jean Buteux sautait sur la table, de la table il s'élançait d'un bond formidable jusque sur l'entablement de la croisée et bientôt disparaissait à travers le potager. Inutile d'ajouter que le mur de clôture n'était pas d'une hauteur telle qu'il pût arrêter dans sa course un gars de cette trempe.

Les sept ou huit personnes témoins de cet incident n'étaient pas encore revenues de l'étonnement où les avait laissées la fuite précipitée de l'aide maréchal, que déjà les trois soldats de la maréchaussée entraient à la cuisine.

A peine arrivé, le brigadier jeta un coup d'œil rapide sur chacun des assistants. Certain d'avoir trouvé la poule au nid, il marcha droit vers le compagnon de Jean Buteux et lui mit la main sur le collet.

— Nenni ! nenni ! c'est pas moi, m'sieu le brigadier; le gars que vous cherchez s'est sauvé par là, se hâta de dire l'ouvrier maréchal, tout tremblant et montrant la fenêtre.

— Mais.... mais.... de quel crime soupçonne-t-on mon frère? dit Pierre en s'inclinant légèrement devant le brigadier.

— Sans doute, sans doute, il y a erreur; enfin de quoi soupçonne-t-on ce pauvre garçon? ajouta Corancez.

— De quel crime, messieurs? Eh bien ! il est

tout simplement accusé d'un double meurtre. Du reste, vous le savez mieux que moi ; sa fuite fait plus que de confirmer un simple soupçon, elle prouve que cet honnête jeune homme a fort proprement, dimanche soir, assommé deux hommes dans la plaine de Montrouge, répondit le brigadier.



XI

Distante de deux lieues de Paris et située non loin de la Seine, dans un vallon bien boisé, la manufacture de Sèvres participe autant des communes de Saint-Cloud et de Belle-Vue que de celle de Sèvres même. Du reste, au siècle passé, Paris et Versailles ne faisant qu'un, et la manufacture de porcelaine s'élevant à vingt pas de la route qui conduit de l'une de ces villes à l'autre, on peut raisonnablement ajouter que l'établissement en question participait aussi de ces deux centres par son rapprochement.

Huit jours s'étaient écoulés depuis cette soirée de Sceaux que donna M. de Corancez, soirée qui se termina, pour nous, par l'escapade de Jean Buteux.

9

Fatigué de courses faites sans résultats apparents, et désenchanté par le peu de sympathie qu'il trouvait dans les trop différents caractères des membres de sa famille, Pierre Garrot était revenu à la manufacture avec l'idée bien arrêtée de regagner le temps perdu. Là, dans son petit atelier du second étage, occupé et tranquille, il retrempait son esprit et son corps dans un travail minutieux, il est vrai, mais aussi éminemment passionnel. Comme la religion, l'art est un culte égoïste qui console l'homme de tous ses malheurs.

Vers dix heures du matin, assis devant un établi placé en face de l'une des grandes fenêtres de la manufacture, l'artiste-ouvrier travaillait plein d'ardeur à l'achèvement de l'ornementation d'un service de luxe. Près de lui, c'est-à-dire à portée de sa main, des vases de toutes sortes, des soucoupes, s'étalaient sur une table chargée de paperasses, de croquis et de dessins achevés. Préservé des rayons solaires par une double rangée de rideaux clairs et sombres, Pierre pouvait à son gré, au moyen de ces mêmes rideaux, faire miroiter à ses yeux toutes les teintes intermédiaires qui naissent depuis le grand jour jusqu'à la nuit la plus ténébreuse. La seule substitution de l'un des rideaux de couleur à l'autre, suffisait à l'artiste pour obtenir ces effets de lumière.

Pierre était donc complétement absorbé dans

son travail. Penché sur un superbe vase rocaille où courait son pinceau, il reproduisait en ce moment l'un des plus jolis dessins de Chardin : un intérieur de ménage. Aussi, appréhendant un dérangement quelconque, fit-il un brusque mouvement de mauvaise humeur, lorsqu'il entendit frapper et tout aussitôt ouvrir sa porte.

La figure de notre artiste se rasséréna. Heureusement, le fâcheux se trouvait être une gracieuse fille blonde, de dix-huit ans; simplement vêtue d'une robe blanche et coiffée d'un chapeau de paille, elle n'en était que plus jolie. Dès qu'elle fut entrée, elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers le peintre.

— Quoi ! c'est vous, mademoiselle ! à quel heureux événement dois-je l'honneur de votre visite? lui dit Pierre, qui s'était levé précipitamment.

— Ne vous dérangez pas, je vous prie, je n'en vaux réellement point la peine, dit-elle ; — puis se reprenant : — Oh ! le beau sujet que vous peignez-là ! quel coloris ! quelle vérité dans les détails ! combien papa sera content.... monsieur Pierre, vous...

— Je serais vraiment charmé de vous être agréable, mademoiselle, mais...

— Ah ! voici. Revenant tout à l'heure de faire ma promenade du matin dans les jardins, je ren-



trais par la grande porte, lorsqu'une dame venue en voiture demandait à vous parler. Le concierge à qui vous avez donné vos ordres, répondit froidement : « M. Garrot n'y est pas. » A cette réponse, non-seulement cette dame parut fort peinée, mais elle nous dit une foule de choses si singulières, si singulières!... que... tenez, par exemple, elle prétend être votre mère, votre seule mère... comme si quelqu'un pouvait avoir deux mères... puis, elle voulait absolument qu'on lui donnât votre clé; elle prétendait avoir le droit de monter chez vous, d'y attendre votre retour. Ignorant quelle peut être cette femme, qui dit se nommer Mme Jean-Jacques Rousseau et ne vous connaissant pas de mère, monsieur Garrot, j'ai prié cette dame de s'asseoir un moment. Je suis venue vous prévenir. M. Pierre comprendra...

— Parfaitement, parfaitement, mademoiselle ; non-seulement je comprends, mais en effet, je connais cette personne. Je vais la recevoir. Je vous remercie de tout mon cœur, mademoiselle, reprit l'artiste en offrant galamment pour sortir sa main à la jeune fille.

Ce fut en rougissant que Marguerite, l'unique enfant du directeur de la manufacture, accepta cette main. Conduite ainsi, elle descendit le grand escalier jusqu'au premier étage. Là, comme l'eût fait toute personne bien apprise, elle salua son

cavalier et rentra chez elle; c'était faire preuve de tact et de volonté. En cette circonstance, dans l'esprit de la jeune fille, la délicatesse l'emportait sur la curiosité.

Aussitôt que Thérèse eut aperçu Pierre descendant l'escalier, elle s'écria :

— Ah ! te voilà ! monsieur mon *fiot ;* c'est pas malheureux ! tu veux donc aussi faire le grand seigneur, toi, dis? tu défends ta porte à ta mère comme si t'*était* quelque chose. A quoi que ça te sert de faire des manières comme ça? crois-tu que t'en seras plus riche, hein?

Pierre ne répondit point d'abord à cette sortie peu parlementaire; néanmoins, toujours respectueux avec sa mère, en cette occasion, il prit tout simplement son bras et l'emmena dans une allée du jardin. Ayant ainsi échappé aux oreilles du cerbère de l'établissement, il put enfin parler d'une voix non contenue et fixer ses regards sur la figure étonnée de Thérèse.

— Ne vous avais-je pas dit, ma mère, qu'il me fallait regagner un peu du temps perdu; que la nature de mon travail ne souffre aucun retard? Soyez donc assez bonne, dorénavant, pour ne pas me déranger de la sorte, je vous prie. Que diable ! ce n'est pas vous qui me nourrissez ; vous ne m'avez même jamais nourri que je sache ! donc, laissez-moi travailler en paix. A votre âge, on

doit savoir que le temps est la seule richesse de celui qui ne possède rien. Or, je sais votre adresse et je n'irai pas à Paris sans aller vous voir ; je vous promets autant de visites que vous en désirerez de moi, mais ne revenez point me déranger ici... Eh bien ! où en sont les affaires, notre Amélie se marie-t-elle décidément ?

— Tiens ! tiens ! comme tu me dis ça !... certainement qu'Amélie se marie ; même que le futur, qui s'appelle M. Tissot, veut t'avoir pour son garçon d'honneur... tiens ! puisque c'est lui qui m'a priée de venir te le dire. Ah ! tu inviteras tes deux frères et ta sœur la campagnarde ; je ne sais plus où ils sont, moi... oh ! mais, il faudra cependant se revoir d'ici là ; c'est de samedi en huit la noce.

— Bon ! c'est décidé ! je serai garçon d'honneur... j'écrirai aux frères, quoiqu'en vérité je ne sache trop... enfin ! est-ce là tout ce que vous aviez à me dire, ma mère ?

— Oh ! si fait ; j'ai encore quelque chose à te dire ; je ne suis même venue ici que pour ça. Tu verras...

— En ce cas, dites vite ou je vous quitte à l'instant.

— Da ! da ! doucement, mon petit.

— Mais parbleu ! comprenez-moi donc ; si vous voulez que le garçon d'honneur soit généreux,

trouvez bon, aussi, qu'il soit économe de son temps. Le temps, c'est tout ce que je possède, je vous le répète.

— Quel salpêtre du fais, va ! écoute... c'est M. Diderot qui veut te parler.

— M. Diderot? Eh ! que ne m'écrit-il, ou que ne vient-il me parler lui-même ?

— Il est malade. Pour ça, il ne demeure pas loin d'ici, vois-tu ? c'est la troisième maison à gauche en arrivant à Sèvres ; c'est là, tout près, tu demanderas chez M. Belle.

— M. Belle ! bien ! je me souviendrai parfaitement de ce nom. J'irai demain rendre une visite au vieil ami de mon père. Allons, ma mère, trouvez bon que je vous quitte. A dimanche matin...

Et tout en prononçant ces derniers mots, Pierre reconduisit Thérèse hors du jardin ; puis il s'esquiva par une porte latérale.

—Pauvres femmes que nous sommes ! Oh ! les hommes ! les hommes ! répétait la veuve de Jean-Jacques, en se dirigeant vers un fiacre qui l'attendait dans l'avenue.

Ici, nous croyons devoir laisser Pierre s'en retourner à ses occupations et Thérèse aller rejoindre son cher Montretout, qui l'attendait en vidant une pinte, dans un cabaret du pont de Sèvres.

XII

Tout être humain qui s'avance dans la civilisation s'éloigne de la nature. Cet axiome posé en principe, le lecteur nous permettra d'émettre quelques réflexions relatives à Jean Buteux, personnage dont nous allons nous occuper.

Intelligent et concevant vivement, parce qu'il n'était point dépourvu d'imagination, qu'eût-il fallu pour polir les angles trop saillants de ce garçon, pour en faire un homme du monde? Rien autre chose que le secours de l'une des circonstances heureuses qui décidèrent si puissamment de la vocation de Pierre, son frère aîné. Un travail incessant, qui ne laisse de temps ni pour l'étude, ni pour la réflexion, finit toujours par annihiler les plus nobles facultés. Que de

génies ont vécu et sont morts sans se douter de leur puissance! Or, quand un homme bien doué, comme l'était Jean Buteux, ne possède absolument que le pain quotidien que lui donne un travail écrasant, il faut à cet homme, pour qu'il puisse se produire dans son véritable jour, il faut, disons-nous, non-seulement de belles facultés, mais encore doit-il avoir une vocation innée, irrésistible. La vocation, c'est le poids déterminatif de toute valeur individuelle. Il est presque inutile de rappeler ici, qu'en pareil cas, pour la femme pauvre, dès qu'il s'agit de développer une aptitude exigeant un travail moral préparatoire ou continu, la lutte est bien autrement sérieuse.

Le lecteur a déjà pu s'en convaincre, la vocation de Jean Buteux, c'était la carrière militaire. Cet enfant qui, presque seul, avait appris à lire et à écrire en quelques mois d'hiver, pouvait, quoique n'étant d'abord que simple soldat, acquérir, dans les loisirs de la garnison, avec la manœuvre et la théorie, quelques éléments d'instruction, et arriver plus tard aux grades supérieurs. Nous pouvons l'affirmer avec certitude, les éléments d'un art ou d'une science suffisent à toute personne dont la vocation est innée; les éléments sont à toute science ce que les clés sont aux portes : il ne faut que les tourner pour entrer.

A l'âge de vingt ans, Villon, qui ne savait encore que lire, pouvait déjà croire, sans se faire trop d'illusion, qu'un jour viendrait où lui, Villon, *le poète voleur*, serait aussi savant qu'un grand maître de l'Université.

Donc, pour nous, Jean Buteux était plus qu'un garçon d'esprit : c'était un homme à moyens. La société ne l'ayant point gratifié des ressources de l'homme civilisé, instruit, il possédait, par compensation, toute la promptitude de décision, la pensée inventive et l'instinct d'un sauvage de génie. Nous venons de le dire et nous le répétons à dessein : tout homme qui s'avance dans la civilisation s'éloigne de la nature.

Mais reprenons le cours des événements, au point même où nous les avons laissés.

Notre héros était à peine sorti par la fenêtre, que son imagination, comme un verre grossissant, fit une à une passer dans son esprit toutes les conséquences que pouvait avoir, pour sa compagne et pour lui, le double meurtre qu'il n'avait commis qu'à son corps défendant. Ce fut dans un temps d'arrêt, pendant sa fuite, que, par une pensée non moins rapide que la première, il put entrevoir le meilleur parti qui lui restait à prendre.

— *Jarnigué! as pas peur! i n' me pinceront pas!* Tiens bon, garçon ! se disait-il à chaque saut

qu'il faisait par-dessus les haies avoisinant la propriété de M. de Corancez.

Cette course par sauts et par bonds continuait depuis un quart d'heure. Comme la nuit était tout à fait venue, au lieu de battre la campagne, ainsi qu'il supposait que le ferait la maréchaussée, l'idée vint à Jean de rentrer immédiatement en ville. C'était logique. Bientôt, rencontrant à travers champs un petit sentier conduisant de Fontenay à Sceaux, il suivit cette voie; mais l'oreille au guet, en rampant dans les hautes herbes, en se faisant une égide de l'ombre des grands arbres. Finalement, neuf heures sonnaient lorsqu'il déboucha devant les premières maisons de Sceaux. On peut se le demander, dans une situation identique, un homme extra-civilisé, par exemple, pour parler le langage du temps, M. le bailli de Sceaux eût-il fait mieux?

Solide au poste, et certain que les soldats de la maréchaussée qui lui donnaient la chasse n'étaient point de retour, notre gaillard ne se dissimulait pas cependant que rentré en ville il pouvait rencontrer la brigade tout entière.

— Cré nom! m'est avis qu'i faut à toute force que je dise à Joséphine que je m'en vas; c'te pauvre petiote, ça va joliment la chagriner, dit-il.

Et arrachant d'une vigne, pour s'en faire un

bâton, un échalas tout entier, il entra résolûment dans un petit chemin de ronde au lieu de s'aventurer dans la grand' rue.

Ce chemin, sillonné de profondes ornières, avait été pratiqué dans des terrains vagues où aboutissaient plusieurs ruelles de la partie sud du bourg ; il attenait par l'une de ses extrémités à la place de l'église, située non loin du château. C'était dans un petit enclos dont le mur occupait tout un côté de l'une de ces ruelles, que demeurait la blanchisseuse où travaillait et logeait Joséphine.

Connaissant peu les êtres locaux, et d'ailleurs n'osant frapper à la grande porte, arrivé devant ce mur, Jean Buteux, dont la surexcitation continuait de plus belle, n'hésita nullement de procéder à l'escalade. Pour lui un mur franchi de plus ou de moins n'était pas une affaire.

Dès qu'il eut sauté dans l'enclos, notre évadé s'écria :

— Feu de Dieu ! c'est la chandelle de Joséphine qu'est allumée là-bas ! *As pas peur !* reprit-il, et se dirigeant vers un petit bâtiment perdu au fond de l'enclos, il alla frapper deux coups secs contre les carreaux de parchemin huilé où se réflétait la lumière.

— Tiens ! tiens ! pourquoi que tu *tapes* comme ça ? entre donc, lui fut-il répondu de l'intérieur.

Jean posa le doigt sur le loquet, poussa la porte et entra.

— Ah ! mon Dieu ! c'est pas Joséphine ; c'est un *houme !* s'écrièrent à la fois trois jeunes filles en chemise. Et l'une d'elles ayant éteint la lampe en soufflant dessus, notre joli garçon alla rudement se frotter le nez contre le manteau de la cheminée.

— Jarnigué ! *là ousque* je suis ? c'est donc pas ici qu'*a*lle reste, Joséphine ? cria l'intru d'une voix de Stentor.

— Joséphine ? c'est son tour de couler la lessive. Elle est à la buanderie, répondit de son lit l'une des trois blanchisseuses.

— Cré nom ! c'est-i ben loin, c'te quoi que vous dites ?

— Attends que je passe mon jupon et je vas t'y mener, grand benêt. Ecoute, tu prendras la première allée à ta main gauche en sortant ; il y a de la lumière au fond. Vas, vas, tu seras tout seul avec elle jusqu'au jour ; *a*lle t'aime ben, dà ! ta Joséphine, qu'*a*lle en est malade... Mais pourquoi que tu viens si tard ? Je crois que tu n'es pas encore si nicodème que t'en as l'air... Tiens, viens avec moi.

Ayant dit, l'une des trois donzelles, brune et solide lavandière de vingt ans, s'empara de l'un des bras de Jean et l'attira dehors.

— Vois-tu? entre là ; vas jusqu'au fond. Bonsoir, l'amoureux, bonne chance! reprit-elle. Et rentrant aussitôt, elle ferma la porte et poussa le verrou.

Resté ébahi dans l'obscurité, Jean se décida enfin à avancer; faisant un tour à gauche, il entra dans l'allée en tâtonnant. Les reflets d'un grand feu éclairaient en effet le fond de cette allée, où se trouvait la buanderie. Assez éloignée pour n'en point craindre la chaleur, Joséphine, assise sur un seau renversé, ne dormait que d'un œil, adossée contre un cuvier.

— Joséphine, tu dors!... me v'là, moi, dit Jean en posant une main sur l'épaule de sa sœur.

— Quoique c'est? quoique c'est?... Tiens! c'est toi, Jean! Pourquoi qu' te v'là à c'te heure?

— Me v'là, me v'là, parce que... parce que la maréchaussée me cherche... Tu sais les deux hommes que j'ai *escoffiés* dimanche, c'est pas ma faute... mais je veux pas me faire empoigner, moi ; on ne sait pas quand on sort de *leux* mains à tous ces gens de justice. Ecoute, puisque t'es ma sœur ou ma femme... nenni, t'es ma femme, faut me suivre tout de suite, planter tout là... Si tu peux pas, eh ben tu viendras me rejoindre à Saint-Julien-du-Sault, c'est entre Sens et Joigny; le coche y passe tous les huit jours... Voyons,

voyons, lève-toi, la maréchaussée me cherche. J'ai sauté par-dessus je sais pas combien de murs pour venir te voir. Tu sais que je t'aime, que t'es ma femme... Décide-toi, prends tes nippes et ton argent, puis, filons.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! que me dis-tu là, mon pauvre Jean?

— Je dis, je dis qu'i faut se dépêcher. Veux-tu me suivre, oui ou non?

— Mais, mais, mais, comme ça, tout de suite? pour aller j'sais pas où... et la lessive?

— Et la maréchaussée!... qui te prendrait peut-être aussi, toi! n'étais-tu pas avec moi, dimanche?

Cette dernière considération parut péremptoire à Joséphine. Fille de cœur et sincèrement attachée à l'homme de son premier amour, elle réfléchit un moment, puis elle reprit d'un ton résolu :

— Vas m'attendre sous le grand arbre où j'étions hier soir... Mais, mais, as-tu ton argent, toi?

— Oui, mon argent *n'a* pas sorti de ma ceinture ; j'ai trente-quatre livres.

— *Alorsse*, à la grâce de Dieu! allons! embrasse-moi...

Jean Buteux et Joséphine Blot s'embrassèrent; ils s'embrassèrent avec l'effusion sympathique d'un frère et d'une sœur qui se revoient après une

longue absence, avec l'ardeur amoureuse de jeunes époux dans la première période de leur lune de miel. Pendant quinze ans, l'un et l'autre se disaient souvent, en parlant de cette étreinte, solennelle pour eux, et restée gravée dans leurs souvenirs :

— Dis, te souviens-tu, comme nous nous sommes embrassés à Sceaux? Ah! comme j'nous aimions! comme j'nous aimions dans ce temps-là!

Enfin, l'amoureux qui savait de quoi il retournait pour *eux deux*, rompit le premier le silence délicieux qui suivit cette adorable embrassade.

— Non de nom, comme je t'aime! ma Joséphine, oui que je t'aime! vas! je serons ben heureux tous les deux! A tout à l'heure, sous l'arbre, là, je causerons; en attendant, *je vas* me cacher sous les groseillers.

— Mais, où vas-tu? C'est pas par là qu'est a porte; viens par ici.

— Dans une heure, sous l'arbre! *as pas peur!* répondit Jean.

Et, s'élançant d'un bond sur le mur, il tomba bientôt sur ses pieds dans la ruelle extérieure.

— C'est un fameux gars, tout de même, mon Jean! oui, que c'est un fameux gars! répétait la jeune fille, pensive et fière tout à la fois. Allons, reprit-elle, je vas faire mon paquet, puis j'irai

réveiller Georgette, pour qu'*alle* vienne couler la lessive. Jean m'attend, oui, qu'il m'attend sous l'arbre, répétait-elle en se dirigeant vers le dortoir que nous connaissons.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, l'assassin et sa complice arrivaient à Corbeil, le corps harassé de fatigue et l'âme pleine d'anxiété; mais le soir venu, ils s'embarquaient libres et joyeux sur le coche d'Auxerre.

C'était bien la peine! Ce même jour, dès le matin, le lieutenant de police de Paris donnait l'ordre de cesser toutes poursuites contre Jean Buteux. Les cadavres des deux voleurs ayant été parfaitement reconnus par des agents de la police de sûreté, il était évident que l'apprenti maréchal venait, au péril de sa vie, de débarrasser la société de deux brigands extrêmement dangereux.

XIII

Solide et de ce style simple et sévère que nous aimons à retrouver dans les constructions civiles exécutées pendant la première moitié du dix-septième siècle, la maison de M. Belle, sise à Sèvres, était un modèle parfait de cette architecture. Vaste comme un château, cette villa remplissait, sur une largeur de trois cents mètres, avec ses dépendances, son jardin et son parc, tout l'espace compris entre la route de Paris à Versailles d'un côté, et, de l'autre, le versant nord du coteau de Bellevue.

Attenant au principal corps de logis par une galerie couverte, mais néanmoins séparé de ce bâtiment par la largeur de la cour, s'élevait un pavillon habitable auquel faisaient face les écuries

et le colombier. C'était dans ce pavillon, élevé d'un seul étage, et dont les fenêtres de derrière avaient vue sur le jardin, qu'habitait, lorsqu'il se permettait les douceurs de la villégiature, Denis Diderot, le chef des encyclopédistes.

Il était dix heures du matin.

Assis dans un fauteuil à la Voltaire, entouré de nombreux in-folios et de paperasses dont il faisait litière, le philosophe méditait la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur la table de son bureau. Déjà dix fois, depuis le matin, l'écrivain avait trempé sa plume dans l'encrier sans avoir encore réussi à trouver le tour d'une phrase. En ce moment, trop préoccupé de sentiments personnels, son esprit ne pouvait, malgré les efforts de sa volonté, suivre dans leurs capricieuses évolutions les spéculations de sa pensée. Contenu devant autrui mais irritable devant lui-même, cet homme supérieur à tant de titres n'avait aucune force pour lutter contre ses faiblesses. Chaque soir il se reprochait ses moindres peccadilles de la meilleure foi du monde, et cela pour recommencer chaque matin. Esprit plein de travers et d'originalité, Diderot n'en possédait pas moins, abstraction faite de son immense savoir, de son grand talent d'écrivain, une âme remplie d'abnégation, un cœur noble, sensible et généreux.

Qu'on nous permette ici quelques mots de bio-

graphie sur cette personnalité, l'une des plus puissantes du dix-huitième siècle.

Fils d'un coutelier de Langres, Denis Diderot naquit dans cette ville en 1713. Mis au collége par des parents qui n'étaient que de laborieux artisans, il y fit des études aussi rapides qu'elles furent solides et brillantes. A quinze ans, ayant achevé ses humanités, mais ne se sentant aucune vocation pour les professions dites libérales, il ceignit le tablier de l'ouvrier, se mit bravement à l'établi de son père et fit des couteaux. C'était peine inutile, car l'assujettissement et l'ennui ne tardèrent point à lui faire grimacer d'effroyables bâillements. Témoin de cet ennui si profond, le père Diderot conduisit son cher fils à Paris et le fit entrer au collége d'Harcourt. De plus en plus studieux, Denis suivit dans cet établissement un cours sérieux d'études des sciences positives. L'année suivante, mis de rechef en demeure de choisir un état, voici la réponse qu'il faisait à son père :

« L'état de médecin ne me plaît pas parce que
» je ne veux tuer personne ; celui de procureur est
» trop difficile à remplir délicatement. Quant à la
» profession d'avocat, elle me plairait davantage
» si on n'était pas forcé de s'occuper toute sa vie
» des affaires d'autrui. Donc, pour couper au plus
» court, je ne veux rien être du tout. J'aime l'é-

» tude ; je suis fort heureux, fort content ; je ne
» demande pas autre chose. »

Et, sur cette belle réponse, le papa Diderot supprima net la pension qu'il faisait à Paris à monsieur son fils.

Ici commence pour Denis Diderot une lutte plus sérieuse, plus terrible peut-être qu'il n'avait osé la supposer. A dix-huit ans, âge où les passions et les appétits sont nombreux pour un jeune homme habitué au confortable et dont la volonté est de rester honnête, c'est jouer trop gros jeu que de s'affranchir du joug paternel. Dénué de toute ressource, notre philosophe ne tarda point d'avoir faim, de passer, durant l'hiver, de tristes nuits à la belle étoile. Cependant, cette instruction, nous pourrions dire ce capital, jeté dans la tête de son fils par le coutelier de Langres, ne pouvait rester improductif dans un temps où le savoir ne courait point les rues. Tour à tour écrivain public et solliciteur, précepteur et folliculaire, on le vit combattre la misère avec des armes courtoises et de fort belle humeur. Du reste, pour lui comme pour tous les philosophes, le malheur, comme l'université, avait aussi ses enseignements.

Bientôt, pourtant, relevé à ses propres yeux par un travail opiniâtre, Diderot ne tarda point, par le même fait, de recouvrer les bonnes grâces de son père, mais surtout de sa chère *maman*, qui

ne l'avait jamais totalement abandonné. Cependant, ce fut dans un état encore bien précaire, puisqu'il ne pouvait disposer que de deux jours l'un des six sous nécessaires pour prendre sa demi-tasse et voir jouer aux échecs au café de la Régence, que, devenu amoureux fou, il fit un mariage d'inclination. Notons que Mlle Malville, qu'il épousa, était presque aussi pauvre que lui; pourtant sa traduction de l'*Histoire de la Grèce*, qu'il publia en 1745, lui rapporta cent écus. Encouragé par cet essai, Diderot procéda au catalogue de ses *Œuvres complètes* par l'audacieuse idée de l'*Encyclopédie*.

Homme de plaisir et travailleur infatigable, Diderot se livra sans relâche pendant trente ans à ces deux oocupations : travail et galanterie. Or, voulant abréger cette esquisse biographique autant que possible, nous ne pensons pas plus devoir reproduire le catalogue des œuvres de notre auteur qu'insérer ici la liste de ses maîtresses. Donc, qu'il nous suffise d'affirmer qu'indépendamment de l'*Encyclopédie*, les œuvres de Diderot furent cyclopéennes. De tous ses contemporains, seuls trois hommes de génie purent balancer, égaler la gloire de Diderot par leurs travaux; ces hommes se nommaient d'Alembert, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau.

Diderot avait connu Jean-Jacques avant le

voyage que ce dernier fit à Venise, ils se revirent. Du même âge, issus de petits bourgeois frisant le prolétariat ou de prolétaires frisant les bourgeois, tous deux étaient à quarante ans aussi pauvres qu'ils étaient passionnés, aussi capables et instruits l'un que l'autre. Pourtant ils ne devinrent inséparables qu'au jour où Grimm, autre personnalité bien tranchée, vint cimenter et compléter cette trinité de trois hommes étranges, ayant chacun leur marotte, travaillant bien et buvant mieux.

Ce coup d'œil rétrospectif nous semble suffisant; revenons aux événements.

Diderot attendait Pierre Garrot depuis plus d'une heure, et l'ennui que produisait cette attente horripilait ses nerfs. Voyant l'inutilité de ses tentatives de travail, le philosophe se disposait à aller faire un tour de jardin lorsqu'il entendit sonner. La servante alla ouvrir; Pierre Garrot fut introduit immédiatement.

C'était pour la première fois que ces deux personnages de notre histoire se trouvaient absolument seuls en présence. Tous deux se faisaient en conscience une haute opinion l'un de l'autre; cependant, chacun d'eux se faisait aussi, *in petto*, une plus haute idée de lui-même. Toutefois, bien certains d'être compris, ils se mirent parfaitement à leur aise, sans trop se faire de compliments.

C'est le propre des esprits supérieurs de rechercher la superiorité; on n'est jamais mieux jugé que par ses pairs.

Voici quelles furent, à cette entrevue, les paroles qu'échangèrent l'artiste et le philosophe :

— Vous voilà donc enfin ! exclama le vieillard. Jeune homme, mieux vaut tard que jamais. Diable! si l'on ne vous avait relancé jusque dans votre capharnaüm, vous laissiez mourir le vieil ami de votre père sans lui rendre une seule petite visite. Vraiment, vous vous en seriez repenti; car même sans vous avoir revu, j'étais bien décidé à vous léguer en mourant ma bibliothèque tout entière. Avouez qu'en ce cas vous auriez eu un remords?

— Nullement. On n'a de remords qu'alors que l'on a commis une mauvaise action. L'action de vous oublier n'eût constitué qu'un simple oubli, il me semble.

— Sans doute; mais l'action d'oublier une personne qui nous aime prouve toujours à notre raison la sécheresse de notre cœur. Il est des âmes tendres que le remords assaillirait à moins.

— Eh! la philosophie admet-elle que les âmes vraiment tendres, par conséquent sensibles, aient plus de droits à l'amitié que les âmes froides et logiques? Pour mon compte, et cela afin de parler comme tout le monde, je vous dirai que, ne pouvant partager mon cœur, fait tout d'une pièce, je ne

me sens nul besoin de nouvelles amitiés. Pourtant, si le hasard me faisait rencontrer quelque part, dans le monde, un ami digne de moi, cet ami, je le garderais nonobstant ses défauts.

— Nonobstant ses défauts !... il vaudrait beaucoup mieux, je pense, que cet ami n'eût point de défauts.

— Pardon. Un être sans défaut me ferait rougir des miens. L'amitié ne peut exister entre deux âmes bien nées qu'à cette condition seulement, qu'elle sera cimentée par un sentiment ardent et réciproque d'égalité.

— Bravo ! oh ! digne fils d'un philosophe ! vous êtes plus sage que lui... vraiment !

— Moi ! comment? Pourquoi suis-je plus sage que mon illustre père, que Jean-Jacques Rousseau?

—Je vous dirai cela après déjeuner; venez, je veux vous présenter à M. Belle. Eh ! voyez, il se promène tout justement dans le jardin; allons le rejoindre.

Charmé d'échapper sans plus de préliminaires à cette conversation, qui le fatiguait sans lui rien apprendre, Pierre prit silencieusement le bras de Diderot et se laissa conduire. Cette familiarité et ce laisser-aller ne déplurent point au philosophe.

— Au moins celui-ci met ses principes d'égalité en pratique, se dit-il.

Et tous deux traversèrent la cour pour se rendre au jardin.

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de M. Belle, qui lui-même venait à leur rencontre, lorsqu'ils s'entendirent appeler de la sorte :

— Ohé! ohé! les autres! attendez-moi donc; me v'là, moi, monsieur mon frère. Je suis Louis Vindret; est-ce que tu ne me reconnais pas?

Puis aussitôt Louis, accourant tout essoufflé, vint en souriant et son bonnet à la main, se jeter au milieu d'eux.

— Cré coquin! qu'y fait chaud! dit-il en s'essuyant le front. — J'aurais tout d'même pris un coucou à la place Louis XV, si c'était pas que samedi faut se *caler* pour le mariage de notre sœur. Tiens, lis, v'là ce que le futur t'écrit. C'est la mère qui m'envoie, et même qu'elle veut venir demain matin *pour te causer*, si tu ne veux pas la voir ce soir.

Ayant dit, et les trois bourgeois s'étant groupés, le prolétaire leur fit une profonde révérence.

— J'ai vu ce garçon-là quelque part... Ah bon! j'y suis, pensa tout haut le philosophe.

— Bien, bien, Louis, je lirai ce billet-là tout à l'heure; tu dois être fatigué, va m'attendre ici à côté, à l'auberge de la Croix-Blanche. Fais-toi servir un bon déjeuner; je ne tarderai pas à aller te rejoindre, répliqua Pierre.

— Dam! je veux ben aller déjeuner; mais tu paieras, toi... tu sais que...

— Oui, va, va! Ah! qui est-ce qui t'a dit que tu me trouverais ici?

—C'est le portier de la fabrique; il disait même que je ne pourrais pas *te causer;* je peux ben *te causer*, n'est-ce pas, puisque t'es mon frère?

—Certes... Je voudrais être roi rien que pour pouvoir causer avec tout le monde. Va, va m'attendre; j'irai tout à l'heure t'accompagner jusqu'au pont.

Louis Vindret s'éloignait en sifflant lorsque nos promeneurs arrivèrent à l'entrée du jardin. Mme Belle et sa fille, qui s'y promenaient aussi, vinrent à leur rencontre.

Après les salutations, les compliments d'usage et la présentation de l'artiste par Diderot, ce dernier dit à M. Belle :

— Eh bien! eh bien! ces greffes de l'an passé, ces belles greffes dont vous me parliez tant, ont-elles réussi?

— Parfaitement, monsieur Diderot, parfaitement réussi. Cette année-ci serait admirable pour les arbres fruitiers sans les maudites chenilles.

— Que voulez-vous, mon cher horticulteur?... si la nature a créé les chenilles, c'est probablement afin qu'elles vécussent, afin que, devenant papillons, elles créassent par elles-mêmes, fleurs

vivantes et ailées, une charmante distraction aux riches propriétaires, ainsi qu'à leurs petits enfants... en attendant qu'ils soient grands...

— Bah! bah! alors, selon vous, Dieu pensait accomplir des chefs-d'œuvre en créant les chenilles?

— Sans doute; des chefs-d'œuvre tout aussi parfaits dans leur genre que vous et moi dans le nôtre, répondit le philosophe en riant.

— Pardon, monsieur, pardon, ajouta Pierre, moitié sérieux, moitié souriant. J'ajoute de plus que l'échenillage est un acte barbare, au point de vue des chenilles, bien entendu. Nous nous en débarrassons tout simplement parce que nous sommes les plus forts; mais nous n'avons ni le droit de les tuer ni même celui de les déranger. Comme nous occupons notre place dans la nature, ces insectes occupent celle qui leur a été assignée par le Créateur dans l'ordre de la création. J'ai lu quelque part que quatre cents millions d'Asiatiques, suivant la religion de Bouddha, respectent la vie des chenilles et de tous les insectes en vertu de ce précepte de tous les évangiles : « *Tu ne tueras point.* » Or, il est donc bien entendu que, si les chenilles avaient des tribunaux, elles ne vous pardonneraient point comme nous vous pardonnons.

— Prenez-garde, monsieur, vous écrasez du

pied un magnifique scarabée, observa malicieusement la belle madame Belle.

— Balivernes que tout cela! Allons déjeuner, répliqua l'amphytrion.

Commencée avec beaucoup d'entrain et de gaîté, la conversation se maintint sur le même ton pendant tout le temps du repas. Simple et sans prétentions quoique un peu paradoxal, Pierre plut infiniment à ses hôtes. D'abord, il plut au mari parce qu'il buvait, pour nous servir de l'expression de son époque, *sec et souvent;* il plaisait à madame parce qu'il était jeune et spirituel; à la jeune fille, qui n'avait que quinze ans, on ne sait trop pour quelle raison il lui plut... Bref, charmé de voir son protégé prendre de prime-abord, chez M. Belle, le titre d'ami de la maison, Diderot profita de la diversion que fit au salon l'arrivée inattendue de deux visiteurs pour emmener Pierre au jardin.

— Je veux vous parler d'une affaire sérieuse d'où peut dépendre votre avenir, lui dit-il, dès que tous deux se furent assis sur un banc à l'ombre des grands arbres.

— Parlez, maître, parlez; mais apprenez-moi sans plus tarder, comment il se fait que je sois plus philosophe que mon illustre père, que J.-J. Rousseau.

— Je ne vous ai point dit que vous êtes plus

philosophe que Jean-Jacques; plus philosophe que votre père, ai-je dit.

— Comment! comment! Jean-Jacques Rousseau n'était-il donc pas mon père?

— Vous allez le savoir; laissez-moi m'expliquer. Ecoutez avec attention. D'ailleurs, je vais être laconique.

J'aurai soixante-cinq ans révolus au mois d'octobre. Je possède sans trop l'avoir cherchée une modique fortune gagnée par moi; car, pour mon patrimoine, je puis affirmer sans crainte d'être démenti, que je l'ai bel et bien jeté par les fenêtres. Le culte de la famille suffisait à mon cœur. Quant au point de vue matériel, ainsi que vous, je n'ai jamais voulu rien devoir qu'à moi-même.

J'avais donc votre âge il y a 34 ans. Alors, comme aujourd'hui, je travaillais assez pour avoir besoin de distraction. Heureux par les résultats que j'obtenais chaque jour, ma gaieté plus que mes productions littéraires me produisit dans le monde. Au nombre des hommes déjà célèbres ou qui le devinrent par la suite, et dont je fis la connaissance vers 1745, Jean-Jacques Rousseau tient la première place dans mes souvenirs.

Pauvres tous deux et du même âge à quelques mois près, nous possédions des trésors d'affection, d'enthousiasme l'un pour l'autre; aussi devînmes-nous inséparables. Les preuves d'amitié que nous

nous donnâmes réciproquement furent nombreuses, et, j'ose l'affirmer, le survivant ne fut pas le moins sympathique. Différents de tempérament et de caractères, nous nous touchions par vingt autres points de contact. Oui, car indépendamment de notre amour pour l'étude, tous nos goûts, tous nos travers, nos plaisirs et nos passions étaient les mêmes. On ne saurait imaginer la joie que nous ressentions à nous revoir, lorsque parfois il arrivait à l'un de nous d'être plus de trois jours absent de Paris.

J'ai prononcé à dessein ce mot d'absence; c'est à propos d'un voyage que Rousseau fit à Corbeil avec M. Dupin de Francueuil que je vous fais cette sorte de confession.

Ce voyage ne devait durer que trois jours; il dura plus du double. Un matin, je reçus de mon ami une lettre pleine de jolies choses où il m'annonçait ce retard forcé. Entr'autres gentillesses, il était dit dans cette lettre : — « Vas porter un demi-louis à ma Thérèse ; je crains de ne pas lui avoir laissé assez d'argent. » Cette commission, je la fis avec plaisir, un plaisir infini, vraiment ! car, n'ayant plus moi-même que cette pistole, je tenais à honneur d'en faire un héroïque sacrifice à l'amitié.

Donc, sans laisser à ce bon sentiment le temps de se refroidir, je courus tout d'une haleine rue

de Grenelle-Saint-Honoré; déjà, je franchissais quatre à quatre les marches d'un escalier bien connu, lorsque arrivé au second étage, Mme Levasseur m'arrêta :

— Qu'est-ce qu'il y a? où courez-vous comme cela? me dit-elle.

— Il y a, répliquai-je, que Rousseau ne sera de retour que dans trois jours; je suis chargé de porter un demi-louis et cette nouvelle à Thérèse.

— Elle est encore au lit, je crois ; tenez, prenez la clé. Je vais jusqu'au marché des Prouvaires; je reviens à l'instant.

Je prends la clé, je monte, j'ouvre, j'entre. Thérèse en effet ne faisait que de se lever. Vêtue d'un simple jupon blanc et le buste entièrement nu, elle se prélassait devant un trumeau, s'épongeait, se lavait avec amour les épaules et la poitrine. Il y a plus de trente ans de cela; pourtant il m'en souvient, quelle poitrine!! Il y a mille à parier contre un que la belle épouse de Putiphar n'eut jamais le quart des attraits que Thérèse possédait alors ; dans le cas contraire, j'ose l'affirmer, le chaste Joseph, oui, Joseph lui-même eût laissé tout autre chose que son manteau dans les bras de la syrène!!... Que vous dirai-je de plus? à quoi bon maintenant vous parler de la commission dont j'avais été chargé?

— Certes, c'est tout à fait inutile... mais dites-

moi, je vous prie, si vous le savez, quels ont été à cet égard, je veux dire à l'égard de ce souvenir de jeunesse, les sentiments de Thérèse?

— A cet égard, les sentiments de Thérèse ont toujours été inspirés par vous... votre mère, je pense, n'est pas plus dénaturée qu'une louve.

— La confession est jolie! digne en tout point du temps où nous vivons; elle m'a beaucoup amusé.... O philosophe! s'il m'appartenait de vous pardonner ce gros péché, je vous le pardonnerais de bon cœur, vraiment!... Ainsi, selon vous, avec mes noms de Rousseau, de Garrot et d'enfant du bon Dieu, je me nommerais encore?...

— Tiens! que t'es bête! t'as ben assez d'esprit pour savoir comment que tu t'appelles. Viens-nous-en; v'là deux heures que je t'attends à l'auberge, dit en l'interrompant Louis Vindret, qui depuis plus d'une minute écoutait le père et le fils, sans que l'un et l'autre se fussent doutés qu'il était là.

— Tu as raison, frère, retournons-nous-en chacun à notre besogne. Et s'étant levé, Pierre ajouta :

— Monsieur Diderot, pardonnez-moi de n'avoir pas accueilli avec plus d'effusion la confidence que vous venez de me faire... Que voulez-vous, je m'étais fait la douce illusion de me croire le fils de l'auteur d'*Émile ;* il m'en coûte de la perdre, mais...

— Mais?... interrompit le philosophe.

— Mais Pierre Garrot, l'enfant trouvé, n'en salue pas moins avec respect le créateur de l'*Encyclopédie.*

— Vous avez raison, mon garçon, saluez le créateur de l'*Encyclopédie;* faites mieux, honorez-le, car je souhaite que vous puissiez porter votre conscience aussi facilement que je porte la mienne : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

Le philosophe et l'artiste s'étant salués de nouveau, les deux frères s'éloignèrent, laissant le vieillard encore assis sur le banc essuyer avec son mouchoir la sueur froide qui découlait abondamment de son front chauve.

XIV

Retardé de huit jours pour quelques défauts de formalités, le mariage d'Amélie Niel et de Paul Tissot n'eut définitivement lieu que le 2 septembre. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à l'église des Missions-Étrangères, succursale de l'église paroissiale de Saint-Thomas-d'Aquin. Partis de la sacristie vers deux heures de l'après-midi, les trois fiacres où étaient montés les mariés, leurs parents et leurs témoins, se dirigèrent vers la rue de Sèvres. Là, prenant la direction de Vaugirard, ils se rendirent à la Sablonnière, petit hameau dépendant de cette commune. Arrivée devant l'auberge de l'*Image Notre-Dame*, la société, qui était attendue, fit irruption dans un jardin qu'ombrageaient quatre tilleuls rabougris.

Là, s'étant rafraîchi, on préluda comme d'ordinaire, par quelques menuets et entrechats, à l'éternel repas de noces.

Quel était en ce jour, à la Sablonnière, le boute-en-train de cette société hétérogène ? C'était notre vieille connaissance, le docteur Tissot, de Paris, qu'il ne faut pas confondre avec son confrère, son contemporain et homonyme de Lausanne, auteur d'un livre trop connu. Instruit, bon, doux et serviable, le médecin en chef de l'hospice Saint-Philippe-du-Gros-Caillou était peut-être l'homme le plus gai du siècle. Chez lui, le sérieux ne se manifestait qu'alors seulement qu'il pratiquait une opération chirurgicale où la science et l'humanité étaient intéressées.

— Ce n'est pas moi qui ai fait le monde ; mais celui qui l'a fait devrait au moins s'en occuper, disait-il. Et, procédant par le doute, cet homme de bien ne faisait de mal avec son bistouri qu'afin de procurer un notable soulagement à ses malades.

En mariant son neveu, en le faisant époux selon son cœur, le docteur Tissot rendait toute sa famille heureuse ; car ce cher neveu résumait à lui seul une succession d'êtres chéris, trop tôt, pour lui, disparus de ce monde.

Or, à l'exception des mariés et de Thérèse, de Pierre et de Louis Vindret, à cette noce, le

docteur faisait plutôt danser de ses connaissances que de celles du lecteur. Tout entier à son rôle de père noble, ayant pour ce soir jeté la médecine aux orties, notre savant se donnait de la danse à cœur joie, riait comme un fou, s'amusait comme un enfant.

Quinze ou seize personnes s'égayaient donc ou cherchaient à s'égayer dans ce petit jardin de l'auberge de l'*Image Notre-Dame*. A Paris, dans ces sortes de solennités de famille où, à des titres divers, se glissent toujours des étrangers, l'attente du repas paraît en général fort longue. Ce fait s'explique par l'absence d'une effusion complète, d'une liberté absolue. En un mot, on n'est pas chez soi.

— Messieurs et dames, à table ! vint enfin crier le maître d'hôtel.

De cet instant seulement, pour beaucoup de gens, commence la solennité du mariage. Ainsi en fut-il pour la majorité des invités de la noce d'Amélie.

Cependant, comme cela arrive toujours lorsqu'on se met à table à des heures exceptionnelles, ce ne fut guère qu'à la nuit tombante, au dessert, après que les garçons eurent allumé deux quinquets fumeux et posé quatre bougies sur la table, que l'expansion et la gaîté des convives déployèrent leurs ailes. Alors les plus soucieux déridè-

rent leurs fronts, alors on remarqua que la mariée elle-même, que notre jeune nonette, avait le teint animé, de fins sourires, des yeux brillants, et qu'elle trouvait aussi son petit mot pour rire. Ah ! c'est que jamais encore cette douce fille de Dieu ne s'était trouvée à pareille fête ! mais de cette fête, elle en était la reine ; c'était elle la mariée !... On le voit, la félicité humaine peut dépendre de presque rien... Deux quinquets et quatre chandelles rendent parfois vingt personnes heureuses.

Bientôt, prenant de plus lestes allures, la conversation devint générale de voisines à voisins. C'était un feu roulant, un tohu-bohu de paroles, qui, abstraction faite du respect déféré aux aînés, dénotaient le laisser-aller le plus parfait. Là, une jeune demoiselle critiquait les mains ou la mise de celle-ci, un monsieur admirait la trogne de celui-là, un autre buvant coup sur coup, commençait vingt chansons sans se souvenir d'aucune. Bref, tout le monde voulant être écouté, tout le monde parlait à la fois. Vraiment, si jamais les hommes venaient à perdre leurs dernières notions d'égalité et de fraternité, ils retrouveraient, sans nul doute, autour d'une table bien servie, ces admirables sentiments.

Contrairement à Louis Vindret, le ciseleur, qui n'arrêtait son flux de paroles qu'afin de vider son

verre ou de mordre dans une pêche, son frère, Pierre Garrot, lui, ne desserrait pas les dents. Pourtant, si parfois il lui arrivait de sourire, c'était avec une pointe de dédain ou de sarcasme des mieux caractérisés.

On venait de se partager en faveurs la jarretière de la mariée; un enfant était allé chercher ce ruban sous la table. Quoique attendu, cet incident n'en redoubla pas moins l'hilarité et les quolibets des plaisants. Désirant mettre un peu d'ordre dans ce pêle-mêle de mots incohérents, le docteur Tissot trouva bon de s'adjuger la présidence de cette espèce de goguette. Frappant donc trois coups du plat de son verre sur la table, il appela, par ce procédé, l'attention et le silence des convives.

— Messieurs et mesdames, dit-il, la demoiselle d'honneur, cousine du marié, veut bien avoir la complaisance de nous faire entendre sa jolie voix; elle attend un peu de silence de votre courtoisie.

Le silence s'étant établi comme par enchantement, la voix de la demoiselle d'honneur se fit entendre. Cette voix, sans étendue, était, par compensation, pure, suave, vibrante. Du reste, le morceau qu'elle chanta se recommandait lui-même par une excellente facture; à la date où nous en sommes, il passait à bon droit pour un

chef-d'œuvre. C'était l'ouverture de l'opéra du *Devin de village* de Jean-Jacques Rousseau. Alors tout le monde en France savait par cœur, paroles et musique, cette ariette, commençant ainsi :

> J'ai perdu mon serviteur,
> J'ai perdu tout mon bonheur.

— Bravo! bravo! bis! bis! répétait-on unanimement en claquant des mains.

— Que c'est beau! que c'est beau! et dire que c'est mon pauvre défunt qu'a fait ça! s'écria Thérèse.

Ayant bissé le dernier couplet de son ariette, la chanteuse salua de la tête avec un petit air de satisfaction.

Ici, le verre du président remplissant l'office de sonnette et résonnant de nouveau par trois fois, cloua dans leurs demeures respectives bon nombre de langues qui recommençaient à s'agiter.

— La parole est au marié, reprit le président. Il voudra bien nous chanter quelques couplets de sa composition. La musique des paroles que nous allons entendre est encore de Jean-Jacques Rousseau; elle est extraite de l'opéra des *Muses galantes*, autre chef-d'œuvre du grand maître. Ecoutez!

Espèce d'épithalame, les couplets du marié

furent d'autant plus applaudis qu'ils avaient été faits pour la circonstance. On répétait en chœur ces deux vers du refrain :

> Jamais l'Amour, dans son délire,
> N'offrit des fleurs à l'Amitié.

Pendant ce chœur, les convives qui faisaient face à la porte virent entrer Montretout.

Trop échauffés pour faire la moindre attention à la présence de l'intru, les buveurs unirent leurs voix à celles de leurs voisins.

— C'est le tour du garçon d'honneur ! c'est le tour du garçon d'honneur! c'est lui qui doit chanter. Il est le fils aîné de Jean-Jacques Rousseau, criait-on de toutes parts.

Pierre se leva et le silence se rétablit.

— Messieurs et mesdames, dit-il, je fais des vœux sincères pour le bonheur des jolis époux que nous fêtons ici. Frère de la mariée, tant que je vivrai la mariée pourra compter sur moi comme sur un frère bien-aimé. C'est dire assez, je crois, que je suis heureux de me trouver au milieu de vous, et que je suis vraiment reconnaissant de l'honneur que vous voulez bien me faire en me donnant la parole après le marié, mon excellent beau-frère ; vous m'avez donné la parole pour chanter, mais avec votre permission, je vais en user pour parler seulement. Daignez, s'il vous plaît, m'accorder votre attention.

— Ah ! mon pauvre Pierre ! quel malheur que ton père ne t'ait pas connu et élevé lui-même ! quel avocat tu aurais fait ! exclama Thérèse interrompant l'orateur.

— Dam ! faut croire que le pain était bien cher dans ce temps-là ; sans ça, son père ne l'aurait pas abandonné, lui répondit sa voisine.

— Oui, c'est drôle tout de même qu'un homme qu'était un savant vous flanque comme ça ses enfants à l'hôpital, répliqua l'une des vieilles amies de Thérèse.

Ici le verre du président fit entendre trois coups précipités.

— Non, mille fois non, madame, repartit Pierre vivement, — non, J.-J. Rousseau n'a pas plus manqué au simple bon sens qu'il n'a failli à la simple logique en mettant ses enfants à l'hôpital. Comme ses œuvres immortelles, cet acte de sa vie privée prouve l'immensité de son génie. Je vous le demande, comment peut-on croire que cet homme qui, comme Vincent de Paul, ne sortait de chez lui que pour faire le bien, que cet homme studieux, tout entier aux abstractions, pût acquérir une fortune ? Comment croire que les idées d'un homme de génie aient été tellement petites, tellement basses, qu'elles aient pu lui permettre de mettre sou sur sou de côté ? Et cela tout simplement afin de laisser un héritage à ses

enfants, qui peuvent fort bien travailler. Ces idées, oui, J.-J. Rousseau ne les avait pas; au contraire, il pensait que, comme lui, ses enfants ne devaient rien demander qu'à eux-mêmes. Comme chacun de nous, Rousseau n'appartenait qu'à sa nature, nature tout exceptionnelle dans notre humanité. En disant à la société : « Je te lègue mes œuvres; prends mes écrits et mes enfants; fais-les grandir à force d'utilité, » le philosophe avait mille fois raison; car enfin, dans l'état de société, l'homme se doit à ses semblables. Mais, supposons un moment que telle n'ait pas été la pensée de Rousseau, je vous le demande, quel est celui des cinq enfants de cet homme illustre; quel est celui des trois qui sont ici, par exemple, qui oserait se charger de porter un nom écrasant, de souder un fleuron de plus à cette couronne immense, que seule la tête du père pouvait ceindre?... Aucun, je suppose, puisque je recule, moi!... Oui, en les déshéritant de son nom, Rousseau voulut que ses enfants fussent du peuple, c'est-à-dire utiles dans la mesure de leurs forces; il voulut qu'ils courussent dans la carrière avec leurs seuls instincts. Homme de bien, Rousseau avait la conviction qu'il n'avait pu procréer des monstres; puis il pensait, et c'est aussi mon opinion, que dans notre société la fortune et la noblesse doivent s'acquérir individuellement et non se

transmettre. Donc, par tous ces considérants, il me semble que Jean-Jacques, en laissant ses enfants à la charge de la société, ne voulut point que ces mêmes enfants mendiassent chez les grands en vertu d'un nom collectif, traînassent ce nom dans le ruisseau; or, comme on respecte ordinairement les volontés d'un mort ordinaire, respectons mieux encore les volontés d'un mort illustre. Écoutez-moi, je termine : Des cinq soi-disant enfants de Rousseau, Jean Buteux et Joséphine Blot sont en Bourgogne; ils sont mariés; oui, le frère et la sœur sont unis ensemble, comme on dit. Pierre Garrot, Amélie Niel et Louis Vindret continueront, j'ose le croire, de porter ces noms, qui sont les leurs; Jean-Jacques ne leur en a point donné; donc, nous ne pouvons revendiquer Rousseau pour notre père. Notre père, c'est le peuple; notre mère, c'est la France! Vive la France!!

—Bien! bien! bravo!!

Et le président, qui venait de jeter cette exclamation, tendit, à travers la table, sa main à l'orateur.

— Mais, mais, mais, qu'est-ce que t'as dit, toi, fiot? T'as renié ton père, que je crois? s'écria Thérèse, qui, s'étant levée, regardait Pierre fixement.

— Ma mère! neuf mois avant la naissance de

votre premier enfant, J.-J. Rousseau fit un voyage à Corbeil; souvenez-vous-en!...

— Oh!... c'est vrai, ma foi! Mon Dieu! que t'es méchant!... Diderot me le paiera!...

Et, tout en prononçant ces paroles, la veuve du philosophe se laissait retomber sur sa chaise.

— Femme! femme! allons, lève-toi; viens-t'en; laisse là toute cette canaille, dit Montretout, qui, s'étant approché de la table, s'efforçait de relever Thérèse.

— Canaille toi-même! Oh! *fiche ton camp*, ou je te...

Louis Vindret n'acheva point sa phrase; mais il sépara violemment Montretout de sa mère.

— Allons, allons! du calme, jeune homme, du calme... Mais quel est donc cet homme? demanda le docteur.

— Lui! c'est un *failli-chien*... Je m'en vas le démolir, avec votre permission...

— Toi, tu m'embêtes! Eh bien! puisque c'est comme ça, bonsoir la compagnie, je m'en vas avec mon homme, repartit Thérèse en prenant le bras de Montretout. Et tous deux s'esquivèrent sans que personne les retînt.

— Mes pauvres enfants! quelle scène! quel déplorable dénoûment de noce vous avez eu là! Rien de plus fatal ne pouvait nous arriver, vraiment. Mais je reste avec vous... Faites avancer

les fiacres pendant que j'irai régler. Il est encore de bonne heure ; nous irons prendre le café à la Comédie.

A cette proposition de leur mentor, les jeunes époux se regardèrent.

— A la Comédie ! oui, — reprit Pierre. — A propos de comédie, je vous demande pardon pour celle qui vient de se jouer ici. Vrai ! je vous expliquerai cela plus tard. Mais demain, pourrai-je vous rendre ma visite ? me pardonnerez-vous ?

— Comment donc, monsieur Garrot ; j'espère bien...

— C'est entendu... partons.

Deux minutes après que ces lambeaux de conversation eurent été jetés au vent, le signal du départ était donné.

Tandis que la société montait en fiacre au bruit de la pluie qui tombait par torrents, Louis Vindret, qui formait l'arrière-garde, chantait à tue-tête, sous l'auvent de l'auberge, une chanson alors en vogue et dont voici le refrain :

Allons-nous-en, gens de la noce,
Allons-nous-en chacun chez nous.

XV

Seize années s'étaient écoulées depuis le jour du mariage d'Amélie.

Durant ces seize années, deux des principaux personnages de notre histoire étaient morts en 1784; c'étaient Diderot et le docteur Tissot. Hommes de bien, vivant dans des milieux sympathiques, quoique parcourant des carrières différentes, tous deux avaient beaucoup plus travaillé pour leur prochain que pour eux : que la terre leur soit légère!

Le 20 vendémiaire an III de la République (11 octobre 1794), la Convention nationale glorifiait le prolétariat par l'apothéose de l'un de ses plus nobles enfants. La translation des cendres de Jean-Jacques Rousseau au Panthéon, décrétée dans une

assemblée solennelle par la majorité des représentants du peuple, allait avoir lieu avec toute la pompe imaginable et par un temps magnifique.

Nous donnons en son lieu et place, d'après le *Moniteur* de l'époque, la description abrégée de cette cérémonie, à laquelle les héros de cette histoire ne pouvaient manquer de prendre un vif intérêt, et qui, pour plusieurs d'entre eux, devait avoir une issue bien fatale.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Donc, en ce jour de vendémiaire, dès six heures du matin, le canon des Invalides faisait entendre ses tonnantes volées ; c'étaient les préludes de la célébration d'une fête patriotique.

Plus tard, vers onze heures, au moment où le cortége de la translation s'organisait à l'administration des pompes funèbres, un incendie considérable éclatait dans un établissement industriel de la rue Mouffetard, établissement situé non loin du Panthéon. Deux minutes après que la nouvelle de ce sinistre se fut répandue dans les rues voisines, le tocsin et les tambours de la garde nationale du douzième arrondissement mêlaient leurs glas assourdissants aux clameurs des citoyens de ce quartier populeux.

Tandis que les pompiers des quartiers éloignés s'avançaient au pas de course en brûlant le pavé sous les roues de leurs pompes ; que trois chaînes

formées de mille bras d'hommes s'étendaient à mesure qu'elles s'organisaient jusqu'aux fontaines des alentours ; que l'autorité faisait affluer l'eau sur le théâtre de l'incendie par tous les moyens en son pouvoir ; tandis, disons-nous, que chacun, dans la mesure de ses forces, prêtait son concours pour combattre le fléau, non loin du brasier dont nous parlons, cinq personnes, déjà passablement échauffées par maintes bouteilles de bon vin, parlaient de tout autre chose que du sinistre en question. Ces cinq personnes étaient Thérèse Levasseur, Pierre Garrot, Louis Vindret, Paul Tissot et sa femme, Amélie Niel. Tous en commun avaient loué le premier étage d'un restaurateur de la rue Saint-Jacques, et tous en commun aussi voulaient, après déjeuner, voir passer le cortége le plus commodément possible. Ainsi, rassemblés dans cette salle, trois sur cinq des enfants de Rousseau allaient voir passer les cendres et la gloire de leur père, sans que, aux termes de la loi, un seul d'entre eux pût revendiquer le moindre rayon de cette gloire.

Une telle pensée ne pouvait faire moins que de préoccuper l'esprit de nos personnages. Mais avant de reproduire la conversation à laquelle cette préoccupation dut naturellement donner lieu, nous croyons qu'il est de notre devoir d'ap-

prendre au lecteur quels furent les différents genres de vie que menèrent nos héros, quels événements surgirent pour chacun d'eux depuis le jour de la noce d'Amélie.

Et, d'abord, puisque le nom de la Benjamine de la famille vient tout naturellement se placer sous notre plume, commençons par la Benjamine.



XVI

Admirable de dévoûment dans la vie domestique comme dans la vie religieuse, Mme Tissot fondit son existence dans celle de son mari. Par cette abnégation nous n'entendons pas dire qu'Amélie fût une de ces femmes qui s'imaginent qu'un homme est un Dieu, qu'il lui faut obéir quand même. Non, étant intelligente, elle comprit tout de suite que son mari était bon, doux, actif, qu'elle l'aimait sincèrement, qu'elle en était tendrement aimée. Si Paul Tissot n'eût point rempli ces conditions, il est plus que probable que nous n'aurions pas à enregistrer ici les vertus de sa femme. Amélie possédait trop le sentiment de sa dignité pour ne point exiger de son époux une parfaite égalité conjugale.

Après la mort du docteur, homme excellent qui l'avait adorée comme si elle eût été sa fille, et qu'elle avait soigné durant sa maladie avec une piété toute filiale, Amélie reporta sur son mari et sur son enfant tous les trésors d'affection qui remplissaient son âme. Quant à sa conduite envers Thérèse, elle fut ce qu'elle devait être, prévenante, polie, rien de plus. Les écoles où avaient séparément vécu la mère et la fille étaient trop disparates pour qu'il en fût autrement.

Ainsi qu'il avait été convenu, Paul Tissot avait hérité de la clientèle de son oncle. Studieux, actif, plein d'abnégation comme le sont tous les médecins sérieux, il vit douze années de sa vie s'écouler sans qu'il s'en doutât. C'est le propre des hommes dont la passion de la science s'empare du cerveau, de ne point compter avec le temps.

Cependant, en 1792, la patrie déclarée en danger le réveilla de sa torpeur. Comprenant qu'au milieu de conflits aussi graves, il devait une preuve de civisme à ses héroïques concitoyens, il prit du service dans le corps médical militaire et partit pour l'armée du Nord.

A Valmy, une balle prussienne qui le blessa légèrement à l'épaule lui donna son congé. Il revint à Paris.

Engagé soldat en 1780, année où pour lui la

besogne se faisait par trop attendre, Louis Vindret, beau grenadier, était parvenu, son premier congé expiré, au grade de sergent dans *Royal-Champagne*. Le 20 vendémiaire an III, jour où nous le retrouvons à l'âge de trente-quatre ans, dans cette salle de restaurateur, il portait pour insignes les galons de brigadier des gendarmes de la Seine.

Maintenant, continuant ces esquisses biographiques par celle de Thérèse, nous terminerons par Pierre Garrot.

Retirée vers 1782 avec Montretout dans un bourg du département de l'Oise, nommé le Plessis-Belleville, Thérèse continua dans cette localité les habitudes d'ivrognerie qu'elle avait contractées pendant les voyages de Rousseau (1).

---

(1) Il n'est peut-être pas inutile de citer ici un document authentique relatif aux moyens d'existence de cette femme. C'est M. René de Girardin, le dernier ami et l'hôte chez lequel mourut Jean Jacques, qui, entre autres pièces, nous a laissé celle-ci :

« La veuve Rousseau, à la mort de son mari, restait avec » une rente viagère de 300 livres, sur Michel Rey, libraire à » Amsterdam.

» Je suis parvenu à lui faire avoir en outre :

» 1° Au moyen d'une édition générale, 1200 livres de rente, » sans retenue, constituée au capital de 24,000 livres, sur la » société typographique de Genève ;

» 2° Environ 3 à 4,000 livres comptant, provenant de di- » vers objets ;

» 3° 700 livres de rente qu'elle a voulu elle-même consti- » tuer sur moi au capital de 14,000 livres, et qu'elle m'a en-

A des revenus trop considérables pour que Rousseau lui-même ait jamais osé les rêver, il faut ajouter une pension viagère de 1200 livres que lui vota l'Assemblée constituante (1).

» suite forcé, par ses instances et le transport qu'elle en a fait » à MM. Bailly et Duval, à leur rembourser définitivement, » par acte passé devant Gibert, notaire à Plessis-Belleville, » le 6 avril 1792. »

(1) *Séance du* 21 *décembre* 1790.

« L'Assemblée nationale, voulant rendre un hommage solennel à la mémoire de J.-J. Rousseau, et lui donner, dans la personne de sa veuve, un témoignage de la reconnaissance que lui doit la nation française, a décrété et décrète ce qui suit :

» ARTICLE PREMIER.—Il sera élevé à l'auteur d'*Émile* et du *Contrat social* une statue portant cette inscription :

« A JEAN-JACQUES ROUSSEAU ! »

» Et sur le piédestal sera gravée la devise :

« *Vitam impendere vero.* »

» ARTICLE II. — Marie-Thérèse Levasseur, veuve de Jean-Jacques Rousseau, sera nourrie aux dépens de l'État ; à cet effet, il lui sera payé annuellement, des fonds du trésor public, une somme de douze cents livres. »

A ces documents historiques, nous devons ajouter que de hautes influences empêchèrent le mariage de Thérèse et de Montretout. Voici, du reste, à cet égard, un document assez curieux :

« COPIE DE CERTIFICAT. — Je soussigné, prêtre, curé du Plessis-Belleville, diocèse de Meaux, certifie à tous ceux qu'il appartiendra que Mme veuve Rousseau, ma paroissienne, n'est pas remariée comme on le débite faussement, et qu'elle a juré de ne perdre jamais le nom comme la qualité d'un homme aussi célèbre.

» En foi de quoi, j'ai signé le présent certificat, pour lui servir ce que de raison. Au Plessis-Belleville, ce 31 octobre 1790. Signé MADIN, curé du Plessis-Belleville. »

Ajoutons qu'au jour et à l'heure dont nous parlons, une loge spéciale splendidement parée attendait cette femme au Panthéon. Les représentants du peuple voulurent qu'elle fût témoin des honneurs exceptionnels qu'une grande nation allait rendre à J.-J. Rousseau, son immortel époux.

Marié à Mlle Daquin en 1779, à cette jeune fille, l'unique enfant du directeur de la manufacture de Sèvres, belle blonde dont le lecteur doit se souvenir, Pierre Garrot eut le malheur de voir mourir dans ses bras cette douce et regrettable amie après trois ans de mariage. Né délicat et sensible, ce coup lui fit plus de mal qu'on n'aurait pu le supposer d'un homme de sa force. Déjà chagriné par cette illusion déçue de n'être pas le fils de Rousseau, de ne pouvoir l'avouer hautement, Pierre devint morose et taciturne à la mort de sa femme ; puis, presque sans transition, il devint insupportable pour lui-même comme pour les autres. Hélas! vingt-quatre heures avant que ce malheur le frappât, l'artiste se croyait encore un grand philosophe.

Pierre crut pouvoir se consoler en allant voir sa mère ; mais l'ayant trouvée, en compagnie de Montretout, dans un état complet d'ivresse, il quitta Plessis-Belleville plus désenchanté que jamais.

Accablé sous le poids d'une douleur morale poi-

gnante, d'un profond ennui de la vie, Pierre, que nulle affection sérieuse ne retenait plus à Paris, décida qu'il voyagerait pour se distraire. Prenant donc un album, des crayons et quelques livres, il partit pédestrement et le sac au dos, mais la bourse bien garnie, pour aller visiter la Suisse, l'Italie et le Tyrol.

Il était à Lausanne en 1782, quand parurent les deux premiers volumes des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau; il se complut à cette lecture, et son enthousiasme fut tel que, de propos délibéré, il alla séjourner à Genève; il voulait visiter dans tous ses détails la ville qui vit naître et grandir l'homme à la mémoire duquel lui, Pierre Garrot, venait de vouer un véritable culte d'admiration.

Le fils aîné de Rousseau comptait trente-cinq années en 1782. A cet âge, et dans les dispositions d'esprit où il se trouvait alors, la lecture de la première partie des *Confessions* dut produire sur l'imagination déjà malade de l'artiste une impression des plus vives.

C'est qu'en effet, aucun livre au monde n'est écrit avec une telle magie de style, ne relate des faits avec une simplicité plus sublime et plus vraie. Aussi, Pierre Garrot était-il profondément pénétré de son auteur, lorsque l'idée lui vint d'aller faire un pélerinage aux lieux qui virent naître

Rousseau ; ensuite, à ceux qu'avait habités ce philosophe dans son enfance.

Procédant à ce voyage de cœur par la visite obligée au berceau de ses affections, ce ne fut pas sans peine qu'à cette époque il put, après force marches et contre-marches, découvrir la rue d'abord, ensuite la maison où naquit le philosophe. A Chevelu, voie qui, partant des anciennes fortifications, descendait vers le Rhône, Pierre eut tout le loisir de rêver à l'instabilité des choses humaines, dans la vieille alcôve où Jean-Jacques vint au monde.

C'était une chronique bien accréditée à Genève, vers la fin du siècle passé, que la visite de Pierre Garrot à l'appartement qu'avait habité les parents de Rousseau. Alors, depuis 1712, affirmait-on, l'état des lieux de cette maison n'avait encore subi aucune modification importante. Boiseries, tentures et panneaux, tout, à l'exception des meubles, était antérieur à la date que nous venons de citer. Homme de caractère, mais esprit impressionnable, ou peut aisément croire qu'en présence de tels souvenirs, pour notre enfant trouvé, l'illusion fut complète, l'émotion profonde. Si, à notre tour, nous n'affirmons point, d'après cette même chronique, que Pierre Garrot versa des larmes d'attendrissement dans la chambre à coucher de ce logement, c'est que,

d'après les actes de sa vie, nous ne pensons pas qu'il ait eu le malheur d'avoir été doué d'un tel degré de sensibilité.

Après cette première station, Pierre continua son pélerinage par Annecy, Chambéry et les Charmettes; de ce dernier point, qui n'est qu'à deux kilomètres de cette dernière ville, notre voyageur revint sur ses pas afin de se rendre à l'extrémité du Léman. Traversant donc l'*Ager savogiensis*, le Faucigny et le Chablais pour s'embarquer à Evian, il effectua le tour du lac, visita Chilon, Clarens, Vévey, puis, poursuivant son odyssée par Motiers, il se dirigea vers l'île Saint-Pierre et le Val-de-Travers.

Or, ce voyage fit du bien au voyageur : en thèse générale, rien ne calme mieux une grande douleur morale qu'une fatigue physique excessive.

Ces esquisses rétrospectives étant terminées, nous reprenons le cours de notre narration.

Le déjeuner continuait; on en était au dessert. chacun disait la sienne.

— Voilà onze heures qui sonnent; ils ne viendront donc pas ces satanés pandours?... cependant je croyais bien que je vous aurais tous là, *à l'entour* de moi, pour voir le bel enterrement de mon homme. Je suis vieille, je peux *la passer* d'un moment à l'autre sans les revoir... ça m'embête tout de même.

— Bah ! qu'est-ce que ça peut vous faire ?... Vos enfants, vous devez être habituée à ne pas les voir tous les jours, mère !... Dam ! c'est pas pour eux que le four chauffe aujourd'hui ; c'est pas pour nous que la république une et indivisible a brûlé de la poudre ce matin, répliqua Louis Viendret.

— Certainement ; il vaut infiniment mieux que Jean Buteux et Joséphine Blot ne soient pas des nôtres ; s'ils ont du cœur, ils resteront où ils sont.

— Pourquoi ça qu'ils ne viendront pas, mon gendre ? riposta vivement Thérèse.

— Mais probablement parce qu'ils pensent que c'est ennuyeux de voir rendre de grands honneurs à la mémoire de leur père, sans qu'il leur soit permis de prendre publiquement un titre qui n'appartient qu'à eux seuls et que nul ne leur conteste, bien mieux. Vos enfants sont-ils les enfants de Jean-Jacques Rousseau, oui ou non ? Après tout, ce n'est pas pour moi que je parle... je ne suis pas votre fils, moi.

— Toi ! tu ne vaux pas mieux que les autres. Est-ce ma faute si mon défunt a voulu mettre tous nos enfants à l'hôpital ? Tiens !...

— Mon Dieu ! que c'est fatigant ! toujours l'hôpital ! l'hôpital ! ne sauriez-vous parler d'autres choses ? pourquoi revenir sans cesse sur cette

malheureuse question? repartit Amélie sans cacher sa mauvaise humeur.

— Ma sœur, reprit Pierre, tant que nous vivrons et que nous nous rassemblerons, il en sera de même. Que veux-tu? notre pauvre père pouvait-il deviner que nous nous connaîtrions, que nous nous rassemblerions, que tous nous parlerions de lui? S'il avait pu prévoir cela, nous ne prononcerions point ce mot d'hôpital; car dans ce cas, il ne nous eût point abandonnés. Ce qu'il voulait, c'était que nous fussions les enfants de la Providence, fausse divinité à laquelle notre père avait le tort de croire. Il voulait aussi que nous ignorassions, non-seulement que nous sommes ses enfants, mais encore espérait-il que jamais aucun de nous n'entendrait prononcer son nom. Il avait ses raisons pour cela, je vous le répète, et ces raisons étaient péremptoires.

— Veux-tu te taire? vas-tu apprendre à ta mère à faire des enfants, à c'te heure? s'écria Thérèse...

— Vous sortez de la question, ma mère. Tenez, écoutez Jean-Jacques lui-même. Voici ce qu'il écrivit à ce sujet à l'une de ses amies, lorsqu'il était à Monquin. J'ai copié textuellement cette lettre de l'original. Ecoutez, je ne vous lirai que le passage qui nous concerne :

« Mais moi qui parle de famille, d'enfants!..

» Madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive » d'un pareil bonheur; plaignez-les s'ils ne sont » que malheureux; plaignez-les beaucoup plus » s'ils sont coupables. Pour moi, jamais on ne » me verra, prévaricateur de la vérité, plier dans » mes égarements mes maximes à ma conduite; » jamais on ne me verra falsifier les saintes lois de » la nature et du devoir pour atténuer mes fautes. » J'aime mieux les expier que les excuser. Quand » ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation » ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon » cœur, qui gémit et qui la dément. Condamnez-» moi donc, madame, mais écoutez-moi : vous » trouverez un homme ami de la vérité jusque » dans ses fautes, et qui ne craint point d'en » rappeler lui-même le souvenir lorsqu'il en peut » résulter quelque bien; néanmoins, je rends » grâce au ciel de n'avoir abreuvé que moi des » amertumes de ma vie, et d'en avoir garanti » mes enfants; j'aime mieux qu'ils vivent dans » un état obscur, sans me connaître, que de les » voir, dans mes malheurs, bassement nourris » par la traîtresse générosité de mes ennemis, » ardents à les instruire à haïr et peut-être à tra-» hir leur père; et j'aime mieux cent fois ce père » infortuné qui négligea... »

Ici, un roulement de tambours arrêta net la parole dans le gosier du lecteur. Puis, presque

aussitôt, un homme à la voix rauque, mais puissante, cria de la rue, en face des fenêtres de la salle où nos héros s'oubliaient dans les vignes du Seigneur :

— Au feu! au feu! Ohé! ohé! là-haut, les aristocrates, en bas! en bas! à la chaîne! à la chaîne! Faudra-t-il aller vous chercher?

A ces paroles, jetées de la rue par un agent de la sûreté publique, Louis Vindret, ayant mis son grand chapeau de gendarme, répondit aussitôt à l'agent, par l'une des croisées restées ouvertes :

— C'est bon! c'est bon! on y va, vieux! c'est pas la peine de t'égosiller comme ça!

Puis, se retournant vers la table où tous nos personnages restaient assis, il reprit en ceignant le ceinturon de son sabre :

—Vous autres, restez là, sans vous faire de bile; j'aurai l'œil ouvert sur cette cassine. Tout à l'heure je reviendrai vous conter de quoi il retourne... Les maisons brûlent, mais les propriétaires, il n'y a pas de danger qu'ils travaillent à éteindre le feu, ils ont trop peur de se salir les mains... En avant, marche! vive la république!

Une minute après la sortie du gendarme, Thérèse, qui s'était levée de table pour aller à la fenêtre contempler la tournure que son *fiot* avait dans la rue, revint se rasseoir, la figure illuminée par l'enthousiasme maternel.

— Et dire que c'est moi qu'a fait ce beau garçon-là ! qu'est-ce qui croirait ça? s'écria-t-elle.

Les tambours qu'on entendait battant la générale dans le lointain se rapprochaient de plus en plus.



XVII

On faisait la part du feu, lorsque Louis Vindret arriva sur le théâtre de l'incendie. Comme les chaînes s'organisaient aux quatre points cardinaux de cet immense foyer, notre gendarme, fonctionnaire tout aussi intelligent qu'un autre, alla se poster droit à l'un de ces points, c'est-à-dire à l'une des extrémités de la rue Descartes, et là, il maintint, arrêta au travail de la marche des seaux tout passant de bonne ou de mauvaise volonté.

Ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, dès que le feu se trouva circonscrit, chaque personne formant anneau de chaîne voulut immédiatement retourner à ses affaires. A cette époque, le pain était très cher, le temps était d'autant

plus précieux ; cependant, la besogne n'était point terminée, puisqu'il s'agissait d'éteindre jusqu'à la dernière étincelle de feu ; c'est surtout dans ces moments de relâche que l'autorité doit être sévère.

Dans tous les temps, la moralité et l'abnégation des classes pauvres ont été grandes, sublimes; mais pour maintenir l'homme qui ne possède rien dans l'oubli de lui-même et le faire travailler au bien de tous, il ne faut pas qu'il ait de mauvais exemples devant les yeux. Lorsqu'elle exige, à titre de corvée gratuite, le temps et la peine d'un individu qui ne possède rien, l'autorité doit apporter la plus grande attention à ne commettre la moindre injustice qui puisse blesser la dignité, soulever l'indignation de l'homme dont elle réclame le secours. Cette sage politique pourtant est rarement celle des agents du pouvoir : elle ne l'était même point sous le gouvernement de la république à toutes ses époques. Voici ce qui se passait à la chaîne que commandait Louis Vindret, lors de cet incendie de la rue Mouffetard.

Tandis que trois ou quatre cents malheureux suaient sang et eau pour conserver une propriété qui n'appartenait à aucun d'eux, on voyait çà et là, aux alentours du feu, des groupes de muscadins qui causaient haut, lorgnaient les femmes,

se moquaient de tout le monde et ne remplissaient que le rôle de simples spectateurs. Nous pensons que de leurs costumes incroyables naissait tout naturellement la seule raison des déférences que l'autorité subalterne avait pour ces messieurs.

Donc, à cette chaîne que commandait le gendarme Vindret, une marchande à l'éventaire dont les haillons trempés par l'eau collaient sur ses jambes amaigries, finit par s'écrier :

— Tiens ! c'est-i pas bientôt assez comme ça? v'là qu'une pauvre femme qu'a pas mangé ce matin, faut *qu'alle s'échigne* pendant que ces fainéants de mirliflors sont là-bas qui nous regardent en bâillant comme des huîtres ; ça commence à m'embêter, moi. Y a de quoi.

— C'est vrai, bien vrai, ce que vous dites là, commère : y a encore des aristocrates en France... C'est pas fini, quoi !... répondit un vieil ouvrier tourneur.

— Ah ! c'est comme ça? il n'y a que les sans-le-sou qui travaillent !... Ah ben ! cric, crac ; je me *la cours*.

Et ce disant, un garçon de quatorze ans, vêtu d'un costume de paysan, quittait la chaîne et s'esquivait en courant vers Saint-Etienne-du-Mont.

Le devoir du gendarme était de courir après le *moucheron*, mais le *moucheron* avait des ailes, et, certes, si l'un des muscadins dont nous ve-

nons de parler ne l'avait point arrêté au passage, Louis Vindret en eût certainement été pour sa course.

— Jarni ! laissez-moi courir, j'ai faim. Il y a longtemps que je travaille, et pour rien, encore ! c'est-i vous qui voulez me payer pour porter l'eau, hein ? disait le petit paysan à l'incroyable qui venait de lui mettre la main sur le collet.

— Pourquoi fuis-tu, toi, quand les autres restent à la besogne ? te crois-tu, par hasard, un plus grand citoyen que ceux qui terminent leur tâche ? lui fut-il répondu.

—Dà ! dà ! c'est vous, que vous croyez être des *mossieux*, *feignants* que vous êtes... les maisons sont à vous, cré nom ! et vous les laissez brûler plutôt que de porter de l'eau, dà ! plutôt que de salir vos biaux habits vous vous laisseriez ben brûler vous *itou*, hein ? Eh ben ! *moé*, j'ai pas de maison... j'veux pas travailler pour rien, et j'veux m'en aller, tant pis !

Cette sortie, assez peu parlementaire, il est vrai, reçut pour réponse une demi-douzaine de coups de pieds et de taloches trop bien appliqués, peut-être.

— Jarnigué ! le mioche a raison. Lâchez-le, dru ! ohé ! vous autres muscadins ; le pauvre monde a-t-il été fait tout exprès pour vous amuser à cogner dessus ? Tas d'aristocrates, allez

donc à la chaîne, si vous avez peur que vos maisons brûlent.

— Mioche, reprit le gendarme, t'as raison, mais retourne à la chaîne, et quand ça sera fini, comme t'es un bon *zig*, tu viendras boire et manger avec moi ; va, file.

— Bien grand merci, mossieu le gendarme, mais z'i faut que je *saye* à dîner avant midi à l'endroit qu'est écrit là-dessus. Dam ! j'y serais ben déjà sans qu'on m'a rafflé pour la chaîne.

Louis Vindret ayant jeté un regard distrait sur le papier que lui présentait l'enfant, répliqua :

— Nom d'une bombe ! t'es donc un aristocrate aussi, toi, que tu dînes chez Jessaint... t'as donc de l'argent ? ou ben, avec qui que tu dînes chez Jessaint ?

— Avec ma grand'mère et mes oncles que je connais point. C'est le père qui m'envoie à sa place, parce que c'est à présent qu'on ferre les chevaux de labour, et qu'i peut pas venir.

— Ah ! tiens ! tiens ! tiens ! comment s'appelle-t-i, ton père ?

— Y s'appelle Jean Buteux, qu'il dit que son père c'est le Rousseau pour vous sarvir, mossieu le gendarme.

— En v'là ben d'une autre à présent ; c'est-i vrai tout ce que tu dis là ?

— Dam ! bien vrai !...

Alors, sans plus faire de sentiments que d'attention aux muscadins qui les écoutaient, le grand gendarme prit le petit paysan par la main, et tous deux s'acheminèrent vers la cuisine du Vatel de la rue Saint-Jacques.

— Le feu est éteint, mais la soif ne l'est pas. Ohé ! citoyen garçon, apporte sur la table tout ce qu'il y a de plus *chenu* dans la cassine, nous voulons régaler ce gaillard-là ; et leste, ventre affamé n'entend raison qu'avec la *boustifaille*, s'écria Louis Vindret en rentrant accompagné du cher neveu dans la salle où sa famille l'attendait.

— Quoi que c'est ? quoi que c'est ? pourquoi conduis-tu ce p'tiot ici ? tu sais bien que nous sommes déjà de trop pour pouvoir nous placer tous aux fenêtres, se hâta d'observer Thérèse.

— Mère, ce p'tiot-là, comme vous dites, a le droit de tenir deux places ici, puisqu'il remplace Jean et Joséphine.

— Jean et Joséphine sont mes enfants, et ce p'tiot je ne le connais pas.

— Regardez-le ben ; il leur ressemble joliment à Jean et à Joséphine ; est-il éveillé, hein ?

— Enfin, enfin, qui est-il ? demanda Pierre d'assez mauvaise humeur.

— Eh ! sacrebleu ! c'est l'héritier de Jean et de Joséphine, donc.

— Pas possible ! d'où vient-il ?

— Je viens de Saint-Julien-du-Sault ; y a trente lieues d'ici, répondit hardiment le jeune voyageur en s'asseyant à table.

— Ah ! mon neveu ? s'écria la tante Amélie en courant vers l'adolescent ; dis, comment t'appelles-tu ?

— Pardienne ! je m'appelle Baptiste Buteux *itou*, répondit-il.

Nous ne croyons pas devoir répéter ici toutes les questions qui furent adressées à l'enfant sur les habitudes, le travail et les moyens d'existence de ses père et mère. A l'exception de Pierre Garrot, qui devint de plus en plus taciturne, tous les membres de cette famille étrange s'étant mis à jaser comme des gens qui viennent de trop bien dîner, le petit Baptiste ne sut bientôt plus auquel répondre.

— Oh ! mais, mais regarde donc, Paul, comme il est gentil le garçon de ma sœur... de cette Joséphine que je n'ai jamais vue... Mais regarde-donc, reprenait Amélie.

Paul, accoudé sur l'appui de la fenêtre, n'avait pas encore répondu, que Pierre s'écriait :

— Oui, l'enfant de votre sœur... et de votre frère !... le fruit d'un inceste ! O Rousseau ! s'il est vrai, comme tu l'affirmes, que l'homme ait une âme immortelle, puisse le Créateur pardonner à ton âme les conséquences de ta conduite ; ces

conséquences l'emportent en mal sur tout le bien qu'ont pu produire tes œuvres. Quels désenchantements après tant d'illusions !...

— Qu'est-ce que tu rabâches-là, toi ? demanda Thérèse, qui ne comprenait que vaguement.

— Je dis que nous ne sommes point les enfants de J.-J. Rousseau ; nous ne savons ni d'où nous sortons, ni ce que...

Une immense clameur partie de la rue et annonçant l'arrivée du cortége coupa court à la péroraison du vertueux artiste. En effet, le vent du nord apportait du quai, sur l'aile des échos, des bruits de fanfares, de tambours voilés et de détonations d'artillerie.

Nos cinq personnes coururent aux fenêtres.

— Je veux voir aussi, moi, dit le cher neveu en se levant de table.

— Tiens, c'est vrai. Eh ben ! *mioche*, monte à califourchon sur mes épaules, répondit l'oncle-gendarme.

— Oui dà ! que je veux ben !

Le cortége s'avançait. Dix représentants du peuple suivis d'une suite nombreuse de citoyens à cheval, ouvraient la marche.

Immédiatement après cette espèce d'avant-garde, venait un groupe de musiciens exécutant des airs du *Devin du village* et autres compositions musicales du mort illustre auquel la nation

française faisait les honneurs de ces insignes funérailles.

Le troisième groupe était composé de botanistes portant des faisceaux de plantes, ou tenant les cordons d'une bannière déployée sur laquelle on lisait cette inscription :

L'étude de la nature le consolait de l'injustice des hommes.

Ensuite venaient les députés des sections de Paris. Sur les tables des Droits de l'homme qui formaient le symbole de ce groupe, on lisait :

Il réclama le premier les droits imprescriptibles.

Après venait une immense procession de mères vêtues à l'antique ; les unes tenaient par la main des enfants en âge de suivre le cortége ; les autres en portaient de plus jeunes dans leurs bras. On lisait cette devise sur la bannière de la maternité :

Il rendit les mères à leurs devoirs, les enfants au bonheur.

Suivait la statue de Rousseau. — Inscription :

Au nom du peuple français, la Convention nationale à Jean-Jacques Rousseau. An III de la République.

Le sixième groupe était composé d'habitants des communes de Franciade (Saint-Denis), de Groslay et de Montmorency. — Inscription :

Ce fut au milieu de nous qu'il composa Emile, la Nouvelle Héloïse *et* le Contrat social.

Septième groupe. — Habitants de la commune d'Ermenonville. Quatre d'entre eux, en grand costume de deuil, portaient l'urne cinéraire renfermant les cendres du philosophe. — On lisait les mots suivants sur le socle de l'urne :

Ici repose l'ami de la nature et de la vérité.

Huitième groupe. — Députation de Génevois et personnel de la chancellerie génevoise. — Inscription de la bannière :

Genève aristocrate l'avait proscrit, Genève régénérée a vengé sa mémoire.

Neuvième groupe. — La Convention nationale en corps ; elle était suivie d'une affluence considérable d'hommes, de femmes et d'enfants du peuple, chantant des airs patriotiques ; ce dernier groupe était suivi du phare des législateurs : le *Contrat social.*

N'ayant point cru devoir morceler le programme rédigé par la Convention nationale, nous avons simplement copié le *Moniteur* en l'abrégeant ; et cela sans nous arrêter aux exclamations multipliées de la famille retrouvée de l'illustre défunt. Cependant la moitié du cortége n'avait pas encore défilé devant les fenêtres de Jessaint, où, haletants et pressés, se tenaient nos six personnages, que déjà la peu sensible Thérèse dut

néanmoins se retirer brisée par l'émotion. Dès que ses regards se furent abaissés sur la statue qui, trop fidèlement pour elle, reproduisait les traits de *son homme*, les fibres du cerveau et du cœur de cette vigoureuse femme faillirent se rompre.

— Oh ! mon pauvre homme ! Est-il Dieu possible ! ! !... dit-elle en s'affaissant sur elle-même.

— Ah !... quoique c'est que vous avez ? c'est-il qu'il vous prend mal, mère ? lui demanda Louis, qui se trouvait à la fenêtre à côté d'elle.

Au lieu de répondre, Thérèse, qui déjà rabottait de son sein et de sa figure l'appui de la croisée, se laissa lourdement choir sur le carreau de la salle.

En ce moment, Pierre, Paul et Amélie, tous trois penchés sur l'appui de la seconde fenêtre, poussèrent simultanément trois cris perçants qui dominèrent le bruit du tambour... Louis, le gendarme, voulant porter secours à sa mère qui tombait près de lui, et ne pensant plus à son neveu toujours à califourchon sur ses épaules, venait, en se retournant trop précipitamment, de lancer le malheureux enfant dans la rue ! ! !...

. . . .

Une demi-heure s'était écoulée.

Tandis qu'une foule de voisins discutaient devant la porte de Jessaint sur les causes de la chute et de la mort du petit paysan, au premier,

Pierre Garrot disait à sa famille consternée, en pressant l'une des mains déjà glacée du cher petit neveu.

— Oui ! c'est fini ! il est mort ! bien mort !... D'ailleurs, le médecin l'a dit en s'en allant... Pauvre petit !... ses parents ne s'en consoleront jamais... Oh ! le grand-père de cet innocent avait deviné tout cela... aussi ne voulait-il point que nous le connussions. Ah ! quel malheur ! quelle fatalité ! ! !... Mes frères, ma sœur, faisons à cet enfant de magnifiques funérailles, et qu'il ne soit plus question des enfants de Jean-Jacques. Vous comprendrez aisément que ce grand homme était trop l'ami de la légalité pour avoir jamais eu l'idée de reconnaître des enfants illégitimes... C'est à notre orgueil qu'il faut attribuer la mort de ce pauvre petit... Mais, mais, qu'avons-nous fait par nous-mêmes ?... En vertu de quel droit nous proclamons-nous, malgré lui, les enfants d'un homme de génie ?... Où est la preuve que nous sommes effectivement les enfants de Jean-Jacques Rousseau ?...

— C'est ce que je me suis toujours demandé, répondit Paul, le mari d'Amélie.

Pierre reprit :

— Que Dieu vous pardonne, ma mère ! Vous le voyez, nous nions tous la paternité du grand homme qui fut votre époux... nous la nions par

amour de la vérité... Où est la preuve que nous sommes les enfants de Jean-Jacques ?

— Grand imbécile ! répondit Thérèse avec véhémence. — Ici, reprit-elle, il n'y a que toi qui ne sois pas l'enfant de Jean-Jacques, bâtard que tu es !... Alors, c'est quand je suis vieille, quand j'atteins à mes soixante-dix ans, que vous venez me dire : Nous ne sommes plus vos enfants !... Canailles que vous êtes ! Ainsi, me voilà encore une fois seule au monde !...

— Et moi donc, moi, je suis ton homme, à présent qu'il n'y a plus de prêtres. Viens-t'en, il se fait tard, dit alors Montretout, qui sortit courbé par l'âge de derrière un paravent.

Pendant la demi-heure qui suivit la mort de son cher petit neveu, le pauvre Louis Vindret, lui, courait sans but par les rues ! Chacun s'enfuyait à son approche, on le prenait pour un fou.

XVIII

C'était un dimanche de la mi-octobre. Les feuilles jaunies commençaient à tomber, mais le temps était beau ; une fraîche brise tempérait l'atmosphère encore imprégnée des chaleurs de l'été.

Il était cinq heures du soir.

Pierre Garrot venait de traverser la rivière d'Yonne, qui sépare Villeneuve-le-Roi de Saint-Julien-du-Sault. A peine notre voyageur avait-il sauté hors du bac, qu'il s'engagea dans un sentier joignant la rive à la route. Là, marchant sous un berceau de charmilles qu'éclairait encore le soleil à son déclin, Pierre poussa un soupir et se dit :

— Enfin ! il n'y a plus à reculer ! Je suis certain

maintenant de pouvoir accomplir ma pénible mission. Oui, oui, non préparés, la lecture d'une simple lettre aurait tué ces braves gens. Je les préparerai à ce coup ; c'est moi qui leur ai écrit, c'est moi qui suis la cause de la mort de leur enfant, c'est à moi d'en subir la peine.

Se reprenant . — Oh ! quel beau temps il fait ! Quel paysage enchanteur se déroule à mes yeux ! Quels suaves parfums s'exhalent des végétaux ! Combien autrefois j'eusse été heureux de contempler ce beau coucher du soleil, d'admirer cette nature agreste ! Ah ! fallait-il que cette damnée Thérèse vint me relancer jusque dans cette manufacture où je vivais si libre, si joyeux! Oui, le vieux proverbe a raison : On est toujours puni par le péché lui-même. O vanité des vanités ! moi qui n'ai jamais eu la force de travailler durant six heures consécutives, moi, qui n'ai copié que quelques croquis, moi oser me croire le fils aîné de Jean-Jacques ! Allons ! j'expierai au moins ma sottise en vivant, je porterai ma croix ! Je ferai le plus de bien que je le pourrai, et ce bien sera un soulagement pour mes semblables en même temps qu'une consolation pour moi. En avant ! Courage !

Cela dit, le voyageur pédestre hâta le pas afin d'entrer à Saint-Julien-du-Sault avant la nuit.

Le crépuscule éclairait encore la nature de

lueurs indécises, lorsque Pierre arriva au terme de sa course. Comme c'est la coutume le dimanche soir, c'était la coutume aussi à toutes les décades, dans les petites localités, de prendre le frais sur le seuil de sa porte en temps chaud. Nous croyons qu'il est inutile d'ajouter qu'à cet égard Saint-Julien du Sault ne faisait pas d'exception.

— Pardon, messieurs et madame, M. Jean Buteux, maréchal, demeure-t-il loin d'ici? demanda Pierre aux personnes qui composaient le premier groupe qu'il rencontra.

—Oh! nenni, mossieu, i ne demeurent pas loin; mais i sont ben chagrins, les Buteux; leux petiot, qu'était allé à Paris, on ne sait pas ce qu'il est devenu.

— Pourriez-vous m'enseigner où ils demeurent, s'il vous plaît?

—Da! da! c'est vrai! Antoine, conduis mossieu chez les Buteux. Tu reviendras tout de suite pour te coucher, parce que demain il faudra que tu te lèves de grand matin.

— Je vous remercie beaucoup, madame, répondit le voyageur. Puis il suivit un jeune garçon de quinze ans, qui sautait devant lui.

La nuit était tout à fait venue lorsque Pierre et son guide arrivèrent devant un petit hangar destiné au ferrement des chevaux. Au fond de cet espace, alors solitaire, on entrevoyait encore,

perdue dans un massif d'arbres fruitiers, la chaumière du maréchal, nouvellement blanchié à la chaux. Assise sur l'une des deux marches de sa porte et la tête appuyée dans ses mains, Joséphine versait ses dernières larmes ; il y avait huit jours qu'elle n'avait cessé de pleurer.

Navré de douleur à la vue de cette femme si fraîche, si pétulante autrefois, et, ce soir, si fanée, si brisée, qu'elle lui semblait décrépite, Pierre fut obligé de faire un puissant effort sur lui-même pour lui adresser la parole.

— Bonsoir, ma sœur Joséphine, bonsoir; me reconnaissez-vous ?

Cette question, Pierre la réitéra ; ce ne fut qu'à la troisième fois que, relevant la tête, Joséphine répondit :

— Nenni, nenni, je ne sis pas vot' sœur ; je n'ons point de frère ; moi et mon homme, nous sommes des enfants trouvés. Je ne vous connais point ; laissez-moi tranquille, répondit-elle en sanglottant.

— Joséphine, vous avez raison ; ce Rousseau nous a porté malheur à tous. Mais, dites-moi, Jean, votre mari, n'est-il pas ici ? Je suis venu tout exprès de Paris pour le voir.

— Ah ! vous venez de Paris ! Y a ben longtemps que j'y étions à Paris ; non, c'est à Sceaux que j'étions... Vous avez vu not' garçon à Paris,

n'est-ce pas? Il y est allé pour l'enterrement du Rousseau, et je ne l'ons pus revu. Que fait-il, mon garçon? Oh! dites, mossieu, pourquoi que vous ne l'avez pas ramené?

— Pauvre mère! il ne faut pas perdre tout espoir... Cependant Paris est bien grand... Un enfant tout seul... Puis, vous savez, Paris est encore en révolution... Mais où est donc Jean?

— Puisque vous dites que vous êtes mon frère, vous avez vu mon garçon... qu'on nous a écrit et que j'ons encore la lettre.

— Sans doute, j'ai vu votre fils... mon neveu, si nous étions les enfants de Rousseau .. Mais nous ne le sommes pas; non, Joséphine, nous ne le sommes pas... Je voudrais bien parler à Jean; où est-il?

— Jean, il est, il est au *Cheval-Blanc*, le cher homme! C'est, voyez-vous, qu'il a tant de chagrin de pas voir son gars, qu'il veut se *saouler*, toujours se *saouler*.

— Misère!! Prenez patience, ma pauvre Joséphine; je vous aiderai... Tout le monde a bien ses peines; le bon Dieu lui-même a les siennes, puisque son fils Jésus est mort sur la croix pour racheter nos péchés... Prenez patience; embrassez-moi, Joséphine; je vous consolerai, je vous aiderai comme un frère.

La pauvre femme, qui jusqu'alors s'était tenue

accroupie sur le seuil, se leva d'un seul bond et s'écria :

— J'ai pas besoin de patience, j'en ai assez comme ça; c'est mon garçon que je veux... Oh! mais il reviendra demain; n'est-ce pas, mossieu, qu'y reviendra demain? oui, qu'y reviendra..... Ah ben! je veux me *saouler* aussi, moi; je veux boire une pinte pour m'oublier comme mon homme. da!... Venez, mossieu, venez; j'allons trouver Jean au *Cheval-Blanc*.

Et, prenant le bras du voyageur qu'elle entraîna vivement, Joséphine se dirigea silencieuse vers le cabaret.

Arrivés à ce point de notre récit, et chemin faisant, nous croyons devoir rappeler quelques particularités de la vie des personnages dont nous nous occupons en ce moment; les événements seuls nous ont empêché de revenir sur les faits et gestes de nos vieux amoureux.

Habitués aux travaux fatigants, robustes et actifs à la fois, Jean Buteux et Joséphine Blot connaissaient parfaitement depuis leur enfance tout le prix des biens de ce monde, lorsqu'en 1779 ils se marièrent à Saint-Julien-du-Sault.

Dépassant la limite de l'économie et penchant vers l'avarice, comme la plupart des paysans, les époux Buteux ne tardèrent point, ainsi qu'on le dit communément, à faire leurs affaires. Après

cinq années de mariage, l'aide-maréchal et la blanchisseuse, dont le temps de travail n'était pas moindre de seize heures par jour, finirent par acheter la chaumière qu'ils habitaient et le clos qui l'enserrait ; puis, vers 1791, après l'abolition des maîtrises, Jean put enfin ferrer les chevaux à son compte. Donc, jusque-là, tout allait pour le mieux dans le petit ménage des enfants de l'amour, car ils n'eurent jamais d'autres charges de famille que celle du fils unique que nous leur connaissons. Le petit Baptiste, que nous avons vu mourir si malheureusement, était venu au monde juste neuf mois après l'aventure des voleurs, aventure qui, le lecteur doit s'en souvenir, décida Jean et Joséphine à fuir précipitamment de Sceaux. Or, nos campagnards bâtissaient force châteaux en Espagne, formaient des projets tels qu'en pouvaient former des avares, lorsqu'une lettre de Pierre Garrot vint fatalement les inviter à assister au banquet des funérailles de Rousseau.

Connaissant tout le prix du temps parce qu'ils connaissaient tout le prix de l'argent, les époux Buteux mirent ses souliers des dimanches à leur fils bien-aimé, glissèrent six francs en gros sous dans une bourse de cuir qu'ils lui donnèrent, et, l'ayant embrassé, ils lui dirent :

— Va, garçon ! t'es grand, vas voir Paris. Tu diras aux gens que parle la lettre que je les ai-

mons ben; dà, que je les aimons; c'est eux qui sont la cause que j'sommes mariés.

Tel était le culte du souvenir des deux avares.

L'héritier des Buteux partit en chantant. Le lecteur sait le reste.

Maintenant, reprenons notre récit où nous l'avons laissé.

Après cinq minutes de marche, le frère et la sœur arrivèrent, bras dessus bras dessous, devant la porte d'une grande maison d'où sortait un concert de voix discordantes. C'était l'hôtel du *Cheval-Blanc*, hôtel vers lequel tout aveugle se fût dirigé des quatre points cardinaux de la ville, rien qu'en écoutant le bruit que faisait une enseigne de ferblanc qui grinçait au vent sur son axe de fer.

— Ah! c'est vous, père Lagaule? à quelle table c'est-i qu'il est mon homme? demanda Joséphine au premier ivrogne qu'elle rencontra en entrant dans le cabaret.

— Va, va, ton homme, il pinte et repinte au fond avec les bonnets rouges... Moi, j'ai plus le sou; je vas me coucher.

Tic, tac, j'aime le train, etc.

Joséphine, qui n'en demandait pas davantage, entraîna Pierre jusqu'à l'extrémité d'une salle enfumée. Ayant traversé dix groupes de buveurs étonnés de les voir, tous deux s'arrêtèrent enfin

devant la table où siégeaient Jean Buteux et d'autres zélés disciples de Grégoire.

Joséphine porta la parole hardîment :

— Eh ! Jean, tiens, v'là le mossieu, tu sais, qu'était not' frère autrefois. Il vient de Paris tout exprès pour te dire que not' garçon viendra demain. Pas vrai, mossieu, qu'i viendra demain, not' garçon ?

— Not' gars !... bon !... Pourquoi qu'il est pas venu aujourd'hui, ce crapaud-là ? repartit Jean Buteux en se levant tout d'une pièce. — Ah ! reprit-il aussitôt, c'est vous qu'êtes mossieu Pierre ; oui, je me souviens ben de vous... Y a longtemps qu'on s'est vu. Tenez, buvez un coup pour la peine que vous nous amenez not' garçon. Pourquoi donc qu'il est pas venu plus tôt, ce satané garnement... qui nous fait tant de la peine... Où c'est-t-i donc qu'il est à présent ? Hein, dites, pourquoi qu'il est pas là ?

Pierre avala un grand verre de vin, car il avait soif, puis il répondit résolument :

— Je ne suis pas venu de Paris tout exprès pour vous dire que votre enfant sera demain ici, puisque cela n'est pas et ne sera point. Au contraire, je suis venu pour vous annoncer que votre cher petit est malade... bien malade !...

— Malade ! malade ! où ça ?... demandèrent à la fois la femme et son mari.

— A Paris donc. Oh! vous pouvez bien penser qu'on fera tout son possible pour le sauver, votre cher petit Baptiste... Les meilleurs médecins sont à Paris... cependant...

— Jarnigué! j'y vas, moi, à Paris, et tout de suite encore... Je veux...

— Malade! miséricorde du bon Dieu! nenni dà! tu n'iras point, toi; je veux le soigner, moi, ce cher enfant... Oh! oh! pourvu que je soyons assez à temps à Villeneuve pour prendre la cariole... qu'y ait de la place encore... Queu malheur! queu malheur! Je savais ben qu'y devait nous arriver queuque chose avec ce satané Rousseau.

Après une pause de dix secondes, Joséphine continua :

— Mossieu, faut être demain matin, à cinq heures, à Villeneuve; nous partirons tous les deux quand le coq de la mère Leleu chantera.

— Mon Dieu! mes braves amis, il est inutile pour vous de faire le voyage; s'il est possible de sauver votre enfant, soyez tranquilles, on le sauvera... mais...

— Mais, ta, ta, ta, interrompit l'un des buveurs; vous ne devinez donc pas qu'il est mort, votre gars, et que ce mossieu ne veut pas le dire... Moi, je le devine ben; je parie qu'il est mort écrasé par une voiture... Y en a tant à Paris de

ces voitures... C'est que j'y ons *été*, moi, à Paris... N'est-ce pas, mossieu, qu'on voit ça...

— Mort!... tais-toi, Jacques... ou sinon je te casse ce pot sur la tête, répliqua Jean Buteux exaspéré.

— Canaille! oui, Jean a raison, s'écria l'adjoint au maire de la localité qui se leva d'une table voisine. — Oui, toi, Jacques, t'es une canaille; t'as déjà dit partout que le petit Buteux était mort; tu l'as dit parce que tu veux tuer les parents par le chagrin. Voilà!... tout le monde sait que tu veux acheter *leu* bien pour presque rien et qu'ils ne veulent pas te le vendre.... mais tu sais, on te connaît; et moi, je ne suis pas adjoint au maire pour rien.

— C'est vrai qu'il l'a dit. *Fiche ton camp;* mais paie ta pinte due! reprit un autre buveur.

— Vous êtes tous des imbéciles et des méchantes langues, répliqua Jacques en se levant. — Oui, le petit Buteux est mort, bien mort, sans ça il serait ici ou bien ses parents auraient écrit de Paris.... et ce mossieur qu'est comme son oncle, que v'là, moi, qui ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air, je lis sur sa figure que le petit Buteux est mort, bien mort, archi-mort.... dà!...

— Monsieur Jacques, puisqu'ainsi on vous nomme — répliqua Pierre — je vous prie de vous taire, ou je me verrai forcé, bien malgré moi, de

vous appliquer le soufflet d'usage. Je suis étranger ici, cela est vrai, mais je ne reconnais à personne le droit de s'immiscer dans une conversation qui ne le regarde pas.

— Bien dit ! monsieur; je sais que vous ne faites que d'arriver à Saint-Julien-du-Sault.... on n'est pas adjoint au maire pour rien.... Vous êtes un bon citoyen, faites-moi l'honneur de venir loger chez moi cette nuit. Entre patriotes, il ne faut pas se gêner; car tu es patriote, que je pense?...

— Autant que toi, citoyen adjoint. J'accepte ton obligeante invitation; cela tombe même très bien, car je n'ai pas encore retenu de logis à l'auberge.

— Alors, c'est convenu, tu vas venir souper avec moi.... eh ! eh ! eh ! mais, qu'est-ce qu'ils ont donc les Buteux?... Que diantre ! faut pas se faire de la bile comme ça.... qu'est-ce que c'est donc que vous avez, hein?

A ces paroles de l'adjoint, Jean et Joséphine demeurèrent muets; ils ne firent ni le moindre signe, ni le moindre mouvement. Assis côte à côte sur le même banc, accoudés sur la table et la tête dans leurs mains, on ne parvint à les faire sortir de leur torpeur qu'à force de les secouer. Relevant la tête machinalement, Jean fut le premier qui promena ses regards autour de lui.

— Tiens ! que j'*sis* bête ! dit-il, je croyais que mon gars était là ; *as pas peur!* i va venir....

— Dà, qu'il est là ; i mange sa soupe, répondit Joséphine.

Pierre et l'adjoint se regardèrent ; mais bientôt, ce premier baissa la tête.

—Le petit gars est bien mort, n'est-ce pas; lui demanda doucement l'officier municipal.

— Oui, mais cette nouvelle les tuerait.... Soyons prudents....

— Oh ! il n'y a pas de danger ; les Buteux sont des durs à cuire. C'est pas pour dire, mais je crois qu'ils aiment encore mieux leur argent que leur garçon.... ils n'en mourront pas. Venez, je vais envoyer ici l'ancienne patronne de Joséphine qui les ramènera chez eux. Les Buteux obéissent toujours à la mère Leleu ; ils lui ont des obligations. Venez....

Pierre allait en effet donner le bras à l'adjoint, lorsque, jetant un dernier regard sur nos malheureux époux, il vit Joséphine se lever le sourire sur les lèvres et dire à son mari en se penchant pour lui parler tout haut à l'oreille.

— Regarde donc, Jean, comme la fille à l'adjoint *reluque* not' gars ; mais regarde donc, il la reluque *itou*, lui, dà ! vois-tu? vois-tu?

— Pour ça c'est vrai, — répondit Jean. — Le gars ferrera les chevaux aussi ben que moi et que

le premier venu.... C'est un solide qu'a pas peur à l'ouvrage; les pratiques perdront pas au change quand je m'en irai....

— Vois-tu comme i monte ben à cheval sur la jument du père Leleu.... Sainte-Vierge! il n'a encore rien mangé depuis ce matin. Viens, Jean, viens souper, not' gars nous attend.

— Je vas voir si not' Baptiste n'est pas du côté de la rivière, i pourrait se noyer, répliqua le maréchal. Et se levant d'un bond, il se dirigea vers la porte aussi rapidement que si le feu eût été à la maison. Quant à Joséphine, elle quitta bien la table en même temps que son mari, mais ce fut pour aller dire à l'un des buveurs qui l'écoutait assis à l'une des tables voisines:

— Vous savez, père Richard, n'est-ce pas, vous savez? not' gars va se marier avec la fille à l'adjoint; c'est un bon parti.... je vous invitons à la noce. Bonsoir.

Et la pauvre femme se dirigea aussi vers la porte.

— Les Buteux sont fous, faut voir, crièrent alors dix personnes à la fois. Et toutes de courir après Joséphine. C'était peine perdue, car l'aubergiste et ses servantes arrêtèrent au passage cette masse de buveurs pour le règlement des comptes. Deux minutes se passèrent, deux minutes précieuses, que Pierre et l'adjoint ne surent

point utiliser. Terrifiés par cette aliénation instantanée, tous deux ne pensèrent à sortir qu'en même temps que les autres.

— Madame, dit enfin Pierre en s'approchant de l'aubergiste, madame, les époux Buteux, vos voisins, paraissent être devenus fous. Voici deux doubles louis pour les aider jusqu'à nouvel ordre ; faites, je vous prie, faites surveiller ces braves gens ; je crains que la mort de leur fils ne les pousse à quelque acte de désespoir.

Puis, se tournant vers l'adjoint :

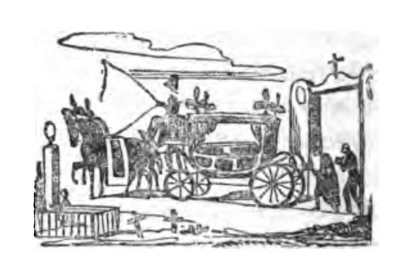
— Citoyen adjoint, je t'écrirai de Paris pour te demander des nouvelles de mes protégés, et aussi afin de nous concerter pour leur venir en aide. Fais ton possible à cet égard; c'est ton devoir. Les Buteux sont tes administrés. Adieu, je te remercie de ton invitation, de ta franche hospitalité, comme si je l'avais acceptée, comme si j'avais dormi sous ton toit, mangé à ta table.... maintenant, je souffre trop pour qu'il me soit possible de manger ou de dormir.... j'ai besoin d'activité.... veille sur eux.... adieu !...

L'adjoint n'avait pas encore ouvert la bouche pour répondre à l'artiste, que déjà ce dernier s'éloignait au pas de course. Un clair de lune magnifique argentait le paysage, lorsqu'il arriva vers neuf heures devant la chaumière du passeur de l'Yonne; après vingt minutes d'attente et de tra-

versée, ayant débarqué sur la rive droite, Pierre s'élança sur la route de Paris.

— Quelle fatalité! s'écria-t-il.

Et ce fut dans un état de surexcitation fiévreuse qu'il courut plutôt qu'il ne marcha durant toute la nuit.



XIX

Le jour de Noël de l'année 1795, entre huit et neuf heures du soir, dans un petit salon retiré et calfeutré du vieux château d'Eaubonne, trois personnes étaient après souper confortablement installées près d'un bon feu, tandis qu'en dehors le vent du nord fouettait le grésil contre les vitres. Saint-Lambert, Mme d'Houdetot et Pierre Garrot causaient amicalement comme de vieilles connaissances.

Mais peut-être le lecteur sera-t-il surpris de retrouver ici ces deux premiers personnages, ces vénérables débris de la haute société du dix-huitième siècle. Cela se pourrait, car, en effet, à la date où nous en sommes, M. le marquis de Saint-Lambert et Mme la comtesse d'Houdetot,

nés, l'un en 1717 et l'autre en 1721, pouvaient sembler déjà devoir bientôt passer à l'état de fossiles. Cependant, historien exact, nous pensons qu'il est de toute nécessité d'affirmer ici qu'après la tourmente révolutionnaire qui les avait respectés, *Philémon et Beaucis* vivaient encore, qu'ils s'aimaient comme par le passé, et qu'il leur restait en 1795, avec de belles rentes, dix belles années pour s'aimer encore. Ce ne fut qu'en 1805 que ces tourtereaux de vieille espèce moururent dans le même nid.

Renversés dans un de ces fauteuils à la mode, dits fauteuils à la Voltaire, ayant les pieds enveloppés d'ouates et de flanelles, les deux vieillards réfléchissaient aux incidents racontés dans ce livre, lorsque Pierre, qui venait de terminer une longue narration, crut devoir ajouter les paroles suivantes en forme de conclusion :

—Toutes réflexions faites, pourquoi tant s'apitoyer sur la fin prématurée de ce pauvre Jean Buteux? il ne laisse plus d'enfants; quant à l'asphyxie par l'eau, c'est une mort relativement fort douce; Dieu veuille que vous et moi ne souffrions pas davantage dans notre lit, si nous y mourons! Oui, comme le dirait M. de Lapalisse, cesser de vivre, c'est discontinuer de souffrir. Mais la veuve du noyé, la pauvre Joséphine, qui pourrait prévoir les angoisses, les maux de toutes

sortes qui lui restent à supporter? Hélas! quoi qu'en puissent dire nos docteurs, leurs systèmes et leurs théories, la folie n'a jamais été qu'une abstraction de la santé, c'est-à-dire une souffrance physique en même temps qu'une douleur morale... Mystification du créateur, que l'existence de l'être humain!...

— Vous manquez de foi, Pierre, vous manquez essentiellement de foi; je vous l'ai déjà dit, la foi console, console beaucoup... Ainsi, ces enfants de Rousseau étaient époux, père et mère, frère et sœur, tout cela en même temps! C'est un crime, dit-on... ah!... et cette pauvre folle, qui donc l'assiste maintenant?

— Moi et Mme la comtesse d'Houdetot, si elle veut bien m'aider dans cette bonne œuvre.

— Sans doute, faites-m'y penser... Et les autres enfants de Rousseau, que sont-ils devenus? Cet imprudent gendarme, par exemple, que fait-il? Ah! et Thérèse, que fait-elle?

— Thérèse est toujours à Plessis-Belleville elle porte admirablement ses soixante-et-douze ans, et vivra probablement son siècle tout entier. Il est des natures sur lesquelles le chagrin n'a pas plus de prise que les dents d'une souris n'en auraient sur une lime bien trempée. Sous le rapport de la longévité, Thérèse vous ressemble; pour le reste, qu'il n'en soit plus question. Quant

à Louis Vindret le gendarme, resté inconsolable depuis le jour des funérailles de Rousseau, il est allé se faire tuer; il est mort bravement à la tête de sa brigade en attaquant une ferme du département d'Eure-et-Loir, défendue par cinquante chauffeurs qui s'en étaient précédemment emparés. Oui, Louis Vindret est mort en écoutant les cris de victoire de ses compagnons : je voudrais bien être à sa place...

— Pauvre garçon ! alors, c'est encore la Benjamine, je veux dire Mme Tissot, qui paraît être la plus heureuse de toutes les créatures de Rousseau... Je ne parle point de vous, Pierre, vous semblez trop profondément affecté de tout cela, reprit le vieillard à son tour.

— C'est vrai, vous l'avez dit, je suis profondément affecté ; c'est à ce point que malgré toute l'estime et l'amitié que je ressens pour vous, monsieur le marquis, je ne puis m'empêcher de maudire le jour où vous vîntes, il y a dix-sept ans...

— Pierre, ne parlons plus de tout cela, je vous en prie. Qui pouvait prévoir de tels résultats des meilleures intentions ?... Vous prétendez connaître les motifs qui décidèrent mon vieil ami Jean-Jacques à délaisser ses enfants... Ces motifs, moi je les ignore encore, et peut-être mourrai-je sans être plus instruit à cet égard, si vous ne pouvez trouver bon de me les faire connaître.

— Mon Dieu ! ces motifs sont des plus simples... Si *l'homme de la nature* abandonna ses enfants, c'est qu'il voulait que ses enfants fussent du peuple ; ces motifs, moi, je les comprends comme je comprends un principe ; puis, faut-il à cet égard dire toute ma pensée ? eh bien ! la voici... Jean-Jacques ne croyait point que ses enfants fussent de lui... j'en ai des preuves...

— Assez ! assez ! s'écria Mme d'Houdetot, assez ! c'est toujours sur les malheureuses femmes que les hommes font retomber leurs infamies... c'est une indignité !...

— C'est une indignité, j'en conviens ; mais selon vous, madame, ai-je tort ou raison ?

— Que m'importe ?...

— En ce cas, madame, soyons conséquents, aidez-moi à ce que dorénavant le monde n'entende plus parler des enfants de J.-J. Rousseau ; c'était le vœu le plus cher de l'illustre écrivain qui fut votre ami, de cet homme que durant trois mois j'ai cru avoir été mon père... le voulez-vous, je le veux bien, étouffons jusqu'à son origine le souvenir de ces malheureux enfants...

Ayant pris un bougeoir, Pierre salua profondément et se retira.

XX

Trois jours après celui qui se termina par la soirée dont nous venons de parler, le dernier bataillon des volontaires de la Seine s'organisait à Paris sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Enrôlé dans ce corps improvisé, comme tant de patriotes en 1792, Pierre partit pour la frontière de l'Est. L'âme pleine d'enthousiasme républicain, on eût dit qu'il n'avait que vingt ans.

Etant passé l'année suivante avec le grade de sergent à l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres de Moreau, ce fut en combattant, dans plus de vingt combats, comme un désespéré dont le parti est pris de se faire tuer, que le vieil artiste gagna l'épaulette de lieutenant. On peut lire la relation de ces combats dans *les Victoires et Conquêtes des Français*.

Enfin, blessé à mort, le 6 septembre 1799, à la bataille de Zurich, il fut transporté à l'ambulance et salué en passant par Masséna, le général en chef de l'armée helvétique. Pierre avait dépassé la cinquantaine.

Voici la teneur du seul autographe connu du fils aîné de J.-J. Rousseau. Ce document a été, avec tant d'autres, trouvé dans les papiers de Saint-Lambert. Nous devons l'avouer, cette lettre de Pierre Garrot est la seule que nous connaissions des cinq enfants du philosophe de Genève.

Quartier général de Zurich, le 27 septembre 1799.
Huit heures du matin.

« Mon cher Saint-Lambert,

» Depuis mon départ d'Eaubonne, je me suis jeté à corps perdu dans une infinité de combats avec l'espoir d'en finir avec la vie. Eh bien ! maintenant que je sais que je dois mourir dans deux heures, cette pensée m'accable; j'aurais voulu voir finir ce siècle et commencer l'autre. Or, cette disposition de mon esprit me prouve une fois de plus que l'homme n'est qu'un sot animal, plus bête mille fois que toutes les bêtes ensemble; car il n'est point d'animal sur la surface du petit monde que nous habitons, qui soit aussi stupidement insatiable que lui.

» Certes, de plus heureuses lois peuvent surgir

pour l'homme de l'admirable révolution française; à l'aide de ces lois, il pourra grandir en dignité, mais non devenir plus heureux. L'égoïsme et la sottise, deux travers inhérents à la nature humaine, s'opposeront constamment à la formation de l'harmonie sociale, qui seule pourrait avec le temps faire entrevoir à l'homme un rayon du bonheur général. Ainsi, selon moi, le plus fortuné des humains est encore l'homme à qui l'imagination et la fortune permettent de se créer, si bon lui semble, une plus large part de misères... la liberté !... Ah ! pardonnez-moi ce gribouillage ; je souffre horriblement.... mes affectueux souvenirs à madame la comtesse, mes biens à la république ; par la présente, je vous nomme mon exécuteur testamentaire.

« Ah ! j'oubliais.... dites à... non, j'ai hâte d'en finir. Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas?... qu'il ne soit plus question des enfants de Rousseau !... Les volontés d'un mourant sont sacrées... si vous voulez qu'on respecte les vôtres, respectez celles d'autrui.... A bientôt, donc, mon vieil ami; si l'âme est immortelle, nous le verrons bien !!...

» Adieu, très cher !

» Votre dévoué, de cœur !!

» PIERRE GARROT,

» *Fils naturel de Thérèse Levasseur et de Denis Diderot.* »

« *P. S.* J'avais cacheté et mis votre adresse sur cette lettre que je rouvre.

« Le chirurgien qui vient de passer m'assure que je vivrai jusqu'à demain.... peut-être plus ; je ne le crois pas; je souffre trop pour cela. Oh! si tous ceux à qui j'ai fait du bien pouvaient chacun prendre un peu de mon mal!... mais non, chacun souffre pour soi. Le pauvre qui meurt d'inanition ne peut se charger du pylore d'une altesse!... C'est encore l'égalité!... Jean-Jacques n'a-t-il pas dit que.... mais je ne puis achever.... enfin, je meurs! Adieu!! »

FIN.

